N° 323 — Tome LXXXVIII 1er Décembre 1910

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt et unième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS, EDMOND BARTHÈLEMY,
GEORGES BOHN, R. DE BURY, HENRIETTE CHARASSON, GEORGES EEKHOUD,
JULES DE GAULTIER, MARGUERITE GILLOT, JEAN DE GOURMONT,
REMY DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH, PAUL LOUIS,
HENRI MAZEL, CHARLES MERKI, MICHEL MUTERMILCH,
LOUIS PERGAUD, PIERRE-PAUL PLAN, GEORGES POLTI, PIERRE QUILLARD,
ANDRÉ ROUVEYRE, PAUL SOUCHON, JOSÉ THÉRY,
LÉON TOLSTOÏ (J.-W. BIENSTOCK *trad.*).

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | Étranger : 1 fr. 50

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMX

SOMMAIRE

N° 323 — 1er DÉCEMBRE 1910

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

LES

ORIGINES DU CAPITALISME ANTIQUE

—

L'étude des phénomènes économiques, et de leur rôle dans l'histoire, a fort peu préoccupé les écrivains de l'antiquité. Tous ceux d'entre eux qui se sont attachés à retracer la conquête romaine ont assigné la première place aux mobiles politiques, et rares et brèves sont les considérations qu'ils émettent sur la production et la circulation des richesses.

La conception nouvelle du labeur historique remonte à une date relativement proche. On s'est rendu compte que l'expansion de Rome, à travers l'Europe, l'Asie et l'Afrique, ne s'expliquait pas uniquement par le génie belliqueux de son peuple, par les ambitions de ses généraux, ou par les calculs de ses hommes d'Etat. On a compris que les luttes de factions qui se succédèrent à la fin de la République, et qui amenèrent la mort de ce régime, après en avoir peu à peu altéré le caractère, se ramenaient essentiellement au combat des riches et des pauvres. Cet antagonisme a sévi dans la péninsule italique, comme il s'était exercé dans la presqu'île hellénique, et il y a engendré les mêmes effets. L'impérialisme romain, qui se développe après la destruction de Carthage, et qu'illustrent surtout les campagnes d'Asie, a les mêmes racines que l'impérialisme anglais contemporain. L'Empire s'est instauré au milieu d'une crise sociale que, par plusieurs côtés, rappelle en France la période comprise entre 1848 et 1852. Les hommes d'affaires et les hommes d'argent ont disposé de la même

autorité, des Gracques à Sylla, que les grands financiers contemporains, maîtres des groupes coloniaux. L'étude de ce passé lointain, et pourtant riche en documents, à la lumière du matérialisme, est une des plus attachantes et des plus saisissantes qui soient. Mommsen, dans son grand ouvrage, n'a eu garde de passer sous silence les faits économiques qui furent à la base des événements politiques et sociaux. Depuis lors, des écrivains italiens — (Salvioli et Ciccotti sont les deux plus connus et les plus remarquables d'entre eux) — ont dégagé les traits généraux d'une évolution qui offre une admirable unité.

Il y a eu un capitalisme antique, quelques différences qu'il offre avec celui du XIXe siècle. Sans doute, il ne s'est pas fondé uniquement sur les plus-values arrachées au travail libre, et il a surtout exploité le travail servile. Sans doute, il n'a pas eu à sa disposition un outillage mécanique perfectionné, pour intensifier la production de la richesse et aussi la spoliation du producteur. Sans doute le marché des échanges est resté beaucoup plus restreint qu'à notre époque, d'abord parce que le monde connu demeurait infiniment moins large, et ensuite parce que les moyens de communication et de transport ne ressemblaient point aux nôtres ; mais, néanmoins, le domaine romain, — c'est à lui que je m'attacherai, — possédait des manufactures, des ateliers où un certain nombre d'hommes étaient concentrés, et la division du travail, par la suppression partielle de l'économie domestique, s'affirmait partout à la fin de la République. Elle fut même si poussée, sous l'Empire, que les artisans, groupés en corporations, furent rivés à leur tâche comme à une fonction, et la transmettaient à leurs fils comme un devoir légal. Un courant permanent d'affaires liait Rome, le grand centre de la consommation, aux provinces, où des centaines de milliers d'individus, des millions mêmes, peinaient pour elle, préparant sa subsistance, asservis à son luxe. Les rapports entre la capitale et l'Orient, y compris la Perse et l'Arabie, étaient plus actifs qu'ils ne furent entre l'Europe occidentale et les terres ottomanes, à la veille de la Révolution française. On calculait que la masse des produits expédiés d'Asie sur le Tibre au temps d'Auguste, — fins tissus de laine, verrerie, pourpre, parfums innombrables, métaux précieux, — dépassait cent millions de francs, et le

chiffre est énorme, si l'on tient compte de la différence de la valeur de l'argent à cette époque et à la nôtre.

Tout ce mouvement d'échanges, les exigences du luxe, la mise en exploitation et en circulation des richesses lointaines supposaient l'existence d'une classe opulente. Cette classe s'est constituée à Rome par la juxtaposition de divers éléments ; elle a puisé sa fortune et son autorité à plusieurs sources, mais, comme toutes les classes capitalistes, elle s'est fondée sur la rapine officielle et tolérée. Les origines que Marx assigne au capitalisme moderne se retrouvent tout aussi bien pour le capitalisme antique. Nulle part n'apparaît le travail personnel, que les économistes classiques présentent comme la base même de la propriété. Partout surgit la spoliation violente, accomplie avec le concours ou dans le silence de la loi, la légalité elle-même étant, comme à tous les moments de l'histoire, l'expression des intérêts de la classe prédominante. Il est très étrange, tant ces phénomènes sont évidents, qu'ils aient si peu frappé les historiens de l'antiquité. Chaque fois que Rome se saisissait par les armes d'une province nouvelle, la majeure partie de l'or, des terres, des mines, des esclaves, tombait aux mains d'une aristocratie d'argent aussi impérieuse, aussi insolente, aussi insatiable que celle des temps modernes. Le capitalisme s'alimentait à chaque instant par de nouvelles entreprises. Ainsi l'on vit, souvent en peu d'années, s'échafauder d'énormes fortunes. Si elles faisaient le scandale des contemporains, et surtout leur envie, nul n'osait les critiquer ouvertement. Il a fallu que la politique intervînt, pour que Cicéron, en certaines de ses plaidoiries, stigmatisât quelques-uns des traitants et des gouverneurs les plus corrompus de son époque, mais, en aucune circonstance, il ne se permit de remonter jusqu'à la source même des choses, de généraliser ses dénonciations, de prendre à partie les mœurs, les pratiques courantes, et les institutions qui les couvraient et les consacraient. Comment eût-il montré lui-même pareille hardiesse, alors qu'il appartenait à la classe orgueilleuse des capitalistes, et qu'il se dressait comme le champion de ces chevaliers, parmi lesquels se recrutaient les publicains et les grands usuriers d'alors? Les hommes les plus estimés de la République prospéraient dans le brigandage légitime, mettant les légions au service de leurs recouvrements, pillant

d'autant plus les provinces que leur nom était plus respecté ou leur prestige moins disputé.

Pour apprécier les grandes fortunes du monde romain, les dépenses somptuaires qui furent de mise au premier siècle avant notre ère, il faut se rappeler que le numéraire était alors infiniment plus rare qu'aujourd'hui, et qu'un million de cet âge correspondait à plusieurs millions du nôtre.

Les hommes les plus opulents de la fin de la République et du début de l'Empire eussent compté, à coup sûr, même maintenant, parmi les riches. Mais les accumulations d'or, ou mieux de valeurs mobilières, que détiennent nos multimillionnaires et nos milliardaires les plus favorisés, n'eurent guère leurs équivalents dans l'antiquité. Il y a en Angleterre, en France, surtout en Amérique, des capitalistes, — leurs noms sont connus,—dont le revenu dépasse 50 et 60 millions. Même en tenant compte des corrections nécessaires, le premier siècle avant et le premier siècle après notre ère ne nous offrent point d'exemples comparables à ceux des Gould, des Vanderbilt, des Rockefeller, des Rothschild, de certains ducs britanniques, pour ne citer que ceux-là.

Nous savons qu'Atticus, l'ami de Cicéron, disposait d'un revenu de deux millions et demi, — qu'il était fort loin de dépenser, puisque sa table ne lui revenait qu'à 150 francs par mois : il est vrai qu'il aimait les villas, les manuscrits, les arts, mais cet amour n'était pas pleinement désintéressé, et il faisait le plus souvent construire et copier, pour revendre les maisons et les copies. Au temps d'Auguste, l'augure Lentulus (il paraît que la fonction était lucrative) rassembla 100 millions. Narcisse, le célèbre et sinistre affranchi, pouvait rivaliser avec l'augure. Sénèque le philosophe, qui savait allier au souci des phrases bien timbrées et au culte du stoïcisme l'habileté de la gestion financière, recueillit quelque 75 millions : il mériterait d'être rapproché des Saint-Simoniens, qu'enrichit la construction des chemins de fer. Beaucoup de favoris impériaux firent, surtout sous les monarques qu'on qualifie de mauvais, de hâtives et scandaleuses fortunes ; et rien ne leur était plus aisé, puisque les biens et la vie même de tous les Romains étaient à leur disposition. Les sénateurs les plus riches, sous les successeurs d'Auguste, jouissaient de 3 à 4 millions de revenus, — ceux qui n'avaient qu'un million

et demi ou deux étant déjà comptés parmi les moindres capitalistes. Si l'on veut calculer la rapidité avec laquelle se créait l'opulence des grands, il suffit d'embrasser d'un coup d'œil le vie d'Atticus ; il commence sa carrière d'homme d'affaires avec moins de 500.000 francs, pour arriver à ramasser en peu d'années de 30 à 40 millions. Crassus avait hérité de 300 talents ; quelque temps après, il en accusait 7.100, ayant multiplié 24 fois son capital primitif.

On conçoit, dans ces conditions, que les ambitieux trouvassent aisément du crédit parmi les banquiers et les publicains de Rome. Il leur fallait donner l'illusion de la richesse, pour grouper des partisans autour d'eux; car il en coûtait fort cher d'entretenir une clientèle de quémandeurs de sportules. Tout politicien de ce temps était obligé de stipendier une armée de faméliques (c'étaient, par exemple, les bandes de Clodius et de Milon), qui célébraient ses louanges, se pressaient aux alentours des tribunes et des lieux de scrutin, et même éventuellement brandissaient leurs poignards. Il est vrai que l'enjeu, — la domination de Rome et l'exploitation des provinces, — valait les risques, et ainsi s'explique que le besoigneux, pourvu d'ancêtres et capable d'aspirer aux hautes charges, rencontrât toujours des prêteurs confiants. César dut jusqu'à 7 millions, Antoine jusqu'à 10, et Milon, le plus endetté de tous, jusqu'à 17. A combien de rapines et de crimes correspondait le remboursement de ces emprunts ?

Les grands capitalistes du monde romain ne reculaient pas devant les dépenses les plus extravagantes. Les annalistes et les poètes nous ont laissé, sur la prodigalité de certains d'entre eux, des documents singulièrement éloquents. Le luxe des villas le disputait au faste des cortèges, qui accompagnaient les magistrats, les traitants, — tous ceux qui, de près ou de loin, prélevaient sur les revenus de l'Etat, — dans leurs déplacements périodiques. La table absorbait des sommes colossales. On se disputait à des prix fabuleux les esclaves qui étaient doués de quelque talent particulier, et dont le chant ou les récitations pouvaient charmer les hôtes de choix. Les meubles précieux atteignaient à des prix devant lesquels reculerait la folie de nos collectionneurs. On cite des vases murrhins qui se vendaient jusqu'à 270.000 francs. Les repas de certains gourmets, dotés de fortunes solides, représentaient la ruine d'une

quantité de familles. Des poissons, des mulets entre autres, transportés en grande pompe et avec des soins minutieux, revenaient jusqu'à 2.500 francs.

Au surplus, les empereurs qui succédèrent à Auguste et les prétendants à l'Empire donnèrent l'exemple de ces gaspillages. Caligula remit 500.000 francs à un cocher qui lui avait plu, et offrit à sa propre femme des gemmes estimées 11 millions. Il était bien plus généreux que César, duquel Servilia tenait une perle d'un million et demi. Vitellius et ses invités consommèrent pour 100.000 francs dans une seule soirée. Par ces quelques chiffres, on peut juger de la circulation monétaire, de l'entassement de numéraire, qui caractérisaient l'économie romaine au premier siècle de notre ère. Et les financiers, les fermiers généraux de l'époque, qui ne voulaient pas le céder aux monarques eux-mêmes, prodiguaient non moins dédaigneusement les richesses, qu'ils avaient amassées d'ailleurs avec tant de facilité.

Mais il est surtout intéressant de rechercher les origines de ces fortunes, de suivre l'évolution du capitalisme ancien, d'évoquer les divers moyens par lesquels une minorité d'hommes accaparaient des centaines de millions.

Le capitalisme contemporain est issu de sources nombreuses. A l'abri de la loi et en frôlant la loi, il aboutit à des concentrations de valeurs mobilières, qui dépassent de beaucoup les amoncellements d'or des âges antérieurs. Si nous nous en tenons à la France, les grands bourgeois de la fin du dix-huitième et du début du dix-neuvième siècle avaient tiré un parti merveilleux de la vente des biens nationaux, et des fournitures des guerres. Il est certain que les adjudicataires des approvisionnements d'armées purent rançonner librement le pays sous le Directoire, le Consulat et l'Empire. Plus tard, ceux qui surent utiliser les inventions scientifiques et s'adapter les premiers aux conditions nouvelles de l'industrie, ceux qui créèrent les usines de la Restauration et de la Monarchie de Juillet, et qui obtinrent les concessions des chemins de fer, recueillirent en peu d'années des bénéfices inattendus. Ils pouvaient, sans compter avec la résistance prolétarienne encore naissante, développer la plus-value en comprimant les salaires. Les spéculations qui se lièrent à l'expansion des réseaux ferrés, à la mise en valeur des mines d'or d'Australie et de Californie,

des charbonnages du Pas-de-Calais et du Nord, donnèrent à quelques familles des situations hors de pair. Le commerce de l'argent, le jeu à la Bourse, l'asservissement du travail, et surtout l'exploitation des richesses bénévolement abandonnées par l'Etat à la cupidité des hommes d'affaires fondèrent ou stimulèrent les grosses fortunes mobilières. A l'origine de chacune d'elles, apparaîtraient la spoliation de la masse, l'usure illimitée, les manœuvres cyniques érigées en règle de conduite, la confiscation abusive de l'effort manuel ou de la pensée d'autrui, surtout le détournement de biens qui appartenaient au public. En somme, ce capitalisme moderne repose sur la violation des droits naturels, sur l'exercice de la force consacré par le droit écrit, sur l'extorsion du labeur physique ou intellectuel, sur les rapines toujours plus audacieuses d'une oligarchie. Qu'il s'agisse de la multiplication des guerres coloniales ou de la captation des forces hydrauliques, cette aristocratie d'argent a de moins en moins dissimulé ses convoitises et ses empiétements. Elle a établi une confusion qui a prévalu, qui dure toujours, entre les intérêts de l'Etat et ses propres intérêts, et, comme elle avait le maniement de cet Etat, elle a subordonné toute la vie publique à ses prétentions et saisi les richesses nationales.

La ploutocratie romaine a procédé de même, qu'elle édifiât les fortunes médiocres des premiers âges, ou qu'elle préparât les accaparements du temps de Pompée ou d'Auguste. Ici aussi, et peut-être avec plus de clarté, reparaissent les causes générales d'accumulation, qui fonctionnent aujourd'hui. La guerre, les monopoles, l'usure, la fraude sous toutes ses formes : tels sont les modes d'appropriation qui se dégagent de l'histoire du monde romain, envisagée à travers les écrivains même les plus dévoués aux possédants de leur temps, sénateurs et chevaliers.

Lorsqu'on a considéré les phénomènes décisifs de l'économie antique, on conclut qu'en dépit des différences très réelles qui séparent la République finissante, ou l'Empire à ses débuts, du siècle actuel, le travail personnel n'a jamais été à la base de la propriété. Les anciens eussent d'ailleurs d'autant moins pu se prévaloir des arguments que les Thiers et les Bastiat, et tant d'autres, ont ressassé, au commencement de l'ère industrialiste, qu'ils méprisaient la plupart des tra-

vaux. Ils acceptaient cette idée, — qui a prédominé jusqu'à une date proche de nous, et que beaucoup de personnes gardent encore, même si elles la critiquent ostensiblement, — que l'effort est une déchéance. L'universalisation de la servitude, l'extension énorme du labeur des esclaves, qui faillit tuer complètement la production de l'artisan libre à la ville et du petit propriétaire à la campagne, se ramènent à ce principe économique et moral ; mais elles ont contribué en même temps à l'enraciner très fortement. Le capitalisme romain avouait à peu près que la violence légale ou extra-légale était son unique raison d'être.

Les grands agrariens, auxquels s'attaquèrent spécialement les mesures de Tiberius et de Caius Gracchus, les détenteurs de latifundia, qui entretenaient des troupes d'esclaves, et contre lesquels se produisirent les révoltes serviles de l'Italie du Sud et de la Sicile, n'étaient pas toujours les plus riches des capitalistes antiques. Ce n'était point l'exploitation du sol arable qui fournissait les plus gros revenus. Les rendements étaient loin d'atteindre aux chiffres que l'on constate aujourd'hui, et l'insuffisance des méthodes agricoles se manifesta même dans la plaine du Pô, si naturellement féconde, et dans l'Afrique,qui devint le grenier de la capitale, après la conquête de Carthage.

Il est pourtant certain que la confiscation, violente ou hypocrite, du sol fut l'une des sources du capitalisme antique. Pendant plusieurs siècles,toute l'histoire de Rome est dominée par les empiètements ininterrompus des patriciens sur le domaine public et sur les champs des plébéiens. C'est là le fond de la guerre sociale qui ne cessera pour ainsi dire jamais, et dont les lois agraires des Gracques marqueront une des étapes significatives. A une époque où la terre constituait l'élément essentiel de la fortune, où les valeurs mobilières étaient inconnues, où le numéraire restait encore rare, — je parle de la période de l'histoire qui va jusqu'à l'occupation de la Macédoine, — il était naturel et logique que l'on se disputât les cultures et les pâturages. Chacune des guerres que Rome entreprit, dans la Péninsule d'abord, contre Carthage ensuite, lui valut des acquisitions territoriales, dont l'aristocratie à peu près seule bénéficia. Mais cette aristocratie ne se contentait point des concessions officielles. Elle s'appliqua à expulser les

petits propriétaires, qui exploitaient directement leurs champs avec leurs propres bras, et surtout elle porta ses efforts sur les réserves que l'Etat s'était formées, soit pour en autoriser l'usage commun, soit pour en tirer des recettes fiscales. L'opiniâtreté que le patriciat romain déploya, avec la protection des magistrats sortis de ses rangs et liés à sa cause, pour frustrer à la fois la plèbe et le trésor de la République ne recula devant aucune législation temporaire, ni devant aucune menace de révolution. Les latifundia qui, selon la formule célèbre, perdirent l'Italie et dont certains écrivains modernes ont voulu restreindre l'importance, les grandes propriétés qui se créèrent en Campanie, dans l'Apulie, la Lucanie, le Samnium, et surtout en Sicile, — le capitalisme agraire, en un mot, — s'édifièrent sur une série de coups de force, légalisés ou non.

Non seulement la dure législation antique vint au secours des patriciens, en leur permettant d'exproprier brutalement les petits agriculteurs rongés par l'usure, et qui, sans cesse appelés aux légions, laissaient mourir leurs récoltes ; non seulement les citoyens pauvres, groupés en colonies, et dotés de parcelles dans les territoires récemment conquis, cédaient bien vite aux embûches des grands agrariens, qui les bannissaient ensuite sans scrupule; mais encore le domaine public, à peine reconstitué, disparaissait sous les attaques de la classe gouvernante. Elle s'avançait peu à peu sur ce domaine, en annexait des morceaux à ses latifundia, les entourait d'enclos, s'affranchissait des redevances prévues, et finalement chassait les humbles usagers, qui croyaient pouvoir invoquer le droit de pâture, sans leur offrir la moindre indemnité. On a coutume, ou du moins pendant longtemps, on s'est efforcé de présenter les auteurs des lois agraires, et les Gracques en particulier, comme des révolutionnaires. A la vérité, les Gracques, leurs prédécesseurs et leurs successeurs, défendaient le régime de la Rome primitive contre la révolution économique dont les nobles étaient les artisans et les bénéficiaires. Ils s'étaient aperçus que la suppression de la classe moyenne, ou, si l'on préfère, de la classe des petits agriculteurs, affaiblirait l'Etat, dépeuplerait l'armée, et inaugurerait une ère de troubles ruineux pour l'équilibre national, en mettant face à face une aristocratie restreinte, exigeante, affamée de luxe, et un prolétariat privé de subsistance et de foyer. En somme,

ils s'attachèrent à une œuvre que les conservateurs sociaux reprennent de nos jours, avec beaucoup moins de chances de succès encore, en prêchant le retour à la terre, et en recommandant la fondation d'une nouvelle petite propriété rurale.

Lorsque les Gracques voulurent limiter les latifundia, arrêter les empiètements, faire une part aux plébéiens dans le domaine public, il était trop tard ; le capitalisme agraire était déjà trop fort; il avait conquis une place trop importante dans les affaires de Rome, pour qu'on pût utilement le refouler. D'autres reprendront leur pensée ; ils ne seront pas plus heureux. Le nombre des faméliques, des hommes expropriés du sol, en un temps où il était presque l'unique instrument de travail, ira sans cesse croissant.

De plus en plus, les provinces, arrachées par Rome aux royaumes voisins, ou léguées par héritage des princes, seront dérobées à la masse et confisquées par une minorité. A la place des citoyens libres, qui tiraient leur alimentation de leurs maigres arpents, apparaîtront les grandes troupes d'esclaves, qu'un régisseur conduira au fouet. En même temps, la propriété foncière changera, dans l'Italie Péninsulaire du moins, ses méthodes de production. Elle laissera à l'Afrique, à l'Egypte, à la Sicile, le soin de pourvoir de grains la métropole, que la disette menace en permanence. Elle met ses espérances, — et ses capitaux, — dans l'olivier et la vigne, qui promettent de plus lucratifs résultats ; le vieux Caton, à cet égard, nous a présenté des classifications pleines de sens. C'est sous l'influence de ce capitalisme foncier si avide et, de plus, si imprévoyant, que l'Italie perd son autonomie économique et se rend tributaire de tout l'empire.

Non seulement la viticulture et l'oléiculture se substituent aux anciens labeurs ruraux et à l'activité pastorale, dans le Latium, l'Etrurie, la Cisalpine, mais encore on les abandonne elles-mêmes, pour élever des paons et autres oiseaux rares, pour construire des viviers qui donnent des produits élevés et certains. Et ainsi, un beau jour, l'évolution du capitalisme agraire est terminée. Il est issu de la violence, il aboutit à la ruine. Les grands propriétaires ont laissé périr les champs, les vieilles richesses agricoles, pour aller dépenser à la ville des revenus précaires. Les villas ne sont plus que de rares oasis dans la campagne dépeuplée, envahie par les marais et les

taillis. Le mot « latifundia perdidere Italiam » apparaît alors d'une puissante et lamentable vérité.

Le butin de la guerre ne consistait pas seulement dans les champs et les pâturages de l'ennemi. Chacune des expéditions que Rome entreprit au dehors fut accompagnée d'énormes déprédations. Tout le numéraire que les vainqueurs trouvaient dans le pays conquis leur revenait de droit, et ils ne se faisaient point faute de pousser le pillage à l'extrême. De même qu'au XVIe et au XVIIe siècle les Espagnols et les Portugais enlevèrent les métaux précieux que les galions portaient à Cadix et à Lisbonne, de même que, plus tard, les Anglais et les Hollandais épuisèrent l'Inde et l'Insulinde par de sauvages mises à sac, de même chacune des campagnes que les Romains firent, du IVe siècle avant notre ère jusqu'à la fin du Ier siècle de notre ère, leur attribua des monceaux d'or et d'argent. La lutte armée, qui donnait lieu incessamment à des brigandages de toutes sortes, à des confiscations en masse, à des captures d'êtres humains, à des destructions de villes, fut une des grandes sources du capitalisme antique.

Le tribut qui fut imposé à Carthage, après la première guerre Punique, n'était que médiocre encore, puisqu'il ne dépassait pas 21 millions par an. Mais on demanda et l'on prit davantage aux contrées d'Orient, qui avaient déjà atteint à un degré de luxe et de richesse avancé, sous l'influence de la culture hellénique, et où les armées romaines pénétrèrent après l'écrasement définitif des Carthaginois. La Macédoine regorgeait de trésors enlevés au temps d'Alexandre à l'empire Perse. Paul-Emile les expédia à Rome, et son triomphe fut l'un des plus fastueux qu'on eût encore vus. Après la Macédoine, le Pont, la Syrie, tous les Etats asiatiques furent systématiquement dépouillés. Pompée, en quelques années, versa 56 millions au fisc, et 69 millions à ses soldats. Lucullus rapporta, lui aussi, des dizaines de millions. Chypre, à elle seule, fut appauvrie de plus de 40 millions. César, au retour d'une de ses expéditions, remit 5.000 francs à chacun de ses compagnons d'armes, et 100 francs à chaque citoyen. Plus tard, Septime-Sévère distribuait 100 millions à ses prétoriens. On juge, par là, de l'importance du butin que les généraux victorieux s'attribuaient à eux-mêmes, de la somptuosité des cadeaux qu'ils faisaient à leurs lieutenants et à leurs amis. Rome, qui n'avait

été qu'une petite ville sans industrie et sans commerce, concentra dans ses murs les richesses du monde connu, dérobées par la force. Comme il arrive toujours en pareille occurrence, ces richesses furent ensuite appropriées par quelques-uns, les moins scrupuleux, les plus favorisés par le personnel des magistrats. Quand César revenait de ses campagnes, avec d'énormes troupeaux d'esclaves, il ne les vendait pas tous, ou bien il les vendait à vil prix, et ses familiers profitaient de sa générosité calculée, ou des circonstances.

De même que la noblesse féodale se créa des ressources en attaquant, du haut de ses donjons, les caravanes de marchands, et en pillant les marchandises, de même la ploutocratie romaine vivait de la guerre perpétuelle, et du pillage organisé, qui suivait toute prise de ville. Pour accroître son opulence, elle réclamait toujours des expéditions nouvelles et des annexions. Son impérialisme procédait de son appétit insatiable de lucre facile. La conquête du Rand par l'Angleterre contemporaine, avide de l'or des mines, trouve un précédent d'une exactitude rigoureuse. Ce fut l'invasion brutale du pays des Salasses, qui exploitaient les gisements aurifères du Val Sesia et de plusieurs autres vallées alpestres, et que les Romains exproprièrent de leur domaine, après avoir emmené 40.000 personnes en captivité. Alors, les placers des Salasses devinrent propriété de l'Etat, et furent retransférés à quelques gros publicains. Cela se passait du début de l'empire. Ecrasées une première fois en 143 avant J.-C., les tribus montagnardes furent, en effet, décimées et définitivement spoliées cent soixante-huit ans plus tard.

L'aristocratie financière, que les empiétements sur l'ager publicus et les profits de la guerre dotaient d'une première mise de fonds, développait ses capitaux par une usure effrénée. Les grands manieurs d'argent disposaient à Rome d'une condition privilégiée. Même lorsque ces trafiquants, issus de l'ordre équestre, étaient momentanément réduits à rendre gorge, comme sous Sylla, ils ne tardaient pas à reprendre l'avantage. Tantôt alliés à l'ordre sénatorial contre la plèbe, et tantôt coalisés avec la plèbe contre le patriciat, ils s'ingéniaient à capter toutes les ressources de l'Etat. Leur activité était infinie dans sa diversité. Les historiens nous ont montré les sociétés de publicains affermant, pour des périodes quin-

quennales, tous les revenus de la République, prenant à bail l'exploitation des mines, les coupes forestières, la perception des impôts indirects de toute sorte. Pour assurer au Trésor des recettes assez maigres, elles pressuraient sans trêve la population des provinces. Protégées par les gouverneurs qui tremblaient devant elles, ces associations saccagèrent littéralement les territoires où s'exerçait leur industrie. Nul ne défendait les sujets de Rome contre les prélèvements illégaux de taxes, contre les effroyables exigences que les traitants faisaient peser sur le travail agricole ou sur la circulation commerciale. Tel roi vassal, auquel le Sénat demandait des contingents de soldats et un concours pécuniaire, pouvait répondre : « Les publicains ont dépeuplé mon royaume et tari sa richesse. » Pendant longtemps, la côte de l'Archipel, où s'élevaient des cités opulentes, fut le domaine rêvé de ces syndicats d'extorsion.

Les administrateurs que Rome dépêchait dans les provinces s'entendaient avec ces groupements, qui rappelaient par tant de côtés nos sociétés par actions, et auxquelles participaient les plus grands personnages. Verrès, pour être plus connu que d'autres, grâce à Cicéron, n'était point une exception. Il fut même sans doute distancé par beaucoup de ses collègues, pour l'habileté, la dureté et le cynisme. On conçoit, lorsqu'on sait de quelle licence jouissaient les fermiers de la République, que les fermes fussent disputées avec acharnement. Elles constituèrent, à coup sûr, le plus rapide moyen de faire fortune.

L'usure que les publicains promenaient à travers les îles et l'Asie Continentale, et qui ne fut pour ainsi dire jamais réprimée, atteignit au maximum dans les deux derniers siècles avant notre ère.

Les historiens, et aussi les auteurs satiriques, ont laissé sur ce point de suggestifs renseignements.

Les capitalistes ne prêtaient pas seulement aux particuliers ; ils prêtaient aussi aux villes et aux rois. Le taux légal de l'intérêt ne fut jamais pratiquement respecté. Il était courant d'exiger 2, 3, 4 p. 100 par mois, et le plus souvent les gens ou les collectivités, qui subissaient ces formidables loyers, ne songeaient même point à s'en plaindre. Verrès recevait 24 p. 100 par an. Brutus, qui passait pour un honnête homme,

et qui, à la vérité, recourait à des hommes de paille, faisait payer 48 p. 100. Atticus n'était guère plus désintéressé. Les publicains d'Asie, qui avaient avancé 125 millions au Trésor de la République, sous Sylla, revendiquèrent 750 millions au bout de 12 années. Les manieurs d'argent pouvaient donc entasser très vite des richesses et, au surplus, leurs créances étaient garanties par l'armée romaine elle-même. Quand les rois, celui d'Arménie ou celui de Cappadoce, empruntaient à un chevalier, ils savaient de bonne source qu'on les forcerait à restituer à l'heure dite.

Scaptius, ne pouvant obtenir du sénat de Salamine le remboursement d'une somme quelconque, fit le siège de cette assemblée à la tête d'un escadron de cavalerie. Lorsque cinq des leurs furent morts de faim, les sénateurs se décidèrent à ouvrir les caisses publiques. Rabirius, qui, pendant quelques années, avait touché d'un souverain asiatique plus de deux millions d'arrérages, joua un rôle éclatant dans l'histoire de l'annexion de l'Egypte. Un Ptolémée lui ayant emprunté 100 millions pour acheter le proconsul de Syrie et ses officiers, il se paya lui-même en devenant le ministre des finances du monarque. Et les légions étaient derrière lui. Nos expéditions du Mexique et du Tonkin, nos tentatives sur le Maroc évoquent trait pour trait les convoitises et la puissance des grands financiers romains.

A côté de ce capitalisme de l'usure, le capitalisme industriel ne tenait qu'une mince place. La production manufacturière qui se développa à la fin de la République, après la ruine partielle de l'économie domestique proprement dite, n'enrichit point la ploutocratie au même degré que le trafic de l'argent. Sans doute, certains grands personnages tiraient des profits appréciables de l'exploitation de leurs troupes d'esclaves, mais les industries qui sont, à notre époque, à la base des grandes fortunes, la filature, le tissage et la métallurgie, n'avaient pris qu'une ampleur restreinte. Une bonne portion des étoffes, surtout celles qui servaient au vêtement, se faisaient encore à domicile, et le reste venait d'Asie, où la fabrication demeurait disséminée. Quant au travail des métaux, il n'avait provoqué nulle part une véritable concentration de forces, et la dispersion qui subsistait s'expliquait aisément par la médiocrité de l'outillage. La céramique elle-même n'alimentait

que des entreprises exiguës, chaque ville importante vendant des briques frappées de sa marque. Au surplus, l'artisan libre ne fut jamais complètement supprimé par le labeur servile, et rien n'atteste mieux le caractère de l'industrie antique qui,au lieu de se subordonner l'ensemble de l'économie, se tenait à l'arrière-plan.

Le capitalisme commercial fut, sans doute, plus actif, plus avide, plus florissant aussi que le capitalisme industriel. Les grandes sociétés, qui se constituaient à Rome par actions et qui plaçaient leurs parts dans tous les milieux sociaux, ne se bornaient pas à exploiter les richesses naturelles concédées par l'Etat. Au monopole de droit qu'elles s'assuraient sur les forêts, sur les mines, elles ioignaient le monopole de fait des échanges. Lorsqu'elles poussaient aux expéditions lointaines, lorsqu'elles réclamaient tantôt l'annexion de la Gaule et tantôt celle de la Mésopotamie, ce n'était pas uniquement pour jouir de la spoliation légale des habitants ou pour les ruiner par l'abus toléré de la fiscalité : c'était pour accaparer le trafic de contrées nouvelles.

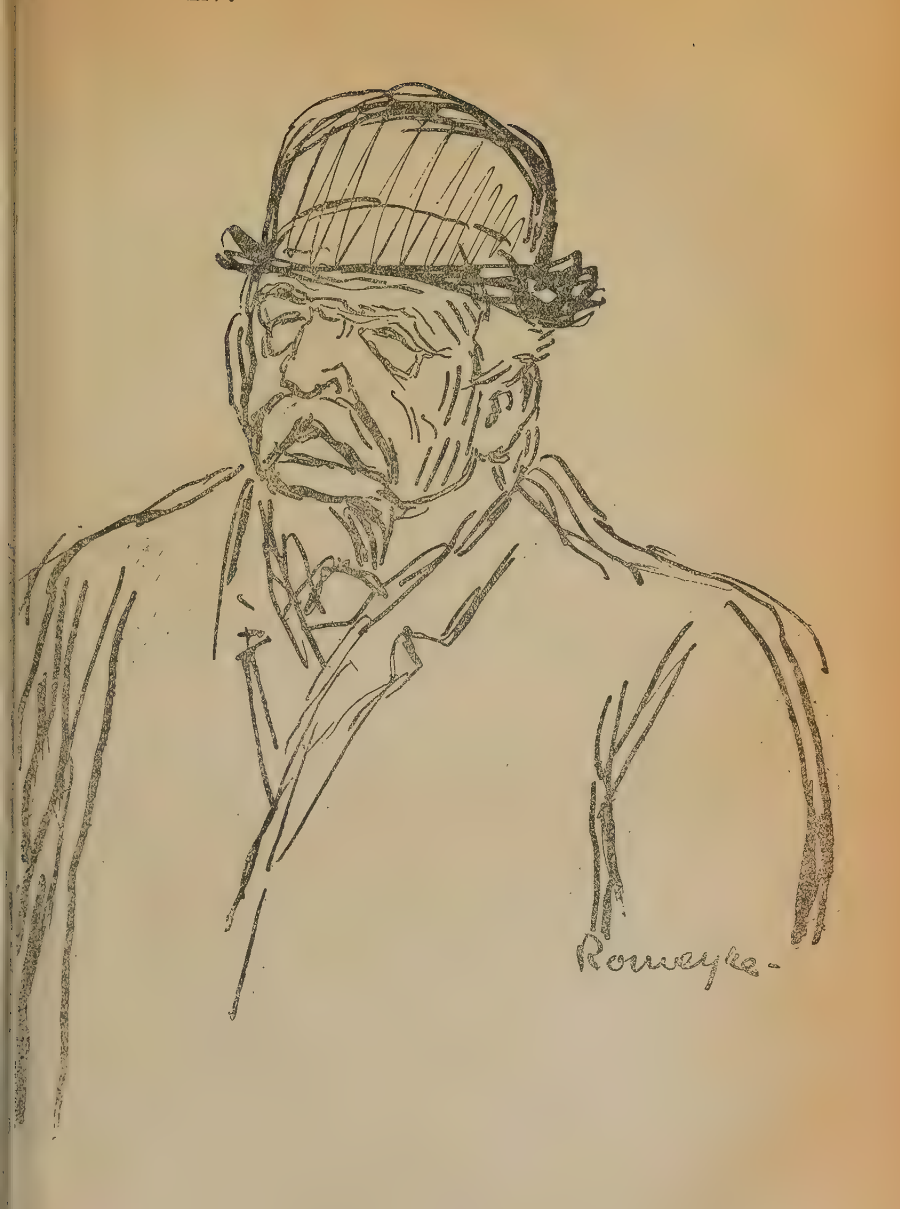
Ici encore des associations, qui ressemblaient à nos compagnies des XVIIe et XVIIIe siècles, se chargeaient du transport des denrées coûteuses que l'aristocratie romaine réclamait à tout prix. Elles envoyaient des commis en Arabie, dans l'Inde, en Ethiopie, au Maroc, plus loin encore, dans la Sérique,chercher les parfums, l'ivoire, les émeraudes, la soie, les fourrures, dont les jeunes élégants et les grandes dames étaient friands, et qu'ils payaient sans marchander. Elles entretenaient de véritables flottes; elles organisaient des caravanes, qui sillonnaient les déserts en stationnant à des points d'arrêt fixes, ces haltes devenant peu à peu des villes. Si les Egyptiens, les Grecs, les Asiatiques, les Numides, les Scythes, les Lusitaniens, les Cantabres et les Germains affluaient sur le Tibre, les employés des sociétés romaines s'établissaient dans toutes les grandes cités des provinces. Toute une population de salariés, de courtiers, de percepteurs à gages, de contremaîtres, de surveillants, se répandait jusqu'aux confins du monde connu, contribuant à enrichir toujours davantage cette ploutocratie étroite, qui écrasait de son faste la plèbe de la capitale. C'était sur ces agents d'affaires que se ruaient les adversaires de Rome ou ses sujets soulevés, chaque fois qu'éclatait une

guerre ou une crise de mécontentement. Des milliers, des dizaines de milliers d'Italiens furent massacrés de la sorte à Delos en 192, en 112 à Cirta, en 92 dans le Pont, où Mithridate avait ordonné un anéantissement total, plus tard encore à Genabum. Le sang coulait à flots; les vies humaines étaient supprimées sans merci. Les grands capitalistes de la République et de l'Empire s'inquiétaient moins de ces carnages que de la dispersion de leur trafic. Alors les légions survenaient, refoulaient l'ennemi, écrasaient les rébellions, et, la paix rétablie, la compression terminée, de nouveaux agents prenaient la place de ceux qui avaient disparu.

Ce capitalisme antique se différencie fort peu dans son essence du capitalisme moderne. Lui aussi dominait l'Etat, dont il maniait toutes les forces et dictait toutes les entreprises. Lorsqu'on plonge dans les dessous de l'histoire, on est presque étonné qu'elle se renouvelle si exactement, en dépit des modalités passagères, à travers les siècles. Que les fortunes romaines fussent d'origine banquière ou commerciale plus qu'industrielle, peu importe. La spoliation d'autrui, la rapine tolérée et protégée par la puissance publique étaient à leur base.

L'antagonisme des classes s'affirmait au 1er siècle de notre ère comme au xxe. Mais l'aristocratie de ce temps était plus forte que la nôtre, parce que les masses opprimées se différenciaient en une plèbe libre, et en une armée d'esclaves, qui grossissait, d'un côté, par la capture des barbares vaincus, et se restreignait, de l'autre, par les affranchissements. Elle redoutait moins aussi l'assaut des hommes des faubourgs, qu'elle flattait et entretenait ; elle leur payait tribut, en leur distribuant l'annone aux frais du Trésor. Et enfin les prolétaires n'étaient point concentrés matériellement, et transformés dans leur mentalité même, par une évolution hâtive. On peut être surpris de prime abord, lorsqu'on songe qu'une opulence pleine d'ostentation et une misère presque sans remède voisinaient dans la Rome antique, et qu'en somme cet état de choses put durer des centaines d'années. La surprise s'atténue et disparaît, dès qu'on envisage la politique extrêmement habile que la classe capitaliste sut garder jusqu'à la fin, et la complexité d'un régime économique et social, auprès duquel le nôtre apparaît d'une exceptionnelle simplicité.

PAUL LOUIS.



OCTAVE MIRBEAU

TROIS JOURNÉES A LA CAMPAGNE

[Les pages dont nous publions la traduction, et qui sont parmi les dernières qu'ait écrites Tolstoï, prennent une signification particulière après les événements qui ont marqué la fin de la vie du grand écrivain. Sous la forme objective qu'il leur a donnée, ces trois récits laissent clairement entrevoir les souffrances morales du « dernier des prophètes », incapable de mettre en accord ses idées et sa vie, ils expliquent les motifs qui ont fini par déterminer la fuite de Iasnaïa Poliana.]

Première journée.

LES CHEMINEAUX

Quelque chose de tout à fait nouveau, d'imprévu et dont on n'avait jamais entendu parler auparavant s'est produit à notre époque, à la campagne. Chaque jour, dans notre village, qui compte quatre-vingts maisons, six à douze passants, affamés, déguenillés, grelottants de froid, viennent demander asile pour la nuit.

Ces hommes déguenillés, presque nus, sans chaussures, souvent malades, sales au dernier degré arrivent dans le village, vont au bureau de police, et les policiers, afin que ces miséreux ne meurent pas dans la rue de froid et de faim, les logent chez les habitants du village, mais exclusivement chez les paysans. Les policiers ne les mènent pas chez les propriétaires, qui, sans compter dix chambres de maîtres ont encore quantité de locaux : bureaux, écuries, buanderies, pavillons de domestiques et autres dépendances. Ils ne les mènent pas chez le prêtre, ni chez le diacre, ni chez les marchands, qui, sans posséder de très vastes immeubles, ont cependant des logis spacieux. Non, ils les conduisent chez les paysans, où toute la famille : femme, brus, filles, garçons petits et grands, où tous s'entassent dans une seule pièce de sept à dix archines. Et le paysan accueille cet homme grelottant, affamé, puant, déguenillé, et non seulement le loge, mais le nourrit.

« Quant on se met à table, me disait un vieux paysan, on ne peut faire autrement que de l'appeler, sans quoi la nourri-

ture ne vous passerait pas la gorge ; on lui donne à manger et parfois aussi le thé. »

Tels sont les hôtes nocturnes. Mais, dans la journée, ce ne sont plus deux ou trois visiteurs pareils que reçoit chaque maison de paysans, mais dix et davantage, et eux aussi on les nourrit et les loge. A chacun, la femme coupe un morceau de pain, bien qu'il y en ait très peu à la maison et qu'on ne soit pas sûr de manger le lendemain.

« Si l'on donnait à tout le monde on n'aurait pas assez pour soi, me disait une paysanne, alors il arrive de faire un péché : on refuse. »

Et cela se passe ainsi, chaque jour, dans toute la Russie. Une armée immense, qui grandit chaque année, de mendiants, d'infirmes, de déportés, de vieillards, et, principalement, d'ouvriers sans travail, se nourrit et se loge, c'est-à-dire s'abrite du froid et du mauvais temps, aux dépens de la classe qui travaille le plus, qui est le plus pauvre : celle des paysans.

Chez nous il y a des maisons d'ouvriers et des asiles d'enfants ; il existe dans les villes des établissements de bienfaisance de toutes sortes, avec la lumière électrique, les parquets cirés, des domestiques soignés, des employés bien appointés, et dans tous l'on recueille des milliers de gens sans asile. Mais ce nombre de gens ainsi secourus n'est rien en regard de cette foule immense de miséreux qui erre en Russie et que les paysans nourrissent, mus uniquement par leur sentiment chrétien.

Pensez seulement à ce que diraient les personnes qui vivent d'une autre vie que les paysans si elles devaient coucher dans une de leurs chambres, ne fût-ce qu'une fois par semaine, un passant pareil grelottant, affamé, sale et plein de poux.

Les paysans, eux, non seulement logent de pareils passants, mais les nourrissent et leur donnent du thé, « sans quoi la nourriture ne passerait pas la gorge ». Dans les villages perdus des gouvernements de Saratov, Tambov, et autres, les paysans n'attendent pas que le gendarme leur amène le chemineau ; ils l'acceptent d'eux-mêmes, et lui donnent à manger.

Comme tout acte vraiment bon, le paysan fait cela sans cesse, sans même remarquer qu'il fait une bonne œuvre, que c'est « bien pour l'âme », et cependant cette œuvre est de la plus haute importance pour toute la société russe.

En effet, s'il n'y avait pas les paysans et s'ils n'étaient pas animés de ce sentiment chrétien qui vit si fortement en eux, qu'adviendrait-il non seulement de ces centaines de milliers de chemineaux, mais principalement de tous les habitants aisés et surtout riches de la campagne?

Il suffit d'avoir vu le degré de misère et de souffrance auquel sont arrivés, ou ont été amenés, ces vagabonds sans asile, et de songer à ce que doit être leur état d'esprit pour comprendre que seule l'assistance qu'ils reçoivent des paysans les retient des violences que, dans leur situation, il serait naturel qu'ils exerçassent contre les gens qui possèdent en abondance tout ce dont ils ont besoin, pour ne pas mourir de faim.

Ainsi ce ne sont pas les sociétés de bienfaisance ni le gouvernement avec ses institutions politiques et judiciaires, qui protègent la classe aisée des violences de la population affamée et errante amenée au dernier degré de la misère et du désespoir.

Ce sont les paysans, force essentielle de toute la vie du peuple russe, les mêmes qui nous nourrissent, qui nous défendent.

Oui, si les populations paysannes russes n'avaient pas conservé la conscience profonde, religieuse, de la fraternité humaine, depuis longtemps, malgré toute la police, ces vagabonds, qui sont arrivés au dernier degré du désespoir, non seulement auraient détruit toutes les maisons des riches, mais tué tous ceux qu'ils auraient rencontrés sur leur chemin. Il ne faut donc ni s'épouvanter ni s'étonner de lire ou d'entendre dire qu'on a volé, qu'on a tué un homme pour le voler; mais il faut comprendre et se rappeler que si cela n'arrive que rarement, nous le devons à l'assistance désintéressée que les paysans apportent à cette malheureuse population errante.

Chez nous, il vient chaque jour de dix à quinze personnes. Dans ce nombre, il y a de vrais mendiants, c'est-à-dire des gens qui, par une raison quelconque, ont trouvé ce moyen de se nourrir : ils ont pris un bissac, se sont habillés et chaussés à la diable et se sont mis à mendier. Parmi eux, il y a des aveugles, des estropiés, rarement des enfants et des femmes. Mais la majorité des passants qui viennent mendier ne porte pas le bissac. La plupart sont jeunes et valides, tous ont l'air des

plus minables, sans chaussures, sans vêtements, maigres, tremblants de froid.

On leur demande : « Où allez-vous ? » La réponse est toujours la même : « Chercher du travail » : ou « J'ai cherché du travail, et n'en ayant point trouvé, je retourne à la maison. » D'autres reviennent de la déportation.

Ces jours derniers, je venais de m'éveiller, quand Ilia Vassiliévitch me dit : — Près du perron, il y a cinq chemineaux.

— Prenez sur la table, lui dis-je.

Ilia Vassilievitch prit et sortit distribuer, comme d'ordinaire, cinq kopeks à chacun.

Une heure après je sortis sur le perron. Un homme de petite taille, tremblant, déguenillé, les chaussures toutes trouées, le visage malsain, les yeux gonflés, larmoyants, s'inclina devant moi et me tendit un certificat.

— Est-ce qu'on vous a donné?

— Mais, Votre Excellence, que ferai-je de cinq kopeks ? Que Votre Excellence se mette dans ma situation... Veuillez voir, Votre Excellence... — Et il me montrait ses vêtements. — Où puis-je aller, Votre Excellence (et chaque fois qu'il prononçait Votre Excellence, le haine brillait sur son visage). Que puis-je faire, où aller?

Je lui dis que je donnais à tous la même chose.

Il continua ses supplications, insistant pour que je lusse son certificat. Je refusai. Il tomba à genoux. Je le priai de me laisser.

— Alors quoi ! Je dois me tuer ! C'est la seule chose qui me reste. Je n'ai rien de plus à faire. Donnez au moins quelque chose...

Je lui donnai vingt kopeks. Il s'éloigna, évidemment mécontent. Les mendiants de cette sorte, tenaces, convaincus de leur droit à exiger quelque chose des riches, sont particulièrement nombreux. La plupart savent lire et écrire et souvent ont lu beaucoup; pour eux la révolution a porté ses fruits. Ces hommes voient dans les riches non plus, comme les mendiants d'autrefois, des gens qui font le salut de leur âme en distribuant l'aumône, mais des bandits, des brigands, qui boivent le sang du peuple travailleur. Bien souvent un pareil mendiant se refuse à tout travail et, au nom du peuple ouvrier, se croit le droit, même l'obligation, de haïr les écumeurs du

peuple, c'est-à-dire les riches; il les hait de toute la force de sa misère et s'il demande au lieu d'exiger, ce n'est que par feinte.

Nombreux sont les mendiants pareils, qui, avec cela, boivent, et desquels on se surprend à dire qu'ils sont coupables eux-mêmes. Mais, parmi les vagabonds, il en est d'autres, bien différents de ceux-là, qui sont doux, humbles et très miséreux, et c'est précisément la situation de ces derniers qu'il est terrible d'envisager.

Voici un grand bel homme en veste déchirée et courte, les chaussures trouées. Son visage est intelligent et bon.

Il soulève son bonnet et demande, comme toujours. Je lui donne. Il me remercie. Je lui demande d'où il vient, où il va?

— De Pétersbourg,... chez moi..., au village.

Je lui demande pourquoi il va ainsi, à pied.

—C'est une longue histoire, fait-il en levant les épaules.

Je lui demande de me la raconter. Il commence. Evidemment il ne ment pas. Il raconte comment il a vécu à Pétersbourg. Il avait une bonne place de garçon de bureau, trente roubles par mois. « Je vivais très bien. J'ai lu vos romans *Guerre et Paix* et *Anna Karénine* », dit-il, avec un sourire particulièrement agréable. « Les miens, poursuit-il, eurent l'idée d'émigrer en Sibérie dans le gouvernement de Tomsk. » On lui écrivit s'il consentirait à vendre sa part de terre au village. Il consentit. Les siens partirent, mais ils étaient tombés, en Sibérie, sur de mauvaises terres, et, complètement ruinés, ils revinrent chez eux. « Ils sont maintenant au village, sans terre, et travaillent chez les autres. » Sur ces entrefaites, lui-même perdit sa place, à Pétersbourg, et non par sa faute, mais la maison de commerce qui l'employait s'était ruinée, et tous les employés avaient été congédiés. « Et puis, ajouta-t-il, de nouveau en souriant, il faut dire la vérité : je m'étais mis avec une couturière ; elle m'a achevé. Auparavant j'aidais les miens, et maintenant voilà quel élégant je suis devenu ! Mais ce n'est rien. Dieu sera miséricordieux; je m'en tirerai peut-être. »

Ce garçon est certainement intelligent, brave, sérieux, et ce n'est qu'une série de hasards qui l'ont amené dans la situation où il se trouve.

En voici un autre. Les pieds entourés de bandelettes, ceint d'une corde, les habits émiettés par l'usure, le visage aux

pommettes saillantes; agréable, intelligent et sobre. Je donne mes cinq kopeks, comme toujours. Il remercie. Nous nous mettons à causer. Il a été déporté administrativement. D'abord il vécut à Viatka, et là-bas ça allait très mal, mais maintenant c'est pire encore. Il va à Riazan, où il habitait auparavant. Je lui demande ce qu'il faisait avant la déportation ?

— Camelot. Je vendais les journaux.

— Pourquoi as-tu été puni ?

— Pour avoir répandu la littérature clandestine.

Nous nous mîmes à parler de la révolution. Je lui expliquai mon opinion : que tout est en nous-mêmes; qu'on ne peut vaincre par la force une force si énorme; que le mal qui est en dehors de nous ne disparaîtra que lorsque disparaîtra le mal qui est en nous.

— C'est bien cela. Mais cela ne sera pas vite....

— Ça dépend de nous.

— J'ai lu votre ouvrage sur la révolution.

— Ce n'est pas le mien, mais je pense de même.

— Je voudrais vous demander vos œuvres.

— Avec plaisir, mais cela pourra vous causer des ennuis. Je vous donnerai les plus innocentes.

— Mais pourquoi ? Je ne crains plus rien ! Pour moi la prison est préférable à la vie que je mène. Je n'ai pas peur de la prison; il m'arrive même de la désirer, prononça-t-il tristement.

— Comme il est dommage que tant de forces soient perdues, dis-je. Voilà, des hommes comme vous, vous gâchez votre vie. Et maintenant, qu'avez-vous l'intention de faire ?

— Moi? fit-il en me regardant bien en face.

Tout à l'heure il me répondait gaîment, bravement, quand il s'agissait du passé et des questions générales, mais aussitôt qu'il fut question de lui et qu'il eut remarqué ma compassion, il se détourna, se couvrit les yeux avec son bras, et sa nuque tressaillit.

Et combien il y en a de gens pareils ! Ils sont misérables, touchants, mais encore un pas et les voilà dans cet état de désespoir qui rend l'homme le meilleur capable de tout.

« Quelque bien établie que paraisse notre civilisation, dit Henry George, en elle se développent déjà des forces destructrices. Ce n'est pas dans les déserts et dans les forêts, mais

dans les bouges de la ville et sur les grandes routes où sont élevés les barbares qui feront de notre civilisation ce que les Huns et les Vandales ont fait de l'ancienne. »

Ce que Henry George prédisait il y a vingt ans s'accomplit maintenant sous nos yeux, en Russie, grâce à l'aveuglement extraordinaire du gouvernement qui ébranle soigneusement la base sur laquelle se tient et peut se tenir n'importe quel ordre social. Les Vandales, ces hommes déchus, prédits par George, sont déjà tout à fait prêts, en Russie, et ils sont particulièrement terribles parmi notre peuple profondément religieux. Cela paraît étrange, mais c'est ainsi. Ces Vandales sont particulièrement terribles chez nous, précisément parce que nous ne connaissons pas ces freins : les convenances, l'opinion publique, si développés chez les peuples Européens. Chez nous, où le sentiment sincère, profondément religieux, où l'absence totale de n'inporte quel principe restrictif : Stenka Razine, Pougatchev... Et, chose terrible à dire, cette armée de Stenka Razine et de Pougatchev grandit de plus en plus, grâce aux actes, tout pareils à ceux de Pougatchev, de notre gouvernement des dernières années, avec ses horreurs de violences policières, de déportations insensées, de prisons, de bagnes, de forteresses, d'exécutions journalières.

Une telle activité du gouvernement délivre les Stenka Razine des dreniers vestiges d'entraves morales. « Si des gens instruits font cela, alors à nous c'est Dieu lui-même qui l'ordonne », disent-ils et pensent-ils.

Je reçois souvent des lettres de cette catégorie d'hommes, principalement des déportés. Ils savent que j'ai écrit quelque chose sur la non-résistance au mal, et la plupart, avec plus de véhémence que d'orthographe, m'objectent qu'à tout ce que les gouvernants et les riches font au peuple, on ne peut que répondre : Vengeance ! Vengeance ! Vengeance !...

Oui, l'aveuglement de notre gouvernement est extraordinaire. Il ne voit pas et ne veut pas voir que tout ce qu'il tente pour désarmer ses ennemis ne fait qu'accroître leur nombre et leur énergie. Oui, ces hommes sont terribles. Ils sont terribles pour le gouvernement et pour les gens riches, et pour tous ceux qui vivent parmi les riches.

Mais, outre le sentiment de la crainte qu'inspirent ces hommes tombés par une série de hasards dans cette situa-

tion terrible de vie errante, il en est un autre, beaucoup plus obligatoire et qu'il nous est impossible de ne point éprouver.

Ce sentiment c'est celui de la honte et de la commisération. Et, c'est moins le sentiment de la peur que ce dernier qui doit nous forcer, nous qui ne sommes pas dans cette situation, à répondre, d'une façon ou de l'autre, à ce nouveau phénomène terrible de la vie russe.

Deuxième journée.

LES VIVANTS ET LES AGONISANTS

Je travaille. Ilia Vassiliévitch entre doucement, et, m'arrachant à regret mon travail, me dit que depuis longtemps des passants et une femme m'attendent. Prenez, je vous prie, de l'argent et distribuez-leur.

— La femme est venuepour une affaire quelconque.

Je demande d'attendre et continue mon travail. Je sors ayant oublié complètement la quémandeuse. Du coin paraît une paysanne jeune, au visage long, maigre, très pauvrement vêtue, et mal garantie du froid.

— Que voulez-vous ? De quoi s'agit-il ?

— Nous sommes venus chez Votre Grâce...

— Eh bien quoi, qu'y a-t-il ?

— Chez Votre Grâce...

— Mais quoi?

— On l'a appelé illégalement... Je suis restée seule avec trois enfants.

— Qui a-t-on appelé?

— Mon mari. On l'a emmené à Krapivna.

— Où? Pourquoi?

— Pour être soldat. Et ce n'est pas légal, car il était seul à travailler. Sans lui nous ne pouvons pas nous nourrir. Soyez notre bienfaiteur...

— Mais était-il vraiment seul ?

— Seul, tout à fait seul.

— Alors comment l'a-t-on enrôlé ?

— Mais qui le sait! Voilà, je suis restée seule avec les enfants. Qu'on fasse ce qu'on voudra... C'est la mort. Mais je plains les enfants. Notre seul espoir est en Votre Grâce, parce que ça n'est pas légal...

J'inscrivis le nom du village, celui de la femme, et lui dis que je me renseignerais et l'aviserais.

— Auriez-vous quelque chose à me donner? Les enfants ont faim. Je vous jure que nous n'avons pas un morceau de pain. Le pire c'est mon nourrisson. Je n'ai plus de lait. Que Dieu, au moins, le prenne...

— N'avez-vous point de vache ?

— Quelle vache ! Nous tous mourons de faim...

Elle pleure et tremble de tout son corps dans sa camisole déchirée. Je la laisse partir et me prépare à ma promenade habituelle.

Le médecin qui vit chez nous ayant affaire à l'hôpital de ce même village d'où était la femme du soldat, et où se trouve la chancellerie, j'y partis avec lui.

Je me rendis à la chancellerie pendant que le docteur allait voir ses malades.

L'élu du village n'était pas là, non plus que le secrétaire, L'adjoint du secrétaire, un jeune garçon intelligent, que je connais, était seul... Je l'interrogeai sur le mari de cette femme, pourquoi on avait enrôlé un homme qui était seul ? L'adjoint compulsa des papiers et me répondit que cet homme n'était pas seul, mais avait un frère.

— Pourquoi donc m'a-t-elle dit qu'il était seul?

— Ellement. Elles sont toutes les mêmes, dit-il en souriant.

Je me renseignai encore sur différentes affaires. Le médecin, qui avait terminé ses visites, vint me rejoindre et nous partîmes ensemble à ce village où habitait la femme du soldat.

Nous n'avions pas encore quitté le village qu'une petite fille de douze ans se jetait rapidement au travers de notre route.

— C'est probablement pour vous, dis-je au docteur.

— Non, je suis venue pour Votre Grâce, me répondit la fillette.

— Et qu'y a-t-il?

— Ah! Votre Grâce... Ma mère est morte et nous sommes restés seuls, orphelins. Nous sommes cinq... Aidez-nous, secourez notre infortune...

— Mais d'où es-tu ?

La fillette indiqua une maison de briques, d'assez bonne apparenee.

— D'ici. Voici notre maison. Entrez, vous verrez vous-même.

Je descendis du traîneau et me dirigeai vers la maison. Une femme, la tante des orphelines, parut sur le seuil et me pria d'entrer. J'entrai. La chambre est propre, vaste. Tous les enfants sont là. Outre l'aînée, ils sont quatre : deux garçons, une fille, et un petit garçon de deux ans.

La tante raconte en détail la situation de la famille. Deux ans auparavant le père des enfants avait été écrasé dans la mine. On avait fait des démarches pour l'indemnité ; mais sans aboutir. La femme restait veuve avec quatre enfants, le cinquième pas encore né. La vie fut dure. D'abord, la veuve loua des journaliers pour cultiver la terre, mais, sans le maître, tout allait de mal en pis. On dut vendre la vache, puis le cheval ; il ne resta que deux brebis, et tout de même, on existait. Mais voilà un mois, la veuve était tombée malade et mourut.

Les cinq enfants, dont l'aîné a douze ans, sont restés orphelins. — Voilà ! mange ce que tu pourras... J'aide selon mes forces, dit la tante, mais nos forces sont petites et, vraiment, je ne sais que faire des enfants. Mieux vaudrait pour eux mourir... qu'on les mette dans un asile quelconque, quelques-uns au moins...

La fille aînée, évidemment comprenait tout et écoutait attentivement notre conversation.

— Si encore on mettait celui-ci, Nicolas, quelque part, car avec lui c'est un malheur, on ne peut pas s'éloigner, dit-elle en désignant un beau garçon de deux ans qui jouait gaîment avec sa petite sœur et, évidemment, n'était point du tout de l'avis de sa tante.

Je promis de faire des démarches pour placer l'un des enfants à l'asile. La fille aînée me demanda quand il fallait venir chercher la réponse. Les yeux de tous les enfants, même ceux de Nicolas, étaient fixés sur moi comme sur un être magique pouvant tout faire pour eux.

En sortant de la maison, avant de rejoindre mon traîneau, je rencontrai un vieillard. Le vieillard me salua, et aussitôt se mit à me parler de ces mêmes orphelins.

— Ça fait pitié à voir, dit-il. Et l'aînée, comme elle travaille... comme si elle était la mère. Dieu soit loué, que les braves gens ne les abandonnent pas, autrement ils mourraient

de faim, les chéris. A de pareils, il faut vraiment venir en aide, dit-il, m'encourageant ainsi à le faire.

Après avoir pris congé du vieillard, de la tante, de la fillette, je partis avec le docteur chez la femme du soldat qui était venue me voir le matin.

Je demandai,à la première cour, où elle habitait. Or, justement dans cette première cour logeait une veuve que je connais bien, qui vit d'aumônes qu'elle a le talent d'exiger avec une obstination particulière. Comme à son habitude, elle me demanda aussitôt la charité ; elle avait particulièrement besoin, me dit-elle, car elle élève maintenant un petit veau.

— Autrement il nous ruine, avec la vieille. Entrez voir...

— Et comment va la vieille?

— Eh! dame! tout doucement.

Je promis de rentrer non pour voir le petit veau, mais la vieille, et demandai de nouveau où demeurait la femme du soldat. A travers la cour, elle m'indiqua une isba en même temps qu'elle disait : « Les malheureux, ils sont très pauvres, mais le beau-frère boit trop... »

Sur l'indication de la veuve, je traversai la cour. Quelque misérables que soient les demeures des miséreux du village, celle de la femme du soldat les dépassait toutes en décrépitude. Non seulement la toiture,mais les murs mêmes s'affaissaient, de sorte que les fenêtres étaient toutes de travers. L'intérieur n'était pas mieux que l'extérieur. La toute petite chambre, dont un tiers occupé par le poêle, toute noire, sale, à mon étonnement était pleine de gens. Je pensais trouver la femme du soldat seule avec ses enfants, mais il y avait là sa belle-sœur, une jeune femme avec ses enfants, et une vieille, la belle-mère. La femme du soldat, qui venait de rentrer, toute grelottante, se chauffait sur le poêle. Tandis qu'elle en descendait, la belle-mère me raconta leur histoire. Ses deux fils vivaient d'abord ensemble et gagnaient leur vie. « Mais maintenant chacun veut vivre à part, ils se sont séparés », bavardait la belle-mère. « Les femmes ont commencé à se quereller ; les frères se sont séparés, la vie est devenue beaucoup pire. Ils ont très peu de terre, on ne peut vivre qu'en gagnant à côté et voilà qu'on a pris Pierre. Où peut aller maintenant sa femme avec ses enfants? Elle vit avec nous, mais on ne peut nourrir

tout le monde. Nous ne savons que faire. On dit qu'on peut le libérer du service. »

La femme du soldat, descendue du poêle, me supplia encore de faire des démarches afin d'obtenir la libération de son mari. Je lui dis que c'était impossible et lui demandai quelles ressources lui restaient, après le départ de son mari. Rien. Le mari, en partant, a cédé sa terre à son frère pour que celui-ci les nourrisse, elle et ses enfants. Ils avaient trois brebis ; deux ont été vendues pour que le mari emporte un peu d'argent, et il ne leur reste plus, me dit-elle, que quelques assiettes cassées, une brebis et deux poules. C'est là tout leur avoir. La belle-mère me confirma ces paroles.

Je demandai à la femme du soldat d'où elle était. De Sergueiévskoié. Sergueiévskoié est un riche village à quarante verstes de chez nous.

Je lui demandai si ses parents vivaient et quelle était leur situation. — Ils vivent, me répondit-elle, et sont bien.

— Pourquoi donc ne vas-tu pas chez eux?

— J'y ai pensé, mais j'ai peur qu'ils ne veuillent m'accepter avec trois enfants.

— Ils voudront peut-être. Ecris-leur. Veux-tu que j'écrive?

La femme consentit, je notai le nom de ses parents.

Pendant que je causais avec la femme du soldat, l'aînée de ses enfants, une grosse fillette, s'approcha d'elle et, la tirant par la manche, demanda quelque chose. Il me sembla qu'elle demandait à manger. La femme du soldat, qui causait avec moi, ne lui répondit pas. La fillette la tira de nouveau et chuchota quelque chose.

— Que le diable vous emporte! s'écria la femme du soldat, et elle donna à la fillette un coup sur la tête. L'enfant se mit à crier.

En ayant terminé ici, je revins chez la veuve et son veau. La veuve m'attendait sur le seuil de sa demeure et m'invita de nouveau à entrer voir le petit veau. Je pénétrai dans le vestibule, le veau était là. La veuve me pria de bien l'examiner ; le veau tenait une telle place dans la vie de la veuve qu'elle ne pouvait s'imaginer qu'il n'était pas intéressant pour moi de regarder son veau.

Quand j'eus examiné le veau, j'entrai dans la chambre et demandai où était la vieille.

— La vieille ? m'interrogea la veuve, étonnée qu'après le veau je pusse m'intéresser encore à la vieille. — Sur le poêle, où pourrait-elle être ?

Je m'approchai du poêle et dis bonjour à la vieille.

— Oh ! oh ! geignit une voix faible, rauque. Qui est-ce ?

Je me nommai et lui demandai comment elle allait.

— Eh ! comment puis-je aller ?

— Quoi ! Est-ce que quelque chose te fait mal ?

— Tout me fait mal. Oh ! oh !...

— J'ai un médecin avec moi, veux-tu que je l'appelle ?

— Un médecin. Oh ! oh !... que peut un médecin pour moi... Mon médecin, le voilà ! Médecin !... oh ! oh !...

— Elle est très vieille, dit la veuve.

— Elle n'est pas plus âgée que moi, dis-je.

— Comment pas plus âgée. Bien plus. Les gens disent qu'elle à quatre-vingt-dix ans.

— Oh ! oh !... gémit de nouveau la vieille. Oh ! oh !... Dieu m'a oublié. Il ne veut pas de mon âme, et si lui-même ne la prend pas, petit père, elle ne sortira pas toute seule. Oh ! oh ! c'est pour mes péchés, évidemment. Je n'ai même pas de quoi me mouiller la gorge... Au moins qu'on me donne du thé avant de mourir ! Oh ! oh !...

Le médecin entra dans l'isba, je sortis et l'attendis dehors. Ensuite nous remontâmes en traîneau et partîmes au petit village voisin, où le docteur devait voir un malade. Nous entrâmes ensemble dans l'isba. La chambre était peu vaste, mais propre ; au milieu, un berceau qu'une femme balançait avec efforts. Une fillette de huit ans, assise devant la table, nous regarda, effrayée et étonnée.

— Où est le malade ? demanda le médecin.

— Sur le poêle, répondit la femme sans cesser de bercer l'enfant.

Le médecin monta sur les marches et, s'appuyant contre le mur, se pencha au-dessus du malade et l'examina.

Je m'approchai du médecin et lui demandai ce qu'il pensait du malade.

Il ne me répondit pas. Je montai aussi les marches et regardai ; peu à peu, dans l'obscurité, je commençai à distinguer le visage velu d'un homme couché sur le poêle.

Une odeur lourde, désagréable, entourait le malade.

L'homme est couché sur le dos ; le médecin lui tâte le pouls de la main gauche.

— Est-il très mal ? demandai-je.

Le médecin, sans me répondre, dit à la femme.

— Allume la lampe.

La femme appela la fillette, lui ordonna de bercer l'enfant, et elle-même alluma la lampe qu'elle remit au médecin. Je descendis des marches pour ne pas gêner le médecin. Celui-ci prit la lampe et continua son examen du malade.

La fillette, les yeux fixés sur nous, ne balançait pas assez fortement le berceau, le bébé se mit à pousser des cris aigus. La mère, repoussant avec colère la fillette, se reprit à bercer elle-même.

De nouveau, je m'approchai du médecin et lui demandai comment il trouvait le malade. A voix basse, il me dit un mot. N'ayant pas entendu je le lui fis répéter.

— L'agonie. Et il descendit des marches et posa la lampe sur la table. L'enfant continuait à crier d'une voix plaintive et irritée.

— Quoi, est-il mort? demanda la femme, comme si elle eût compris la signification du mot prononcé par le médecin.

— Non, pas encore, mais il n'en a pas pour longtemps, dit le médecin.

— Alors il faut encore appeler le prêtre, dit la femme d'un ton mécontent, en balançant de plus en plus fort l'enfant qui criait. Si au moins mon mari était là, mais maintenant qui puis-je envoyer? tous sont partis ramasser du bois.

— Je n'ai plus rien à faire ici, dit le médecin.

Nous partîmes.

J'ai appris depuis que la femme avait trouvé quelqu'un pour aller chercher le prêtre et que celui-ci avait pu faire communier le malade.

En revenant à la maison, tout le long de la route nous nous tûmes. Je pense que tous deux nous éprouvions le même sentiment.

— Qu'avait-il ? demandai-je.

— Pneumonie... Je ne m'attendais pas à une fin si rapide, une constitution si robuste, mais des conditions de vie si terribles ; il a 40° de température, dehors il y a cinq degrés, et il sort et travaille...

De nouveau nous gardons le silence.

— Je n'ai vu sur le poêle ni matelas ni oreiller, repris-je.

— Il n'avait rien sous lui.

Et, comprenant évidemment à quoi je pensais, le docteur continua :

— Hier, je suis allé à Krouboï, près d'une femme en couches. Pour l'examiner, je devais la faire étendre de tout son long ; dans l'isba il ne s'est pas trouvé assez de place.....

Et de nouveau nous nous taisons et pensons probablement la même chose. Enfin nous arrivons à la maison. Il y a devant le perron une magnifique paire de chevaux attelés à un superbe traîneau couvert de tapis ; le cocher imposant est en pelisse et bonnet de fourrure. C'est mon fils qui arrive de sa propriété.

Plus tard nous sommes assis devant une table de dix couverts. Un couvert est vide. C'est la place de ma petite fille. Elle n'est pas tout à fait bien portante et dîne dans sa chambre avec sa gouvernante. On lui a préparé un menu spécial, hygiénique, un consommé au tapioca.

Le dîner se compose de quatre plats ; deux sortes de vin. Deux valets servent. Des fleurs sont envoyées de Pétersbourg par une dame qui ne veut pas donner son nom.

— Des roses comme celles-ci valent un rouble cinquante la pièce, dit mon fils; et il raconte qu'à un concert ou une représentation quelconque on a couvert toute la scène de fleurs pareilles.

La conversation change, on parle de musique et d'un grand connaisseur et mécène.

— Eh bien! Comment va sa santé?

— Mais toujours pas bien. Il part de nouveau en Italie. Chaque fois qu'il y passe l'hiver, il se rétablit merveilleusement.

— Le voyage est long et fatigant.

— Non, pourquoi, avec l'express, il n'y a que trente-neuf heures.

— Tout de même, c'est ennuyeux.

— Attends, bientôt, on ira par les airs en volant...

Troisième journée.

LES IMPOTS

Outre les visiteurs et les quémandeurs habituels, aujourd'hui il en est venu de particuliers. D'abord un vieux paysan, sans enfants, qui termine ses jours dans la plus profonde misère ; puis une très jeune femme avec beaucoup d'enfants ; enfin un paysan que je sais être assez aisé.

Tous les trois sont de notre village, et tous les trois sont venus pour le même objet.

Avant le nouvel an, on recueille les impôts ; et au vieillard on a saisi son samovar ; à la femme, sa brebis, et au paysan aisé, sa vache. Ils viennent demander aide et protection. Le paysan aisé, un grand bel homme quinquagénaire, prend le premier la parole. Il raconte que le staroste est venu, qu'il a saisi sa vache et exige 27 roubles. Mais cet argent le paysan prétend qu'il ne le doit pas maintenant, car cet argent est pour la commune. Ne comprenant pas très bien, je lui dis que je me renseignerai à la chancellerie du village, et qu'alors je lui dirai ce que l'on peut faire.

Le vieillard à qui l'on a saisi le samovar parle ensuite. C'est un homme petit, maigre, faible, mal vêtu. Il raconte avec une tristesse et une naïveté touchantes qu'on est venu chez lui demander trois roubles soixante-dix kopeks, pour des impôts quelconques du trésor, qu'il ne les a pas ; et ne sait où les trouver, et qu'on a saisi son samovar.

— Mais moi et ma vieille, où prendrons-nous cet argent ? c'est à peine si nous arrivons à manger. Quels sont donc ces droits ? Ayez pitié de notre vieillesse ; aidez-nous.

Je promets de me renseigner et de faire tout ce que je pourrai.

Je m'adresse à la femme, maigre, souffrante. Je la connais. Je sais que son mari est un ivrogne et qu'elle a cinq enfants.

— On a saisi notre brebis. On est venu. — Donne ton argent ! — J'ai dit : Mon mari n'est pas là, il est au travail. — Donne, m'a-t-on dit... — Mais où trouverais-je de l'argent ? Nous n'avions qu'une seule brebis, on la prend.

Elle se mit à pleurer.

Je promis également de me renseigner et de venir en aide si possible.

Tout d'abord, je me rendis au village, chez le staroste, afin de savoir de quels impôts il s'agissait et pourquoi on les percevait si sévèrement.

Dans la rue du village, je fus encore arrêté par deux quémandeuses. L'une me propose de lui acheter de la toile qu'elle laissera pour deux roubles. — « On a saisi mes poules, et je n'avais que cela pour vivre; je vendais les œufs. Prenez; c'est de la très bonne toile; si ce n'était que de la misère, je ne la donnerais pas pour trois roubles.»

Je lui dis de passer à la maison, qu'à mon retour on pourra peut-être arranger les choses.

Avant d'arriver chez le staroste, Olga, une ancienne élève de mon école, aux yeux noirs, vifs, maintenant une vieille femme, me barre la route. Le même malheur: on a saisi son veau.

Je vais chez le staroste. Je me trouve face à face avec lui dans la rue : un paysan robuste, à la barbe grisonnante, le visage intelligent. Je lui demande quels sont ces impôts et pourquoi on les perçoit tout d'un coup si durement. Le staroste me raconte qu'il a reçu l'ordre très sévère de faire rentrer avant le nouvel an tous les impôts et arriérés.

— A-t-on ordonné de saisir le samovar et le bétail? demandai-je.

— Et comment faire autrement! dit le staroste en levant les épaules. Il faut absolument payer. Voilà, par exemple, Abrokoumov... (c'était le paysan aisé à qui l'on avait saisi la vache), son fils est cocher en ville, il a trois chevaux, pourquoi ne paierait-il pas? et il renâcle toujours.

— Passe pour celui-ci, mais les pauvres, comment a-t-on agi avec eux ?

Je lui nommai le vieillard auquel on avait saisi le samovar.

— Ceux-ci, il est vrai, sont très pauvres, et il n'y a rien à prendre chez eux. Mais là-bas on ne fait pas de différence.

Je lui citai la femme à qui l'on avait saisi la brebis.

Le staroste la plaignit aussi, mais il essaya de se justifier en disant qu'il était bien obligé d'exécuter les ordres.

Je lui demandai s'il était staroste depuis longtemps et combien il était payé pour cette fonction.

— Mais que reçois-je ? fit-il, répondant non à la question

que je lui posais, mais à celle que je n'avais pas formulée, et qu'il avait devinée : pourquoi participait-il à une œuvre pareille ?

— Je voudrais refuser... je touche trente roubles, mais que de péchés l'on commet...

— Mais va-t-on prendre le samovar, la brebis, les poules ? demandai-je.

— Sans doute... On sera obligé de les prendre et on les vendra à la chancellerie du village.

— On les vendra ?

— Oui.

Je me rends chez cette femme qui est venue me trouver au sujet de la brebis qu'on lui a saisie. Une toute petite isba. Dans le vestibule, cette même unique brebis qui doit remplir le budget de l'Etat. Selon l'habitude des paysans, cette femme nerveuse, tourmentée par la misère et le travail, dès qu'elle m'aperçoit se met à parler avec beaucoup d'agitation.

— Voilà, je vis... On me prendra ma dernière brebis. Je puis à peine m'en tirer avec ceux-là (elle indiqua le poêle). Venez par ici, quoi, n'ayez pas peur. Voilà, il faut les nourrir, ces ventres nus...

Ces « ventres nus » avaient en effet le ventre nu, les chemises déchirées, sans culottes. Ils descendirent du poêle et entourèrent leur mère.

Le même jour, je me rendis de là chez l'élu de la commune pour apprendre des détails sur ce procédé de percevoir les impôts, nouveau pour moi.

L'ancien n'était pas là. Dans le bureau de la chancellerie, quelques personnes l'attendaient. Je les questionnai. Deux étaient venus demander leurs passeports. Ils s'en allaient ailleurs chercher du travail. Ils avaient apporté l'argent du passeport. Un autre venait chercher la copie de la décision du tribunal du village qui le déboutait de sa demande dans un procès qu'il avait intenté pour que le terrain qu'il avait cultivé vingt-trois ans, où l'on avait enseveli son vieil oncle et sa vieille tante qui l'avaient appelé là, ne lui fût pas enlevé par la petite-fille de ce même oncle. Cette petite-fille, l'héritière, s'appuyant sur la loi du 9 novembre, vendait, comme lui appartenant, le terrain sur lequel vivait le demandeur. On l'avait débouté, mais il ne pouvait croire à l'existence de droits

pareils et il voulait en appeler à une juridiction plus haute, laquelle ? il l'ignorait lui-même. Je lui expliquai que la loi était pour la petite-fille, ce qui provoqua la désapprobation de tous les assistants, de l'étonnement, et presque de la méfiance.

Aussitôt notre conversation avec ce paysan terminée, un grand paysan, au visage sévère, s'adressa à moi, me demandant une explication pour son affaire, qui consistait en ceci :

Lui et quelques camarades avaient creusé une mine de fer, dans leur champ, et, depuis longtemps, l'exploitaient.

Mais, maintenant, on ne le leur permettait plus.

Ils n'avaient plus le droit de creuser dans leur propre terre. Quels étaient donc ces droits ? C'était leur seule ressource. Depuis deux mois ils faisaient des démarches qui n'aboutissaient point. Ils n'y comprenaient rien, mais c'était un délit.

Ne pouvant dire rien de consolant à cet homme, je m'adressai à l'ancien, qui venait d'arriver, au sujet des mesures rigoureuses appliquées chez nous pour percevoir les impôts. Je lui demandai en vertu de quel article on percevait ces arriérés. L'ancien me répondit qu'on percevait maintenant les arriérés des paysans, pour les sept impôts suivants : 1° du trésor; 2° du zemstvo; 3° des assurances; 4° du dépôt de blé; 5° du capital de dépôt en place de semences; 6° de la communauté (volost); 7° du village.

L'ancien, comme le staroste, motiva la sévérité particulière de la perception par les ordres reçus des chefs. L'élu de la commune reconnaissait qu'il était très difficile de prendre chez les pauvres, mais il n'en parla pas avec autant de compassion que le staroste; il ne se permit point de blâmer les autorités, et, principalement, il ne parut pas mettre en doute la nécessité de sa fonction et son droit de participer à de tels actes.

— On ne peut pas laisser comme ça...

Peu de temps après il m'arriva de causer de la même question avec le chef du district. Chez celui-ci j'ai trouvé moins de compassion encore pour la situation difficile des pauvres gens et encore moins de doute en la moralité de son activité..... En causant avec moi, il convenait bien qu'il lui serait plus agréable de n'être pas fonctionnaire, cependant il estimait que c'était mieux ainsi, car d'autres à sa place seraient pires; et une fois qu'il est forcé d'habiter la campagne pourquoi ne pas

profiter des appointements, bien que médiocres, de chef de district ?

Quant au gouverneur de province, son raisonnement sur la perception des impôts nécessaires pour la satisfaction des besoins des gens occupés de la direction du peuple est libre de n'importe quelles considérations sur les samovars, les petits veaux, les brebis, la toile, arrachés aux malheureuses gens de la campagne, et il n'a déjà plus le moindre doute en l'utilité de son poste.

Quant aux ministres et ceux qui sont occupés du commerce de l'eau-de-vie, ou à apprendre aux hommes le meurtre, ou à prononcer des condamnations à la déportation, à la prison, au bagne, à la pendaison, tous sont parfaitement convaincus que les samovars, les brebis, les veaux, la toile, qu'on enlève aux miséreux, trouvent leur meilleur placement dans la distillation de l'eau-de-vie qui empoisonne le peuple, dans la fabrication des armes meurtrières, dans la construction des prisons, des bagnes, etc., et surtout dans la distribution des appointements à eux et à leurs aides ; appointements qui leur permettent de payer à leurs femmes des salons et des costumes, et à eux des distractions et des voyages qu'ils entreprennent pour se reposer du fardeau qu'ils portent pour le bien de ce peuple grossier et ingrat.

LÉON TOLSTOÏ.

(Traduit du russe par J.-W. BIENSTOCK.)

POÈMES

—

I

VEILLÉE

Parmi tant d'heures différentes,
Si d'aucunes tu te souviens
Que ce ne soit de ces dolentes
Et lentes heures où Tout n'est Rien.

Mais garde bien dans ta pensée
Celles qui furent pleines d'instants,
Et que notre amour a bercées
Sur le hamac des cœurs contents.

Claires parmi tant d'autres heures,
Versées à l'oubli des demains,
Ne te souviens que des meilleures
Et comme en songe il en revient.

Mais que dis-je ?.. Sais-tu que ces heures si belles
Ont emporté ma vie et ma joie avec elles ?
Vais-je te rappeler chaque jour bienheureux
Quand mon cœur les confond, les mêle tous entre eux,
Lorsqu'il ne connaît plus, tant il aima ces jours,
Comment les partageaient la tendresse et l'amour ?



Si le Temps joue à cache-cache
Avec les ombres de ma vie,
S'il prend mes jours et les attache
A son collier de fer teint de rouille et de suie,
Que puis-je faire contre lui ?

S'il a jeté soudain sur mon bonheur tranquille
Le reflet de sa faux qu'allume un astre d'or
Comme un éclair subit sur un lac immobile
Qu'un démon fait briller pour la ronde des morts,
Que puis-je, hélas! contre le sort?



J'ai cru, ce soir, que tu viendrais
Et c'est beaucoup, un soir de plus.
Le Temps me rendra-t-il jamais
Ce soir d'amour que j'ai perdu ?

Je t'attendais rêvant aux autres solitaires,
A ceux dont le front lourd repose sur les doigts,
Et qui rêvent aussi de moi comme d'un frère
Inconnu, mais qu'on sait vivre tout près de soi.

Combien sont-ils ce soir ? Pareil est leur silence.
De la même lueur nos tristesses s'éclairent
Au milieu de Paris dont toutes les lumières,
Et la foule, et le bruit, multiplient les distances.

Pour ne songer qu'à ton image,
A regret, cependant, j'ai fermé la fenêtre.
A quoi bon guetter davantage
La place où tu devais, cette nuit, m'apparaître ?

Ah! que l'obscurité pèse sur mon courage,
Et que ma lampe est loin dans ce halo diffus
Qui fait de ton portrait un pâle paysage
Où tes yeux sont des lacs que mes yeux ont perdus.

Mais voici que minuit sonne par habitude
Ou bien pour égrener le collier noir du Temps.
Ai-je oublié ma solitude ?
Est-ce ta marche que j'entends ?

Déjà le sommeil est mon maître
Et trouble tout ce que je vois.
Je ne sens que le plaisir d'être
Eternellement près de toi.

II

LE CHANT DES CIGALES

Qu'appelles-tu silence, ô ma détresse sourde !
Pourquoi nommer ainsi cette ombre où tu me plonges ?
Est-ce ma solitude, encor d'un soir plus lourde,
Qui couvre de plomb mat le vitrail de mes songes ?

J'ignore tous les bruits que tu n'écoutes pas,
Depuis le vol d'insecte au-dessus de ma lampe
Jusqu'à l'immense écho des pas.
Seul, j'entends retentir le marteau de mes tempes.

Je n'ai jamais connu le choc brutal des armes,
Ni les sifflets aigus des vaisseaux dans les ports,
Ni la rumeur des cris humains, ni le vacarme
Des chiens qui hurlent à la mort.

Mais comment oublier le chant de ces cigales
Qui vibrait dans la nuit où je crus au bonheur ?
Je frémissais alors dans l'ombre musicale
Où s'élançait aussi la chanson de mon cœur.

Ma joie s'est tue. Et les cigales
Bruissent toujours, là-bas, sous la lune d'été,
Si loin que je n'entends plus les prairies chanter
Malgré mon rêve solitaire.

C'est pourquoi sur mon cœur le silence arrêté
M'a fait croire un instant à celui de la terre.

MARGUERITE GILLOT.

LES ORIGINES DE LA SENTIMENTALITÉ MODERNE

(*Suite* [1])

—

II

UN BATARD DU ROMANTISME : JEAN DE TINAN (1874-1898)

Si mon sang allumé me demande des femmes, mon cœur me demande encore plus de l'amour.

ROUSSEAU.

Ah ! depuis quand un livre est-il donc autre chose
Que le rêve d'un jour qu'on raconte un instant?

MUSSET.

Nous sommes prêts à reconnaître, ô doctes critiques, que Jean de Tinan n'a pas, au point de vue strictement littéraire, la première place dans notre histoire, et point ne laissera dans l'avenir l'idée d'un illustre écrivain; dans ces livres d'un enfant de vingt-quatre ans, il ne faut pas chercher une œuvre d'art qu'il ne voulait pas écrire, mais autre chose.

L'art ne régit pas seul nos existences ; nous *vivons* aussi, et de même qu'un vivant visage de femme, lumineux et compliqué, nous peut toucher plus parfois, quoique imparfait, qu'une statue idéale, de même certains livres de jeunes, — humains et vibrants, — nous retiennent autant que les témoignages d'un art plus achevé.

Certains critiques sont rebelles au charme de Jean de Tinan, et pourtant nul n'exerça davantage en sa vie cette séduction qui se retrouve dans ses livres. Il est aussi des femmes qui font s'étonner leurs amies. « Je ne sais ce que les hommes peuvent lui trouver. » Ce que nous « *trouvons* » à Tinan, c'est ce qu'il sut mettre dans ses œuvres comme il l'avait dans ses manières, ce que peut nier le perfide sourire des critiques et qui pour-

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 322. — ERRATUM. Une transposition de pages s'est produite dans cette première partie de l'étude sur *les Origines de la sentimentalité moderne*. Le passage commençant par : « Le soir, en rentrant... » (page 212) et finissant par : « m'en fait des amis » (page 213) fait suite à la page 210.

tant existe, ce n'est rien vraiment, c'est le charme, — le charme de la Vie et de la Jeunesse, le charme d'une page de la littérature.

§

Nez français, bouche française, yeux français.
Parents nés en Sologne ou dans l'Angoumois gris et frais...
C'est le jeune homme au destin ironique et amer
Qu'on aura vu toujours en veston bain de mer,
Et que la vie de Paris fatigua. — Il avait
L'espoir gamin, comme en témoigne ce portrait
Aux cheveux drus... et cependant voyez
Comme les mains, dans leur geste le plus aisé,
Le démentent par leur raideur grave, — poussées
Trop longues, et naturellement croisées
Comme pour une mort aristocratique et regrettable... (1).

Le voici, l'enfant terrible, mais comme assagi par la mort future ; il est assis, et courbe un peu ses épaules maigres ; les yeux sont doux et ironiques, le visage, jadis arrondi, s'allonge sous le grand chapeau de feutre à l'*artiste*, et les mains tiennent machinalement une canne, les mains maigres, les longues mains étroites qui surent griffonner tant de jolies choses, tant de lettres spirituelles, ces mains si vite décharnées « par une mort aristocratique et regrettable ».

Dans les cafés, dans les bureaux de rédaction, comme dans les salons mondains où sa venue mettait une note de claire jeunesse, il était bien connu, et l'on aurait pu compter ceux qui ne l'aimaient pas. D'abord déconcerté par son ironie légère et l'inquiétant de son scepticisme voulu, on revenait à lui pour la jolie grâce des gestes, la finesse des propos, la simplicité de l'accueil, et ce sourire même des yeux et des lèvres, posé comme un masque de soie sur une émotion qui se réserve.

Jean de Tinan savait bien qu'il devait mourir jeune ; des rhumatismes, qu'aggrava un refroidissement pris à un match de foot-ball, déterminèrent chez lui une maladie de cœur qui le faillit emporter à dix-huit ans. On le sauva... pour un temps : il pouvait vivre, d'une petite vie calme et régulière, d'une sage petite vie de jeune vieillard, sans *émotions* et sans excès ; mais il ne savait pas éviter les secousses à son pauvre cœur trop ardent à battre. Les êtres condamnés à l'avance par le destin traînent souvent avec eux une langueur et une mélan-

(1) Album de lithographies d'Henry Bataille (mai 1898).

colie qui leur font désirer la mort; mais Jean de Tinan aimait à vivre, à sentir qu'il vivait, à pétrir chaque minute du jour entre ses doigts; il narguait son destin, et comme pour rattraper à l'avance les ans que le sort lui devait voler, il *vivait double* avec une sorte de fièvre, comme un enfant se jette sur des friandises. Et c'était bien un enfant encore que celui qui pleurait à grands sanglots nerveux devant ses amis, sans se pouvoir contenir, avec un abandon touchant et naïf, — pour éclater après d'un rire adorable de grand gamin gâté. Entre les crises atroces qui l'étouffaient la dernière année, il écrivait *Aimienne*, luttant à force de sourires et de plaisanteries contre le mal, comme pour faire la nique à la mort en laissant quelques pages de plus, quelques pages de plus encore à ceux qui viendraient plus tard et ne le connaîtraient que par ses livres. Il notait encore à la hâte, sur des feuilles volantes, ses lectures, ses projets, les mots drôles, les anecdotes amusantes (1), tout ce qui lui pouvait servir pour son roman, répondant de Jumièges à un ami :

Je vois P. sur le trottoir, je vais insérer ça dans *Aimienne* tout à l'heure; cette pauvre A. devient peu à peu la fourrière des *objets perdus pendant la saison* (2).

Réfugié tantôt chez ses parents à Jumièges, tantôt à la maison Dubois à Paris, il poursuivit son travail jusqu'au bout ; des photos d'amateur nous le montrent, enfoui dans un fauteuil, et, dans un vase sur sa table, des fleurs, ces fleurs dont il ne pouvait se passer et qu'il savait disposer avec une grâce féminine.

Au point de vue esthétique, je suis bien : dans un fauteuil rouge, avec des pyjamas tendres et une couverture de fourrure sur les genoux. Mais je peux à peine écrire, et mes éditeurs m'adressent des lettres inintelligentes (3).

Il rédigeait ainsi de courts billets pleins de gaieté, les illustrant d'une plume malicieuse; et pourtant quelles navrantes révoltes aux approches de la Mort le soulevaient dans l'intimité, lui, jeune et charmant Chérubin qui gagnait tous les cœurs. Mais une aristocratique dignité, — l'énergie de son

(1) D'après des notes inédites communiquées par M. Henri Albert.
(2) Lettre à M. Maxime Dethomas, 28 juillet 1898 (*inédite*).
(3) *Lettre inédite.*

grand-oncle, l'amiral de Tinan, de son arrière-grand-père, le conventionnel Merlin de Thionville, — lui permettait de se dominer, conservant devant la funèbre visiteuse les grâces souriantes qu'il montrait aux femmes.

Il écrivait les derniers mois au même ami :

Je suis au régime lacté, — ou lakmé, je ne sais pas comment on dit, — c'est horrible. J'avale des litres par jour d'un méprisable liquide blanc. Ça me dégoûte ! ça m'dégoûte.

... Un des avantages de ma situation (car au fond elle a un tas d'avantages) est que je ne sens à peu près pas ces méprisables variations atmosphériques... Pouvez-vous me faire un *devis* approximatif de voyage et séjour à Venise ?

... J'écris une *Vie d'Agnès Sorel* : ça vaut mieux que d'aller au café... Et j'ai qu'à recopier de vieilles notes. Je ferais bien des articles, mais je suis un type dans le genre du Commerce et de l'Industrie (ces deux sœurs), je manque de débouchés (1).

Par moments, il espère encore se remettre, et son voyage à Venise lui revient à l'esprit :

Je vais mieux aujourd'hui, mais comme j'irai plus mal demain et après-demain, ça n'a aucun intérêt... Je ne travaille *pas*. Parce que décidément on ne peut *pas* travailler sans manger (à nous la question sociale !) et que je ne mange pas. Je finirai *Aimienne* à Venise lorsque j'irai à Venise, si je vais à Venise, et ce sera « rudement chouette ». Depuis deux mois, j'en ai fait 30 pages.

Le 5 novembre, il écrit encore :

Quant à Venise ? Quand... je n'espère plus que ce soit cette année. Dans deux mois, ce qui serait le plus tôt, ce serait « bien tard en saison ».

... Il pleut aussi ici. J'ai pour la vie un mépris qu'elle me rend avec usure (c'est un mot).

Et le 18 novembre, il mourut.

M. Léautaud écrivait un an plus tard : « Il fut un tendre. Il fut un sentimental et un contemplatif. Il fut de ceux qui se promènent ici-bas sans s'arrêter longtemps aux paysages qu'ils visitent... Il écrivit pour plaire et pour être aimé, pour jouir et pour être connu. A-t-il plu ? a-t-il été aimé ? a-t-il joui ? des inconnus, quelque part, conservent-ils son souvenir ? Il est mort... »

(1) *Lettre inédite.*

§

Ce fut une jolie enfance câline que celle de ce petit garçon précoce, éclos au milieu du luxe et des caresses, déjà malicieux et tendre; je me souviens de ces premières lettres d'enfant feuilletées dans un salon sombre à la tombée de la nuit, et je revois les naïves protestations d'amour qu'il fait à son père, et certain petit rond sur le papier où il met un baiser, et ces menus détails éclairent déjà l'âme tendre de celui qui, grand jeune homme emporté un peu trop par la vie parisienne, écrivait gentiment :

Pauvre vieille rabâcheuse de maman que vous êtes, je n'ai vraiment pas le temps d'être tendre, mais je vous aime bien tous les deux, allez (1).

Je revois une candide lettre de l'enfant de six ans, si triste ce jour-là.

J'ai eu beaucoup de chagrin ce matin, mon pauvre petit lièvre a été trouvé mort ce matin, nous pensons que le pauvre petit est mort d'une chute qu'il a fait hier sur la tête (2).

Jean de Tinan ne nous a guère parlé de son enfance, peut-être par une sorte de pudeur; peut-être aussi le sens de l'analyse ne se développa-t-il chez lui que plus tard; et sa mémoire ne s'accentuant alors qu'avec la conscience, il n'en gardait guère de précis et nombreux souvenirs ? Dans tous ses livres, nous ne trouvons qu'une page, mais suffisante.

Jusqu'à douze ans j'avais été élevé à la campagne, par des femmes, dans le grand parc de Rainville (3), où des ruines d'abbaye se dressaient au bout des allées couvertes. Je ne sais pas si j'eusse pu devenir pieux, et je ne le crois pas — je sais que je ne le devins pas parce que l'église de Rainville était froide et laidement barbouillée d'ocre jaune. Cependant les livres d'images avaient empli mon âme d'allégories et de rêves ornés.

Je fus un enfant triste. Je me souviens même que je feignis souvent des tristesses, *parce que les caresses de ma mère et de ma marraine me semblaient alors plus proches*.

... A dix, l'enfant sait peu de choses, et cependant presque toute sa destinée est faite, parce que notre destinée dépend surtout de la façon

(1) *Lettres inédites*.
(2) *Lettres inédites*.
(3) *Abbaye de Jumièges*.

dont nous recherchons le bonheur, et que ces habitudes sont déjà prises. Ma marraine disait que j'étais « câlin », et ma mère disait que j'étais « ergoteur », je n'ai guère changé.

Lorsque nous comparons l'être que nous sommes à l'enfant qu'il nous semblait être jadis, nous sommes portés à nier que l'homme futur soit dans le bambin ; mais un examen plus sérieux nous oblige à le reconnaître, malgré des différences légères qui parfois cachent les profonds traits de ressemblance.

Ces quelques lignes de Jean de Tinan nous le font tout de suite comprendre. Qu'importe qu'en réalité il ait commencé à huit ans ses études à l'École Monge, au lieu de douze ans, — cette erreur de détail n'altère en rien la formation de son caractère. Jeune et délicat, il lui fut d'abord pénible de vivre au milieu de camarades bruyants qui ne l'intéressaient guère, mais chez sa grand'mère il causait, très à l'aise, avec le prince Napoléon que sa précocité amusait, — « et d'ailleurs, nous dit sa mère, il ne se liait pas facilement dans son enfance ». Il attendait... vaguement... quelque chose. Très doué, c'était un élève brillant qui ne se donnait pas de mal, avec une sorte de dédain pour ses camarades moins fins.

Je ne m'intéressais guère à eux... de tous mes voisins d'étude de ces premières années, je n'ai pas regretté un ami... Je ne regrette de tout ce temps-là que mes paresses.

Voici donc l'enfant, réservé et froid comme ils le sont presque tous à cet âge, par une sorte de pudeur ou de fierté, par ce malaise moral qui précède l'éclosion de l'homme ; il n'a pas d'amis et pourtant il aimerait à aimer ; il a besoin de caresses, et sa grand'mère-marraine, qui l'intimidait moins, vient de mourir. Que va-t-il faire? à qui va-t-il demander conseil et soutien? Au rêve, aux pourvoyeurs de rêve, c'est-à-dire aux livres : « Pendant les deux années de rhétorique et de philosophie, je lus. »

L'homme à cet âge est plus à plaindre que la femme ; au trouble physique se vient joindre le trouble moral, il doit déjà orienter son avenir ; tous les livres lui sont ouverts, tout ce que la vieille humanité a pensé, vécu, souffert, il s'y plonge, il est tout petit encore, sous la tyrannie des parents et des professeurs, devant la splendeur inquiétante de son trouble ave-

nir, et voici qu'il lui faut choisir; au moment où sa pensée personnelle s'éveille, il doit peser et connaître toutes les fautes séculaires des hommes, et c'est l'histoire, toutes leurs conquêtes, et ce sont les sciences; il mesure la marche de leurs progrès littéraires, mais surtout il comprend la confusion de la pensée humaine : il « fait sa philosophie », le malheureux petit, et dans tout ce que les cerveaux les plus profonds et les plus douloureux ont amassé en trésor pour les générations, il se jette à corps perdu. Quel trouble quand s'y vient joindre l'inquiétude religieuse ! Jean de Tinan n'eut pas à en souffrir : d'une famille ballottée entre le catholicisme et le protestantisme, il fut élevé à peu près sans religion, mais alors son scepticisme, à peine conscient jusqu'ici, devient une doctrine.

Voici, dit-il, une phrase de M. Maurice Barrès que je trouve trop parfaite pour ne pas m'en expliquer. *Il était gorgé des plus audacieux paradoxes de la pensée humaine, il en eût mal développé l'armature, c'est possible, mais il s'en faisait de la substance sentimentale...*

Maurice Barrès eut une influence très grande sur toute une génération de jeunes gens; il est comme l'aboutissement d'une ligne qui commence à Stendhal; indemne, semble-t-il, du trouble qu'apportait, extravasée, la sensibilité des romantiques, il dépend d'eux pourtant par sa tendance à l'analyse, qu'il sait ériger en méthode; il la voit « comme l'effort de l'instinct pour se réaliser ». Cette façon de considérer la vie aurait grande chance, au début, de porter le jeune disciple à la sécheresse et à l'ironie, cette ironie dont Barrès disait « qu'elle est une forte garantie de liberté. »

Mais dans la jeunesse, la sève est encore trop puissante, et Barrès lui-même n'avouait-il pas dans son premier livre : « Je souffris de ma tendresse, ayant jeté mon sentiment à celle qui passait, sans que ma psychologie l'eût élue. » Il faut bien être sentimental pour résister à la si raisonnée méthode de Maurice Barrès.

Rappelons-nous :

« 1° Nous ne sommes jamais si heureux que dans l'exaltation;

« 2° Ce qui augmente beaucoup le plaisir de l'exaltation, c'est de l'analyser.

« Conséquence : il faut sentir le plus possible en analysant le plus possible. »

Toute la théorie de *Un Homme Libre* est fondée là-dessus, et elle devient un peu celle de Jean de Tinan, c'est ce qu'il appelait pompeusement « notre méthode », à l'exaspération des jeunes critiques. Kérante disait à Raoul de Vallonges :

Alors, ils se rattrapent sur la « confusion » de la méthode, c'est un mot plus général... La « méthode » ne leur paraît pas « mériter le cas que nous en faisons », la « méthode » n'est pas « inédite ». Dieu merci! elle n'est pas inédite! On ne peut pourtant pas leur expliquer en note que cette « méthode » qui les taquine est justement l'aspect nous concernant, de la théorie de l'hédonisme qui figure avantageusement dans les dictionnaires (1).

Mais alors que Maurice Barrès en quelque sorte veut faire surgir les sensations exaltées et subtiles, Jean de Tinan résume un peu plus loin sa méthode : « laisser venir en analysant assez soigneusement, c'est-à-dire *jouir des choses telles qu'elles sont.* »

Des lectures que nous faisons à cet âge dépend notre formation intellectuelle, la façon que nous aurons de considérer la vie. La lecture prématurée de Barrès et de Stendhal compense heureusement la sécheresse qu'elle pourrait apporter à l'âme par l'amour qu'elle donne pour soi-même : « J'appris, dit Vallonges, à aimer en moi ma sensibilité découverte. »

Elle donne aussi le goût de la vie, parce qu'elle nous prouve que la joie de vivre est *en nous* et dépend beaucoup plus de nous que des autres. Les romantiques incitaient au découragement : c'est une mauvaise lecture, à seize ans, que celle de *René* ou de *Werther*, mais quel précieux maître que ce Stendhal qui, à vingt ans, déclare : « Je ne me brûlerai jamais la cervelle par dégoût de tout, par ennui de la vie. » Parce qu'il peut tirer intérêt de tout, parce que sa souffrance consciente est *intéressante*, il aime à vivre même aux pires moments. Tinan fut de même, cet enfant put souvent être triste, ce n'était pas un triste: peut-être aussi l'ironie, « forte garantie de liberté », le préserva-t-elle du découragement. Quiconque a le sens exact des réalités n'aura que des accès de désespoir. Se rendre compte de ce qu'est le monde, apprécier la place

(1) *Aimienne.* Les citations sans annotations sont extraites de *Penses-Tu Réussir ?*

médiocre qu'on y tient, remet vite les choses au point; la souffrance n'en subsiste pas moins, mais elle n'est plus qu'une petite chose personnelle et non le centre de l'univers. Le sens de la mesure amène avec lui l'ironie : une exclamation emphatique me soulage, puis je comprends ce qu'elle a d'exagéré, donc de ridicule pour un tiers, je comprends qu'on va sourire, et je souris la première pour donner le change, et l'habitude est si bien prise que, même seuls, nous sourions pour n'être pas dupes à nos yeux. Ceci n'est plus une influence de Barrès : Philippe, même dans ses faiblesses, était un dieu pour soi ; Raoul de Vallonges se voit très simplement un homme.

Là où certains adolescents ne cherchent qu'une curiosité perverse à éclairer ou la satisfaction brutale d'un nouvel instinct, tous les petits néo-romantiques écrivent :

Je le dis avec une naïveté de seize ans dont je sourirai peut-être — mais sans méchanceté — plus tard : je voudrais sentir l'amour prendre lentement naissance, puis s'affirmer en désirs que la possession viendrait satisfaire... Je rêve l'amour « bêtement », — mais tant pis.

Avec une crudité de termes que fait excuser sa jeunesse, — à vingt ans, le cynisme semble une qualité, — Vallonges nous initie à la première déception, et c'est ici qu'il se différencie encore des romantiques : quel poème de mélancolie ou de rage écriraient-ils, s'ils s'osaient avouer la vérité (1). Vallonges, simplement, « eut la prudence de ne pas généraliser », se doutant « qu'il y avait malentendu ».

C'est pas dans le tempérament de tout le monde de se sentir « l'âme à jamais souillée par... ». Les commis-voyageurs en benzines morales ont vraiment trop d'intérêt à voir des taches partout.

Et dans la petite Blanche-Marcelle, qui « fut la sixième ou la huitième, tout simplement », il ne voit ni un monstre pervers ni le produit du romantisme : la courtisane vierge d'âme, mais la petite quelconque prostituée, appelée d'autant mieux à *faire type* qu'elle est plus quelconque.

Oui, à cette époque, à cette époque seulement, l'homme est plus à plaindre que la femme. Si proche encore est le temps où, garçonnet sans vices, il se pelotonnait dans les bras maternels; les livres, les exemples, les rêves, et cette pure ten-

(1) Comparer la façon d'accepter la vie, de Raoul de Vallonges, ou de l'Octave de *la Confession d'un Enfant du siècle*.

dresse, tout contribuait à lui faire une âme blanche de petite fille, — tout « ce ferment mauvais de faiblesse sentimentale qui fait s'amoindrir une race à parodier le bonheur » !

Si enfant, si jeune encore, avec sa petite figure qui à peine se virilise, voici que lui est assénée la complication de l'amour moderne. La fillette poursuit son rêve benêt et pur, qu'elle conservera longtemps si elle est d'âme un peu claire ; ses amours de petite pensionnaire demeurent délicieusement cérébraux, et jusqu'à la désillusion du mariage, elle ignore la complexité du problème.

Comme Raoul de Vallonges, le collégien se lance alors dans le monde. Mais que lui peut offrir l'amour ? le flirt avec une jeune fille, ou, avec une femme mariée, l'intrigue enlaidie de cette perspective de séparation future qui est le plus mauvais ferment sentimental : il faut, lorsqu'on aime, croire à l'éternité de l'amour ; le véritable amour ne doit point comporter de bails, ou, pour s'éviter la future souffrance, le petit amant ne cherchera plus dans son intrigue que la satisfaction immédiate.

Aussi les collégiens un peu tendres se tournent-ils d'abord vers la jeune fille, autre occasion de désillusions.

§

La petite Blanche-Marcelle a déterminé, chez Tinan, le goût « de la discrète amertume du cynisme », et cette inflexible compréhension des réalités lui fait vouloir des lyrismes *sans conventions* : « s'exalter par soi-même avec ce que l'on avait ». C'est toujours bien Maurice Barrès, modifié par Jean de Tinan. Mais la méthode n'a pas encore donné un résultat merveilleux avec « Fernande », lorsqu'il écrit, à dix-huit ans, ce très curieux et ignoré *Document sur l'impuissance d'aimer*, qui parut au début de 1894, avec un frontispice de Rops, et, je n'ose le dire, quelques mesures d'Augusta Holmès en épigraphe.

Ce petit livre n'a pas grande valeur littéraire, mais c'est un *document*, en effet. La façon un peu décousue qu'a Jean de Tinan de travailler à coup de fiches s'y donne pleine carrière, et il le sait bien ; mais, dit-il,

Ne trouves-tu pas que le *décousu* est vraiment caractéristique de ces crises, — oh ! insignifiantes — mais qui nous énervent tant à un

moment de vie où nous aurions besoin de toute notre volonté pour prendre conscience de nous-mêmes ?

Et d'abord nous comprenons bien que cette *Impuissance d'aimer* n'est qu'une possibilité d'aimer qui ne s'est pas réalisée, c'est de l'amour en puissance : on essaie de s'exalter sur quelque jupe inférieure, sur de mesquines petites cervelles mondaines, et l'on s'étonne de l'impuissance de son cœur. C'est un de ces incidents que nous expliquera la liasse de « Marcel », — ce n'était pas encore Raoul de Vallonges. Et cette *liasse* exista vraiment : d'aucuns font un journal intime et collectionnent des lettres pour retrouver, en remontant plus tard les fuyantes années, le passé vivant encore ; d'autres, et c'est la race des écrivains, pour se documenter. Très jeune, Jean de Tinan voulut être un romancier réaliste, et la « liasse » nous le prouve; mais comme il est très jeune, il ne peut s'empêcher d'entremêler ses notations un peu sèches, de poèmes en prose ou de vers libres, qu'il faut reconnaître plutôt médiocres : là n'était pas le propre de son talent.

Donc, Marcel a fait la connaissance de Fernande ; pas de coup de foudre, mais un soir, il pense qu'il serait doux « de l'aimer un peu — très peu ». Il goûte le flirt avec les jeunes filles : « cela ressemble au poker. »

Puis, quelques jours plus tard, ce cœur d'enfant cynique étouffe ; il cherche à analyser son trouble, il ne veut plus « être dupe des mots et des choses » ; il pleure longuement et il crie :

Seul, seul, seul. Je me sentais si terriblement seul. Mon Dieu, comme *j'aimerais à aimer* (1). — J'aimerais à aimer, mais si je me trompais je serais peut-être froissé pour toujours. Et pourquoi m'aimerait-on? Ce qui pourrait me faire aimer est cela seulement que je ne sais pas dire. On m'aimerait si on savait.

Non, ce cœur n'est pas *impuissant*, il aime déjà, il aime l'amour ; est-ce sa faute si la femme se refuse à paraître, — je ne dis pas même à être, — la fée idéale qu'il veut enguirlander de vénérante tendresse. (On n'a pas à s'enorgueillir de la qualité de l'amour qu'on inspire : sauf exceptions, le mérite

(1) C'est presque le mot de saint Augustin : « Je n'aimais pas encore, mais j'aimais à aimer et je cherchais qui j'aimerais. »

de l'amour est dans le cœur qui l'éprouve, non dans celui qui le suggère.)

Il développe pendant des pages cet état d'esprit, et il voit en lui deux êtres : l'un (le littérateur) qui épie l'autre, persuadé qu'il ne s'agit que d'expériences. Mais cette analyse sur un demi-sentiment, — c'est de l'exaltation à froid — conduit à la sécheresse. Il le sent et proteste :

Oh ! la sécheresse ! Mais je pense qu'il est moins insensible qu'il ne le croit ou veut le croire.

Ce qui donne l'aspect de sécheresse, c'est cette affectation de vouloir toujours sembler analyser et raisonner ses moindres actes.

Il recommence à couper en quatre ses fils de soie, et quand ce jeune disciple de Barrès veut « instaurer de sa vie une œuvre d'art », il s'avoue : « Tout cela est trop compliqué, et j'envie vraiment les gens qui aiment tout simplement. » (Nous aussi !)

Le flirt s'engage à fond, il étudie chaque menue sensation pour connaître quelques rouages de lui qu'il n'a pas encore vus fonctionner. Et la pénible dualité du corps et de l'âme lui apparaît à nouveau ; il est troublé et il le sait ; ceux qui regrettèrent la spontanéité perdue comprendront la double amertume de ce cri :

Un instant de repos : perdre conscience de soi ! — Oh ! je ne l'aime pas,... mais j'aime, j'aime follement.

Déjà, dira-t-on, si jeune ? Mais je crois qu'on est moins spontané à dix-huit ans qu'à vingt-cinq. Pour un esprit attentif, vivre apparaît d'abord un état si merveilleux qu'on craint, par l'inconscience, d'en perdre une minute ; il semble qu'on ne puisse jouir de son existence qu'en se tenant sans cesse devant un miroir. Plus tard, on y renonce, on se connaît trop et d'ailleurs c'est souvent la même chose. On a trop pris l'habitude pour ne point revenir fréquemment au Miroir, par un mouvement réflexe en quelque sorte, mais ce n'est plus la station perpétuelle des premières années.

Le flirt continue pendant des pages, et il ne se passe rien : c'est un peu long, mais c'est bien là les amours des adolescents. Parce qu'il n'a en commun avec Fernande ni idées ni souvenirs, il murmure, déçu : « Si j'avais eu une sœur, comme

je l'aurais aimée ! » et quelques pages adorables suivent, sur cette petite sœur de rêve.

D'une phrase maladroite, Fernande crève le voile qu'il essayait de tisser autour de la moderne Isis. Elle dit délicatement : « Ah non, vous savez, pas de flirt sentimental... j'aime bien l'autre. » — Alors... le reste du livre est éclairé de cette phrase : *« Philosopher sur soi soulage comme de vomir.»*

Ce singulier volume passa inaperçu à peu près ; pourtant un critique bienveillant, — peut-être un ami? — remarqua les qualités d'analyse qu'il révélait. Car Jean de Tinan était tout entier déjà dans ce début, avec sa sensibilité particulière, ses petits ricanements douloureux, et cette acuité de vision qui lui permit par la suite de si bien faire vivre, si vrai à nos yeux, le tendre et cynique Raoul de Vallonges.

§

> La faculté de souffrir est la plus merveilleuse couronne de ceux qui occupent le premier rang parmi les hommes,
>
> GOBINEAU.

La souffrance est le meilleur tonique du cœur : l'être jeune, trop porté à l'analyse, a besoin, pour rétablir l'équilibre de sa santé morale, d'aimer sans restrictions ; au petit sentimental énervé et sceptique il fallait l'amère douceur d'un sincère amour mal placé, et lui-même en convient : « Je pense aujourd'hui que pour moi « le besoin se faisait sentir », à cette époque de ma vie, d'une *crise.* »

L'épisode de « Flossie » est d'une sincérité absolue ; nous le pouvons certifier sans vouloir appuyer sur les personnalités véritables ; je voudrais que, sans se laisser choquer par les mots méchants et les mauvais éclats de rire ou la crudité de certaines phrases, les femmes lussent cette partie du livre avec une émotion compatissante. Qui donc, en remontant le cours de sa jeunesse, ne retrouvera le souvenir d'un amour analogue ; qui donc, malgré les scories de l'égoïsme et de l'ironie, n'a pas aimé avec pureté et ferveur ? Ces chapitres, ce n'est rien vraiment, ce n'est qu'un pauvre petit garçon qui a souffert.

Un critique un jour accusa Jean de Tinan « de se complaire cruellement dans de sèches monographies, à dépouiller de leur touchante parure d'illusions les fraîches amours des premières années de l'adolescence ». Je ne sais comment peut être

accusé de sécheresse celui dont la plume hésitante trace ces lignes émues :

Je sens que je n'aurai pas le courage — c'est fâcheux — de faire tout à fait de la « Littérature » avec cet « amour »... Et je respecte assez, — je crois — cette naïve et profonde émotion de ma jeunesse, pour désirer la railler moins que les autres...Je suis lâche à l'idée de réveiller mon ancienne douleur pour l'habiller d'une robe neuve. La voilà dans son essoufflement prévu, à petites touches, ne cachant rien de sa piètre insignifiance... Soyez-lui indulgents.

Evidemment ce n'est plus de la « Littérature » ; il n'appartient qu'aux poètes, et aux poètes prodigieusement doués, de pouvoir nous servir leurs émotions toutes nues, et que ce soit un chef-d'œuvre. Mais il n'est pas au monde que de la Littérature ; l'histoire de Flossie, c'est la jeunesse, c'est la vie, la vie même, avec ses pleurs et ses joies, ses naïves espérances et ses déceptions noires ; et c'est une chose si merveilleuse de les frôler dans un livre, que nos cerveaux épris de rhétorique, nos cœurs gagnés par des arts trop souvent artificiels, s'émeuvent devant les livres maladroits et incomplets où se reflète, méchante et douce, l'énigmatique, vulgaire et chère Vie.

Donc, le petit disciple de Stendhal et de Barrès va connaître enfin l'amour. Mais la caractéristique de l'amour stendhalien est de contenir un grain de perversité : avec la conscience, le calcul s'est glissé dans l'élan tendre ; tout en aimant sincèrement, tout en ne tendant même que vers un but honnête, l'amoureux pourra se montrer aussi calculateur et retors que Valmont et Lovelace. L'amour est le plus égoïste des sentiments humains : le dévouement, qu'est-ce, sinon l'expression d'une âme qui a besoin de se donner comme d'autres de recevoir ; le premier mouvement chez l'amant est de réclamer le bonheur pour soi ; puis, second degré, il le veut donner à l'autre, non pas tant le donner qu'être *celui qui le donne*, — ce qui, chez l'être peu porté à l'analyse, pourra conduire au sacrifice pur et simple, et faire illusion d'altruisme. L'homme, en s'habituant à connaître les mobiles de ses actes, sait que, même en se sacrifiant, il cherche encore sa propre satisfaction, plus élevée il est vrai, parce que simplement spirituelle : c'est toujours l'instinct de *domination*, base de l'amour, mais d'une domination psychique. Il n'est pas de sentiment, si noble soit-

il, qui n'ait l'égoïsme pour essence ; mais comme tous ne se veulent point donner la peine d'analyser et que d'ailleurs les sentiments d'égoïsme noble sont toujours plus profitables à l'humanité, nous nous habituons à croire que l'altruisme n'est pas un vain mot, et la prétention contraire semble paradoxale.

Grâce à cette habitude de pensée qui domina pendant des siècles, grâce à ce mensonge de l'idéalisme qui nous est nécessaire, — l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de beauté, — il y a lutte chez tout amoureux moderne entre le désir « de ne pas couper dans ces ponts-là », comme disait Vallonges, de garder ces précieuses qualités d'analyse qui doublent l'intérêt de la vie, et le besoin d'idéaliser et l'objet aimé et *sa passion*. Il est si vrai, le mot de Laforgue : « la femme attise la Littérature et la Littérature le lui rend bien », et il se pourrait dire aussi de l'amour : je suis une intellectuelle, le cerveau bourré de souvenirs littéraires, et voici que j'aime : immédiatement je voudrai que mon amour soit semblable à celui des héroïnes des livres ; en second lieu, par habitude, j'analyse pour « savoir où j'en suis (1) », et alors mon exaltation disproportionnée m'arrache un sourire empreint d'amertume, un peu vexé, à cause de cette différence entre l'attitude des héroïnes et ma posture intime ; mais si l'amour n'est pas que cérébral, s'il lui arrive *d'exister* en dehors de ma volonté, mon sourire moqueur sera sincère, comme disait malicieusement Diderot, *en raison inverse* de la sincérité de mon amour, — de son degré de profondeur.

D'ailleurs, ce sont les gens *les moins* spontanés qui accueillent avec le plus de bonheur l'amour qui les maîtrise, parce qu'ils se sentent maîtrisés : quelle joie que d'être impulsif, pour qui ne l'est pas d'habitude ! L'esprit d'analyse ne tuera pas l'amour, car l'amour lui est trop précieux.

Parce que je n'aime pas, je puis raisonner sur ces matières, mais que j'aime et que cet amour soit heureux, et je ne voudrai plus reconnaître la vérité de ce que j'écris, — qu'aux heures de sécheresse que nous avons tous, même les mystiques plongés dans l'amour divin. — C'est ce que fait d'abord Raoul de Vallonges.

(1) « Voir clair dans ce qui est » (Stendhal).

Ce fut un coup de foudre lorsqu'après des années d'absence il revit Flossie, mince et blonde dans le soleil. Il en eut vite conscience :

Et tous mes jolis travaux de psychologie aboutirent à cette conclusion élémentaire : mais on aime donc, comme cela, tout d'un coup?

Peu après, comme des enfants, ils se fiancent : « Je suis sûr de n'avoir pas fait un seul raisonnement », écrit-il, émerveillé, dans son Journal.

Il n'a pas aimé Fernande, et il aime Flossie, qui n'en est pas plus digne; sait-on *pourquoi* l'on aime? On pare d'abord l'être qui nous emporte le cœur des plus grandes qualités, on *cristallise*, et cette cristallisation permet à l'amour de se développer tout à fait; ensuite, on peut voir exactement la médiocrité de l'objet (« je sais bien, disait-il à sa mère, que c'est une âme de modiste, mais je ne puis aimer qu'elle »), on continue d'aimer, en se raccrochant à quelques qualités secondaires : « J'oublierai tout », écrit-il dans une intime note inédite, après le mariage de Flossie, « je guérirai de tout, mais je n'oublierai pas ses mains. »

Le côté littérateur domine dans la relation qu'il nous donne de cet amour, mais littérateur *à sa façon*, opposée à celle des romantiques : au lieu d'exagérer l'exquise sentimentalité de son cœur, il veut, par orgueil, crainte du ridicule, affectation de sécheresse d'analyste, se faire moins tendre et moins absurde qu'il ne le fut. Qui pourrait lire, sans que les yeux s'embrouillent de larmes, ces lettres passionnées et délicates qu'il écrivait à Flossie. Elle ne comprenait pas, elle n'avait voulu que jouer à l'amour, comme les petites filles graves jouent « à la dame », elle était trop jeune peut-être pour comprendre. Mais il ne voulut pas livrer ces lettres au public, imitons sa discrétion, et feuilletons simplement le livre.

J'aime. Oh! certes oui, j'aime; avec tout ce que l'on a de neuf dans le cœur (même lorsque l'on a trop lu M. Maurice Barrès), avec tout ce qui déborde à vingt ans... Tendresses précieuses! Rêves naïfs de bien drôles de luxures! Désir d'éternel! Songeries de gloire aussi... J'aime à gros bouillons... C'est édifiant ce que j'ai de bonnes intentions... et comme j'y reviens toujours, malgré mes pauvres essais d'ironie, à *Elle*...

Mon adorée, — mon adorée.

Je tourne les pages de ces cahiers de *Journal*, et peu à peu je ne souris plus. Comme j'aime! Comme je me désespère! Et tout simplement — sans songer à en *tirer parti*, allez!

. . . .

..... J'aime! Est-ce que je vais m'attendrir de nouveau!

Mais ce qu'il y a de plus lamentable, *c'est que je n'aime personne*. Je ne m'en aperçois pas, je vais toujours. Tout ce que je croyais d'*Elle*, les petits détails sont venus le détruire peu à peu... Chaque fois d'une phrase ou d'une attitude, elle s'est diminuée un peu, elle a étalé sa petite âme fade, bien assortie à sa petite beauté de poupée, — et je m'en rends compte :

Tout fout le camp.

Elle ne veut décidément pas être pareille au mannequin adoré, pas pareille du tout.

. . . .

..... Je relis toutes ces pages. Vraiment — ce n'est pas parce qu'il s'agit de moi, — mais c'est à dégoûter à jamais de la sentimentalité. Qu'est-ce que je veux? Je ne sais pas.

..... Ce n'est pas de ma faute — on ne m'avait pas prévenu. J'ai cru que c'était cela l'amour. J'ai même été très fier de me faire si mal aux nerfs... et, parce que *la Réalité n'était pas la sœur du Rêve*, j'ai pris des airs de génie méconnu... devant les glaces.

Nous sommes si habitués à l'amour tout d'une pièce des héros de roman, à l'amour admirable, qu'il nous choque presque de retrouver la réalité dans cette histoire de Flossie. Mais que j'admire le courage de Jean de Tinan, consentant à nous raconter, en toute sincérité, la *décomposition* de sa passion.

Et c'est très beau, écrit avec cette simplicité, peut-être plus beau que le plus fort de cet amour, parce que c'est poignant et humain.

Puis Flossie se marie. Et il en souffre, — plus atrocement dans la réalité que dans le livre, puisque ce long évanouissement devant une fenêtre ouverte en hiver (1), dû à la lettre lui apprenant le mariage, lui valut cette rechute de rhumatismes qui le faillit emporter, et dont s'aggrava sa maladie de cœur.

C'est tout. Je ne croyais tout de même pas que ce fût si peu de chose... La plus grande douleur de ma jeunesse! C'est que je n'ai pas voulu exagérer. J'aurais pu refaire des lyrismes — (aujourd'hui,

(1) Lorsqu'il était à l'Institut de Montpellier.

j'ai plus l'habitude) — j'ai préféré transcrire quelques-unes des pauvres phrases grelottantes ou boursouflées que pendant chaque mois j'écrivis chaque soir, avec de la fièvre... il m'a semblé qu'elles seraient plus éloquentes que moi.

Et voilà « l'épithalame pour un mariage manqué ». Ce n'est pas toujours la même histoire; mais je crois que nous retrouverions tous, aux alentours de nos vingt ans, la désillusion analogue, le cruel chagrin *qui n'est jamais inutile.* Il faut mettre tout l'idéal du bonheur dans un amour qui ne peut pas réussir, — « Penses-Tu Réussir? » — pour ensuite arriver à accepter la vie telle qu'elle est. Le remède n'est pas toujours efficace; il en est qui toute leur vie promènent leur cœur saignant, avec le vain espoir de réussir dans l'impossible : on fait ce qu'on peut, — mais c'est un tort : « Le Bonheur est dans la vie, mon garçon. »

§

Les gens mûrs ont trop oublié leurs claires années pour aimer Jean de Tinan : ils ne voient que les défauts de jeunesse de ses livres. Mais les adolescents tendres et compliqués le chérissent, se retrouvant en lui; j'ai connu des jeunes gens en province qui, dans leur enthousiasme pour *Penses-Tu Réussir*, avaient fondé une toute intime « société Raoul de Vallonges », qui longtemps m'intrigua. C'est que Jean de Tinan sut faire vivre à nos yeux l'exact jeune homme de la fin du XIXe siècle, et je renvoie ici les lecteurs au chapitre IIIe : *Soirée perdue et Nuit d'Amour à la Passante* : « Où l'on accompagne Raoul de Vallonges l'un des soirs les plus indécis de sa sensibilité. » C'est, avec la généralisation d'un épisode bien fréquent dans la vie des jeunes gens, une suite de méditations typiques, et l'évocation la plus vivante et la plus drôle du Paris nocturne de certains quartiers.

Je n'insisterai pas davantage sur l'histoire de Jeanne la Pâle, la blanche petite grue phtisique et blonde ; Vallonges écrit :

Et voici comme je t'ai aimée — je l'écrirai en me souciant assez peu d'être jugé touchant ou ridicule, avec les mots qui me viendront au souvenir de mes chagrins et de tes caresses.

Et je craindrais, en y mêlant mon émotion, d'abîmer la sienne. Maintenant, sans plus réclamer d'idéalisation, Val-

longes aime, avec la plus parfaite tendresse ; et quand il est « lâché », c'est, sans faux-lyrisme, la profonde détresse :

Silvande me serra gentiment la main. — Mon pauvre vieux.

J'essayai de sourire, — mais je fondis en larmes : je te demande pardon, — c'est bête, ça n'est pas pour Jeanne, tu comprends, je m'en fiche, mais c'est pour un tas de choses...

C'était vrai,... c'était pour un tas de choses.

C'était, je le comprends maintenant, pour avoir vu éclater si vite *cette bulle de rêve imprudent* où j'avais essayé encore de mettre *autre chose*.

Quoi? — Est-ce que je sais, moi?

J'avais eu pour elle *de la tendresse*... de la tendresse... ah! je le sais maintenant, *j'avais aimé là pour la première fois* ce que doit aimer demain ma *jeunesse plus vraie !* (Ce livre est un acheminement vers la plénitude du sentiment, qui, cette fois, m'effleure.)

Petite Jeanne! il paraît que tu « n'en étais pas digne », mais cela ne fait rien du tout.

Et le disciple de Barrès reparaît : « J'ai inauguré près de toi une nouvelle façon de sentir. »

C'est bien, je crois, normalement la marche évolutive : la toute jeunesse adore, aveuglément, sans perspicacité, pour la joie d'adorer sa propre illusion, c'est-à-dire soi-même. Puis l'amour plus clairvoyant se mue en tendresse pitoyable. Mais d'accepter l'objet tel qu'il est, avec ses tares, n'empêche pas la souffrance, et c'est en vain qu'on se raisonne :

Ah! qu'elle a donc raison, *c'est la vie*... parbleu ! c'est à cela justement que nous avons tant de mal à nous habituer — *à ce que ce soit la vie !* il faudra bien s'y faire pourtant et y trouver le bonheur, il faut bien qu'il y soit.

Et notre erreur est peut-être justement d'attacher tant d'importance à la femme et à l'amour, de tout subordonner à cela, — mais à cela il n'y a pas à y revenir. Il n'y a qu'à se souhaiter bonne chance... Et à ne pas se décourager.

Quand le pauvre petit rêve crève encore une fois, Vallonges s'isole pour jouir de son chagrin ; tous les lyrismes et tout l'arlequinage des sentimentalités le reprennent, et puis — le temps passe et il se console. En cherchant, ce qui est bien caractéristique de sa méthode, l'enseignement qu'il pourra tirer des incidents passés, il comprend que notre vie sentimentale n'est qu'une suite d'expériences, et qu'il faut ainsi

marcher le long de la route en collectionnant les émotions, jusqu'à ce qu'on « réussisse ». — *Penses-Tu Réussir ?*

§

Trêve aux sentimenteuses périodes ! Raoul de Vallonges a une fonction sociale, il est littérateur ; il faudra donc que deux chapitres nous initient aux méditations du Littérateur, et à l'emploi de son temps. Il y a dans ces pages une verve, une gaieté, une juvénilité qui les rendent délicieuses, et dont s'éclaire mieux l'image de Jean de Tinan.

Puis les mois passent, et l'adolescent devient presque un homme ; alors se précisent ce besoin de compréhension dans l'amour, cette soif d'absolu et de perfection qui l'altère. Mais il a compris qu'il faut se contenter de ce que la vie peut offrir, et se place ici le troisième amour de Raoul de Vallonges, le moins sincère, parce que la sincérité diminue avec l'âge : le cœur s'ouvrant moins facilement à cet amour que le cerveau réclame, on prend le parti de s'en fabriquer un, volontairement, un petit amour quotidien, un peu terre à terre, qui ne fait pas souffrir : ça occupe. C'est l'explication de tant de mariages. Après avoir calculé les bons et les mauvais côtés de la chose, Vallonges, lassé des maîtresses ramassées dans les brasseries, prend le parti d'aimer une femme du monde. Le souvenir lui revient de Geneviève Bressier, près de qui il dîna un soir. Mais il sait bien lui-même qu'il va se duper encore : à quoi bon ce nouvel essai d'amour ?

Chaque jour davantage notre enthousiasme et notre sécheresse écartent l'un de l'autre les facteurs du bonheur, et nous serons à jamais insatisfaits.

Vous tous, mes aïeux inconnus, le long des siècles, vous avez pensé au bonheur et vous m'avez légué le poids trop lourd de tout votre amour lassé. Ah ! vous avez trop rêvé !

Et le futur amoureux, celui qui écrira l'admirable *Petit dialogue au crépuscule*, conclut, déjà découragé : « On aime, que voulez-vous, comme on peut, et c'est déjà très touchant tout de même. » On a tellement besoin d'aimer, alors on fait avec l'amour comme avec la vie, on *pactise*. Résolument, il « fait la cour » à Geneviève, avec tous les calculs cyniques et avoués de Lovelace, et son cœur, bien vite touché, ne l'empêche pas de mener à bien son entreprise, et, — rouerie de séducteur,

— de jouer la passion sensuelle quand il n'éprouve surtout qu'un sentiment délicat.

L'entente se fait, — comme elle se peut faire : tout cet amour se pourrait si bien épigrapher de cette phrase du rendez-vous : « Vous êtes entrée, Bien-Aimée, avec une voilette tout à fait ridicule. »

Un amour de commande se refuse à idéaliser; toutes les épines, — malentendus, incompréhensions, — que l'on pardonne illogiquement à qui s'implanta de force en notre cœur, sont alors causes de petites plaies :

J'essaie de vous dire : « Voyez, je suis heureux avec Viève — mais je ne m'illusionne pas. Je n'ai pas *réussi* encore. J'attends toujours le train, seulement sous un hangar moins éventé. »

Et vous devez penser : « Ah ça, mais il n'est jamais content, celui-là. »

Il imagine alors le petit dialogue au crépuscule. Henri de Régnier a écrit :

> Et tu rêves peut-être, et je te le pardonne,
> Un bonheur qui n'est pas celui que je te donne.

Que cette façon de sentir, qui nous est si naturelle, est peu naturelle en somme! L'être simple que satisfait la simple possession a bien raison. Mais aussi, quelle supérieure noblesse que cette souffrance, et quel doit être le bonheur des rares qui réussissent! Je choisirai, dans ce fictif dialogue qui n'eut pas lieu parce qu'il n'aurait pas été « pratique », quelques passages qui feront mieux ressortir le malaise de Vallonges :

Si l'on devait s'écraser un jour dans un *vrai* « je t'aime » — en voilà une illusion qui tient — se consolerait-on d'en avoir tant galvaudé?

Celle-ci, jolie chair et jolie vie, jolie élégance et sensibilité jolie — ne *m'aime* pas et je ne l'*aime* pas. Mais nous nous « arrangeons » seulement très bien ensemble... pour diverses raisons. Lorsque, devant ces vieux crépuscules — affaire d'éducation, — le vieux rêve bleu et gosse de tendresse absolue surnage davantage, ce scrupule revient en hoquet de se jouer une comédie sans cesse, et l'on se dégoûte un peu, avec indulgence, en se disant que « c'est bien bon tout de même ».

. . . .

Oh! de la vraie tendresse sincère! Je sais que j'obéis d'abord — ce n'est plus comme il y a trente mois, — à un sentiment tout per-

sonnel et pas « idéal » du tout : je pense tout simplement que puisque les « palliatifs » sont déjà exquis, le remède vrai à notre cœur ulcéré, — la « panacée » serait incomparable.....

. . . .

Et Vallonges s'enrêva peu à peu (vous vous y attendiez) vers celle, Celle avec laquelle il échangerait (conditionnel) le beau trésor de tendresse dont il ne pouvait trouver le « change » nulle part. — *Jamais* — (vous l'avez remarqué) *Vallonges ne songe tant à celle qu'il pourrait « aimer » qu'auprès de celles que, par intérim, il « n'aime » pas.*

. . . .

Oh, Geneviève, mon amour d'aujourd'hui, combien vous êtes différente de celle que j'aime*rais*. Vous êtes jolie et blonde. Je devine qu'elle serait moins blonde et moins jolie que vous... mais la beauté importe assez peu... N'avez-vous pas senti, Geneviève, *le désaccord léger et cruel de nos corps à cause de ce que nous appelons nos âmes ?*

. . . .

Elle est là pour me remplir le cœur comme les « embauchoirs » remplissent les chaussures, pour éviter que cela ne se déforme.

Pauvre Geneviève! et pauvre Vallonges! c'est *de cela* que sont formés le plus souvent nos amours, ces amours que nous majusculisons avec tant d'exagération, — et, peut-être, cela vaut-il mieux que rien. Les mouettes grises qui volent sur la mer sont bien jolies, mais elles ne sont pas *à nous*. J'ai connu des gens qui, pour l'avoir à portée de leurs yeux, de leurs mains peut-être, avaient coupé les ailes à une mouette capturée. Elle courait dans leur jardin, comme une pauvre chose maladroite, avec le dandinement d'une oie. Et ils étaient satisfaits.

§

Jean de Tinan n'a pas écrit que ces deux livres. Bien qu'il n'eût pas vingt-cinq ans quand la maladie l'emporta, il s'était, prévoyant cette brusque échéance, appliqué à beaucoup produire. En 1896, il avait publié un petit conte « néo-grec », — c'était la mode, — *Erythrée*, sans grande valeur, et qu'il jugeait bien tel. Le mérite de Tinan est dans la qualité de l'observation, dans l'émotion que suggèrent ses sourires entremêlés de larmes. *L'Exemple de Ninon de Lenclos amoureuse* est pourtant une chose délicieuse ; ce petit livre écrit paresseusement, avec des aphorismes délicatement immoraux, nous

évoque fort bien le personnage de Ninon, et sans doute Tinan, continuant dans cette voie, nous aurait plus tard donné d'excellents Portraits Historiques et Littéraires. Raoul de Vallonges ne perd pourtant pas ses droits, et la préface, d'une ironie mélancolique, est pleine de lui ; et j'aime ces pages 185-186-187-188-189, qui interviennent effrontément au milieu de l'histoire pour mêler un baiser d'adolescents rieurs aux soucis sérieux d'architecture.

Quelques personnes considèrent *Aimienne* comme le chef-d'œuvre de Jean de Tinan. C'est assurément le mieux composé de ses romans, le mieux écrit peut-être, et il s'y joint ce charme particulier d'une œuvre que la mort voulut inachevée. Bien que ce soit une raison, comme disent les dames en s'excusant, « qui n'ait rien à voir avec la littérature », il est certain que cette mort méchante donne au livre non terminé un pathétique qui contraste perversement avec le ton léger du récit.

Mais le vrai Tinan demeure pour moi dans *Penses-tu Réussir?* Je ne nie pas l'esprit exquis d'*Aimienne*, la grâce perverse de certaines pages, l'adresse étonnante des évocations de milieux parisiens ; mais un roman, pour être parfait, doit se suffire à lui-même : *Aimienne* n'existe que par *Penses-tu Réussir?* et si nous n'avions ce dernier, le caractère de Vallonges n'apparaîtrait qu'insuffisamment dessiné. Il ne le pouvait mieux tracer sans retomber dans des redites? soit, mais c'est là le défaut du système. Dépouillés de l'émotion du premier livre, certains chapitres, tout charmants qu'ils soient, ne dépassent pas beaucoup la valeur de pages dites « bien parisiennes ». Enfin l'anecdote est peut-être mince pour supporter deux cent cinquante pages ; lui-même ne voulait d'abord en faire qu'une nouvelle (1). Le jugement que nous portons sur une œuvre doit être double : il faut voir ce que l'œuvre est pour nous ce qu'elle représentera dans des siècles. Par la sincérité de son émotion, et comme document humain, *Penses-tu Réussir?* demeurera un livre intéressant pour les futurs critiques ; mais *Aimienne* n'est en somme qu'un récit charmant raconté avec adresse, avec ce charme et cette malice particu-

(1) « Je vous oublie si peu, mon cher Maxime, que je viens (si vous permettez) d'inscrire votre nom à la dédicace d'une nouvelle (charmante) à laquelle j'ai commencé de travailler et qui deviendra célèbre sous le titre éminemment suggestif de Détournement de Mineure. (*Lettre à Maxime Dethomas.*)

liers au jeune auteur. Je me voudrais faire comprendre : j'aime trop Jean de Tinan pour ne pas éprouver un plaisir délicieux à lire ces pages spirituelles, ces portraits vivement tracés et avec quelle adresse, ces peintures de coins parisiens, pleines de bruits, de lumière et de vie. Mais ce sont là des pages trop *immédiates* : ce qui fait leur charme pour nous les diminuera pour nos descendants. Il n'est pas jusqu'à cette langue amusante, volontairement lâchée, où l'argot met son craquement drôle, qui ne doive plus tard rendre un peu fatigante la lecture de ces livres : il faudra donc, pour l'entreprendre, un intérêt supérieur à celui que peut donner une anecdote spirituellement contée. Ne cherchons dans *Aimienne* que ce qu'il y voulait mettre, et qu'indique cette inédite dédicace projetée :

S'il faut absolument qu'un livre veuille dire quelque chose, mon cher Maxime, celui-ci signifiera que « les agréables diversités d'amour sont des occupations charmantes pour les jeunes gens »... et si j'ai l'intention de parler des grandes passions, c'est certainement dans un autre volume...

Mais je ne prétends, avec la modestie qui sied à mon jeune âge, qu'à vous offrir un album documentaire de croquis sentimentaux.

Nous nous promenions souvent amicalement ensemble tel jour où je remarquai telle attitude, tel soir où j'entendis telle phrase — et si vous trouvez que j'ai quelquefois réussi à retenir leur belle netteté de choses vraies, si vous trouvez (et si on trouve) que « c'est ressemblant », je serai tout à fait satisfait.

§

> Je viens de regarder dans tes yeux, ô Vie ! à cette volupté, mon cœur a cessé de battre.
>
> NIETZSCHE.

Pour aimer la vie, il faut en aimer toutes les manifestations et jusqu'aux souffrances.

C'est ce que Tinan nous exposait dans le simple symbole qui terminait *Penses-tu Réussir ?*

Après une soirée joyeuse, Raoul de Vallonges, tout frissonnant, rentre à l'aube, et voici que, sur le Pont des Arts, il rencontre une sirène ; Glaucé, parce qu'elle le croit malheureux, vient lui offrir son amour, son amour *parfait*, et pour remplacer la vie, elle veut l'emmener dans le Rêve.

Alors, Vallonges recule, et regarde la ville, et dit doucement : « J'aime mieux rester. »

Ne vous étonnez pas, — petite Glaucé, — si je refuse : je tiens beaucoup à *n'être qu'un homme*... Ce n'est pas *votre* Rêve que je méprise, mais je ne suis sûr que d'une chose, c'est de *vivre*... Souffrez que je m'y tienne et n'y renonce pas si facilement. Je m'y plais aujourd'hui, et cela n'a pas été sans peine.

Glaucé — vous auriez été mieux venue jadis... Vous... ou l'une de vos succursales... — Aujourd'hui !... Vous diffamez les petites expériences où j'ai souffert... Oui... mais j'ai appris à les aimer — et j'ai confiance et *je pense réussir*... Vous êtes belle, votre voix est douce, même votre grâce est légendaire, etc...

Mais comprenez qu'elles sont *vivantes !*

Un ami me contait un jour un incident dont son enfance fut fortement frappée. Errant un jour dans la campagne avec de petits camarades, il aperçut, au milieu d'une route, un homme à genoux, quelque forain misérable, qui jetait d'immondes insultes à une femme qui s'éloignait. Furieuse, elle revint sur ses pas, le souffletant au visage, crachant à son tour d'ordurières paroles ; la face de l'homme se transfigurait sous ses coups, et il pleurait : « Encore ! frappe encore ! Je t'aime. » Et quand la mégère s'éloignait, il l'insultait de nouveau, pour qu'elle revînt encore. La scène recommença plusieurs fois, et l'enfant pétrifié qui se cachait dans un coin ne savait si c'était risible ou tragique. Et dans cette scène lamentable, je crois voir l'image de l'homme et de la vie, de la vie traîtresse et dure. Ah ! plutôt que de connaître la paix morne et silencieuse, comme nous l'insultons, comme nous l'insultons, la vie adorée et méchante, pour qu'elle nous revienne frapper au visage, et que, meurtris, nous puissions crier en sanglotant : « Encore ! frappe encore ! je t'aime, Amour, je t'aime, ô Vie qui me fais mal et qui ne peux comprendre ! »

HENRIETTE CHARASSON.

UNE RÉIMPRESSION IGNORÉE DU PANTAGRUEL DE DRESDE

Nous avons publié en 1903, M. Léon Dorez et moi, une reproduction phototypique du *Pantagruel* gothique imprimé à Lyon par François Juste, en 1533, édition du deuxième livre des Œuvres de Rabelais, dont le seul exemplaire connu est conservé à la Bibliothèque royale de Dresde.

Notre facsimilé, tiré à petit nombre (250 exemplaires) et mis en librairie par les soins du *Mercure de France*, fut favorablement accueilli et épuisé en peu de jours. Il s'agissait — qu'on me permette ces détails que savent les intéressés, mais que je crois nécessaire de rappeler ici pour l'intelligence de ce que j'ai à dire aujourd'hui — il s'agissait d'un texte d'un intérêt tout particulier, de la seconde édition originale de *Pantagruel*, dont les variantes, portant non seulement sur le fond, mais aussi sur la forme, sur la langue de Rabelais, n'avaient été relevées qu'en 1841, par l'Allemand Regis, et n'avaient jamais été signalées depuis que d'après ce dernier, et non d'après le document lui-même, par les éditeurs et commentateurs français.

Tour à tour, Jacques-Ch. Brunet (1), Pierre Jannet (2), Anatole de Montaiglon (3), Ch. Marty-Laveaux (4) avaient cru

(1) *Recherches bibliographiques et critiques sur les éditions originales des cinq livres du roman satirique de Rabelais*, par Jacques-Ch. BRUNET (Paris, Potier, 1852, in-8°), page 12.

(2) *Œuvres de Rabelais... seule édition conforme aux derniers textes revus par l'auteur, avec les variantes de toutes les éditions originales...* Tome I (à Paris, chez P. Jannet, libraire, 1858, in-16), [Bibliothèque elzévirienne], page IX, note 4. Le même relevé des variantes est reproduit dans le tome VI de la *Collection Jannet*. Paris, 1867.

(3) *Les quatre livres de maistre François Rabelais, suivis du cinquième livre, d'après le manuscrit de la Bibliothèque Nationale*, publiés par les soins de MM. A. de Montaiglon et Louis Lacour (Paris, Jouaust), in-8, tome III, 1872, p. 217.

(4) *Les Œuvres de Maistre François Rabelais. Accompagnées d'une notice sur sa vie et ses ouvrages, d'une Etude bibliographique, de Variantes, d'un Commentaire, d'une Table des noms propres et d'un Glossaire*, par Ch. MARTY-LAVEAUX (Paris, Lemerre), in-8, tome IV, 1881, p. 15.

pouvoir se fier au travail de Regis (1), — travail qui se recommande d'ailleurs par de remarquables qualités, — et aucun d'eux ne semblait avoir été tenté de contrôler les observations d'un confrère étranger, avoir été piqué de la tarentule de voir de ses propres yeux le précieux *unicum* de la bibliothèque royale de Dresde.

Un seul d'entre eux, pourtant, Anatole de Montaiglon, au passage que nous venons d'indiquer, formulait le désir que l'original fût réimprimé « en un véritable facsimilé, j'entends, « disait-il, ligne pour ligne, qu'il serait désirable de voir « faire pour ces exemplaires uniques des différents livres de « Rabelais ».

En citant ces mots, dans notre introduction, nous ajoutions :

C'est donc à M. de Montaiglon, comme on le voit, que revient, en définitive, l'idée de notre publication, bien que nous ne soyons pas entièrement d'accord avec lui sur la manière dont il convenait de l'exécuter. A l'époque où il publiait son Rabelais, il était opposé à toute reproduction phototypique. Deux ans après, en 1874, il persistait encore dans la même opinion. Expliquant, dans la préface de son édition du *Triumphe de haulte et puissante Dame Verolle*, pourquoi il a dû laisser reproduire en facsimilé le texte des pages qui contenaient les gravures sur bois, il s'exprime en ces termes :

« La copie de ces bois imposés au milieu du texte emportait nécessairement celle des vers imprimés sur la même page (2). »

Puis, pour donner les motifs de sa répugnance à ce mode de publication, il rappelle les règles qu'il croit devoir s'imposer comme éditeur et conclut :

« Ici, je me suis trouvé forcé de me départir de ces règles bien simples, mais que je considère comme absolues... J'ai obéi à une nécessité d'unité (3). »

Plus tard, son intransigeance sur ce point s'était fort tempérée, et l'on peut dire qu'il s'était, au moins dans le cas des exem-

(1) *Meister Franz Rabelais der Arzeney Doctoren Gargantua und Pantagruel aus dem Franzœsischen verdeutscht, mit Einleitung und Anmerkungen, den Varianten des zweyten Buchs von 1533, auch einem noch unbekannten Gargantua*, herausgegeben durch Gottlob Regis, B. R. R. Bacc. (Leipzig, 1832-1841, in-8°, 2 parties en 3 volumes), tome II, pages 1289-1319.

(2) *Le Triumphe de haulte et puissante Dame Verolle et le pourpoint fermant à boutons*. Nouvelle édition complète avec une préface et un glossaire par M. Anatole de Montaiglon, et le fac-simile des bois du *Triumphe*, par M. Adam Pilinski (Paris, 1874, in-8°), page 47.

(3) *Ibidem*, page 48.

plaires uniques, qui est le nôtre, rallié au procédé de la reproduction mécanique. Nous n'en voulons pour preuve que les encouragements qu'il a donnés à l'un de nous, lors de la publication des fragments de l'exemplaire unique de l'*Ars minor* de Donat, conservé à la Bibliothèque de l'Université d'Utrecht (1).

Il fut, sans nul doute, amené à ce changement d'avis par la difficulté d'appliquer ces règles, qu'il avait longtemps regardées comme « bien simples » :

« Cette fidélité à outrance, disait-il dans la même préface du *Triumphe*, n'est pas ce qui m'a coûté le moins de peine, mais, enfin, j'ai tenu à montrer, du moment que j'y étais forcé, que je pouvais, aussi bien qu'un autre, reproduire toutes les coquilles, tous les bourdons, toutes les transpositions et les manques de lettres de mon modèle, ne m'apercevoir ni des fautes de rimes, ni des non-sens, et conserver, en les consacrant à nouveau, toutes les mauvaises leçons (2). »

Il nous paraît donc certain, après cela, que M. de Montaiglon n'hésiterait plus, aujourd'hui, entre une transcription si pénible et si périlleuse, et la reproduction mécanique de ces sortes de textes.

(On verra plus loin que la citation n'est pas aussi impertinente qu'elle peut le paraître, j'entends impertinente dans le sens latin du mot.)

Je tiens — sans engager en rien l'opinion de mon collaborateur et excellent ami Léon Dorez — à faire personnellement des réserves sur cette hypothèse de résipiscence, et j'aurai à revenir sur ce que je crois avoir été en ces matières la pensée de Montaiglon.

Je noterai seulement ici, en passant, que, quelque intransigeants que fussent ses principes, il ne pouvait, en ce qui concerne l'*Ars minor de Donat*, discuter le mode de reproduction : de même que pour les bois du *Triumphe*, le procédé photographique s'imposait, parce qu'il s'agissait, dans ce cas particulier de l'*Ars minor*, non seulement d'un texte, d'ailleurs fragmentaire, mais, surtout, d'un document de la plus grande importance pour l'histoire de la typographie, d'une des plus anciennes impressions françaises connues, peut-être

(1) *L'Ars minor de Donat, traduction française*, reproduite en fac-simile, d'après l'incunable unique de la Bibliothèque de l'Université d'Utrecht, et publié par Léon Dorez (Paris, 1890, in-4° ; tiré à 100 exemplaires). Le titre de cette publication avait été arrêté par M. de Montaiglon lui-même.

(2) *Le Triumphe...*, p. 48.

même de la première. L'intérêt résidait donc avant tout dans la présentation *graphique* de la pièce.

§

Quoi qu'il en soit,et pour revenir au *Pantagruel de Dresde*, en attribuant à Montaiglon « l'idée de notre publication », nous entendions, sans plus, rendre hommage à sa mémoire vénérée, et non dire expressément que nous lui étions redevables de cette idée. Nous remarquions chez lui un désir semblable au nôtre, nous nous en félicitions et trouvions un précieux encouragement à penser que nous aurions eu sans doute son approbation. Et l'approbation effective des vivants ne nous fit pas défaut. L'illustre et regretté Léopold Delisle aima et estima notre petit livre, qu'il voulut présenter lui-même à ses collègues de l'Institut (1), M. Paul Meyer en fit un bienveillant éloge dans la *Romania* (2), Emile Gebhart lui consacra un de ses feuilletons (3) et le Dr Schnorr de Carolsfeld, directeur de la Bibliothèque royale de Dresde, se félicitait, dans une lettre qu'il nous adressa (4), « d'avoir eu l'audace d'exposer le trésor confié à sa garde aux hasards d'un lointain voyage, en songeant que notre facsimilé assurait la conservation de cet *unicum*, dans le cas où il lui arriverait quelque chose d'*humain* »... Qu'on se rassure, il ne s'agit pas ici d'étaler une sotte et vaine gloriole, mais uniquement d'établir et de rappeler qu'en 1903, quand parut notre *Pantagruel de Dresde* au *Mercure de France*, personne— et c'est pourquoi je viens d'évoquer le témoignage de plusieurs compétences suffisamment notoires — personne ne se doutait que, de ce même *Pantagruel de Dresde*, il existait, imprimée vingt ans plus tôt, en 1883, à Paris, et par un typographe des plus connus, une reproduction « ligne pour ligne », comme l'avait désirée Anatole de Montaiglon.

§

La chose m'a été révélée le mois dernier, par un catalogue de M. Jean Schemit, libraire à Paris, 52, rue Laffitte.

(1) Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, séance du 23 décembre 1903.
(2) *Romania*, avril 1904, p. 115.
(3) Emile Gebhart, *le Pantagruel de Dresde*, feuilleton du *Journal des Débats*, 13 janvier 1904.
(4) Cette lettre a été publiée dans la *Revue des Bibliothèques*, année 1903, page 448.

Qu'on juge de ma stupéfaction quand mon regard tomba sur ceci :

3627. **Rabelais**. Pantagruel. Jésus Maria........ Jehan Lunel.... 1533.... Lyon... Françoys Juste. *Paris*, *Motteroz*, 1883, in-8, pap. vergé.

Réimpression en caractères ronds de l'édition de 1533, la seconde donnée par l'auteur, dont le seul exemplaire connu est conservé à la bibliothèque royale de Dresde.

Les catalogues de nos bibliopoles se distinguent quelquefois par une fantaisie qui n'illusionne qu'un instant le lecteur : mais il y avait là un ensemble de détails si précis, depuis le nom de Jehan Lunel (1) jusqu'à l'expression : *caractères ronds* révélant chez le rédacteur de la note une réelle assurance, qu'il fallait s'incliner devant l'invraisemblable et... courir chez le libraire.

J'eus la chance d'arriver à temps. Le volume est entre me mains.

C'est un grand in-8 imprimé sur beau papier vergé à la forme, broché dans une couverture à recouvrements de la couleur que les philatélistes ont baptisée bistre, tirant sur le clair. Cette couverture s'orne du facsimilé du joli titre à colonnettes de l'original. A l'intérieur, nulle préface, aucune indication apparente d'éditeur. Le texte — c'est bien celui du *Pantagruel* de Juste, 1533 — est réimprimé page pour page, ligne pour ligne. Il est suivi de onze pages d'errata. Au verso de la dernière, on lit cet achevé d'imprimer à la date incomplète :

ACHEVÉ D'IMPRIMER
A
PARIS
PAR
MOTTEROZ
LE MDCCCLXXXIII.

Les marges sont vastes. Sur le dos de la brochure, une main tremblante de vieillard a écrit à la plume le mot *Rabe-*

(1) M. Léon Dorez a retrouvé le personnage énigmatique dont le nom ne figure que sur cette édition et qui intrigua depuis 1840 tous les commentateurs. Voir : *Rabelæsiana* « *Maître Jehan Lunel* », par Léon Dorez. Paris, 1905, 41 pages in-8. Extrait de la *Revue des Bibliothèques*. Janvier-février 1905.

lais; j'ai su depuis que c'était la main de l'imprimeur Motteroz, mort l'an dernier, et de qui provient l'exemplaire.

Cette description rapide est le résultat d'un premier coup d'œil jeté en hâte sur le volume dans la boutique de M. Schemit.

Dans la rue, en rentrant chez moi, j'examine l'objet plus attentivement et un des *errata* me renseigne bien vite sur la personnalité de l'éditeur :

Il est inutile, y est-il dit, d'indiquer les corrections pour les discours de Panurge *in omni linguâ*. Ceux qui voudraient les comprendre un peu plus qu'ici pourront recourir aux variantes de mon édition de Rabelais, Paris, Jouaust, III, 1872, pages 225-9, où l'on trouvera la traduction de ceux qui sont traduisibles.

C'est Montaiglon !

(Ce ne pouvait être que lui.)

Ces pages d'errata, que je parcours tout en cheminant, présentent un caractère singulier qui frappe tout de suite. Sans qu'aucun avertissement l'indique, les corrections portent indifféremment tantôt sur les coquilles de l'original gothique, tantôt sur celles de la réimpression elle-même. Et ces dernières sont encore plus nombreuses que les autres. Il manque certainement quelque chose, à cette élégante brochure d'apparence battant neuve ; il manque, non pas une note, non pas une page, il manque plusieurs pages : il manque une préface. Et pourtant, le pli de la feuille de garde est fort proprement adhérent au feuillet du titre. L'exemplaire a été à peine ouvert ; il n'est pas entièrement coupé.

Le texte, que j'examine en dernier lieu, réserve d'autres surprises. Montaiglon qui, décidément, ne pouvait consentir au procédé *moderne* de la reproduction mécanique, a pourtant eu l'intention de reproduire certaines particularités graphiques du modèle, car il a fait graver des signes inconnus dans les casses du XIXe siècle. Je ne parle pas des voyelles barrées, mais des doubles tirets ondulés, des points d'interrogation gothiques, des *p* et des *q* barrés, etc., qui accrochent le regard au milieu d'une composition de caractères modernes.

Cela produit pour l'œil une chose étrange, inharmonique, parfaitement inutile, en ce qu'elle ne donne aucunement l'idée de l'original et ne peut que troubler la lecture sans d'ailleurs présenter le moindre agrément.

La transcription du texte et la composition typographique ont trahi constamment l'éditeur. Plus fréquemment encore que dans l'original, l'*n* est devenu un *u*, au point de rendre certains mots incompréhensibles et, bien que l'*erratum* soit copieux (onze pages de 33 lignes), il s'en faut de beaucoup que toutes les fautes soient relevées.

On a vu que l'achevé d'imprimer est incomplet. Il y manque l'indication du jour et du mois. Sans aucun doute, Montaiglon s'est aperçu, au moment où il n'avait plus à livrer que sa préface — car une préface était indispensable — que la réimpression de son *Pantagruel de Dresde* (1) était « ratée ». Il aura remis à une date ultérieure cette entreprise qui lui sembla devoir être recommencée *ab ovo*, et le temps lui aura manqué.

Mais des épreuves avaient été tirées. Un projet de couverture avait été préparé. Motteroz a voulu conserver un souvenir de ce travail qui, tout de même, avait coûté de la peine. Mon exemplaire est un livre « à l'état de » bonnes feuilles, un exemplaire d'imprimeur.

Il n'est pas possible d'expliquer autrement le silence qui a été observé jusqu'ici sur cette réimpression et que garda si bien Montaiglon lui-même, vis-à-vis, par exemple, de son dévoué élève et ami, notre regretté confrère Fernand Bournon, mort prématurément il y a deux ans, qui publia en 1891 la *Bibliographie* des travaux du vieux maître, préparée sous les yeux de celui-ci (2).

(1) C'est bien, en effet, sur l'exemplaire unique de Dresde que Montaiglon a fait sa réimpression du *Pantagruel* de Juste 1533, et non sur un autre exemplaire qu'il aurait pu retrouver ; des particularités signalées dans l'*Erratum* ne laissent aucun doute à cet égard. C'est ainsi qu'il indique que l'angle du feuillet qui devait porter le chiffre 91 est déchiré, et qu'il mentionne, au verso du feuillet 33, la tache d'encre recouvrant le mot *crucefix*, qu'il a lu *crucifix*, et que j'ai, tel que je le lisais, fait rétablir dans notre reproduction publiée au *Mercure de France*. Je revendique seul la responsabilité de cette retouche, que j'ai apportée de propos délibéré au cliché : j'avais à reproduire un texte, et non une tache. Or, sous l'encre pâlie, mes yeux ont vu *crucefix*, avec un *e*, tandis que l'appareil photographique ne pouvait rendre qu'un empâtement informe, et j'ai respecté la coquille. La chose devait être expliquée dans une note de l'introduction et, par pur oubli, ne l'a pas été. Je saisis l'occasion qui m'est donnée aujourd'hui de réparer cet oubli. Il paraît — puisque je suis sur ce sujet — qu'on a reproché à nos clichés d'avoir inexactement rendu le graphisme des *i* barrés. Il faut que celui qui a fait cette observation n'ait pas vu *le Pantagruel de Dresde*, ou, s'il l'a vu, qu'il ne l'ait pas bien regardé. Dans les petits caractères gothiques de Juste, en effet, les points des *i* sont minuscules et souvent imperceptibles, et, à cause du peu d'épaisseur de la lettre, lorsque l'*i* doit être surmonté d'un trait — abréviation d'une nasale — ce trait n'est pas plus gros qu'un point. Ce n'est une véritable barre que sur les *a*, les *e*, les *o* et les *u*.

(2) *Bibliographie des Travaux de M. A. de Montaiglon, professeur à l'école*

Voici le relevé de toutes les pièces qui, figurant dans cet ouvrage, sont relatives à Rabelais :

N° 492. *Les quatre Livres de maistre François Rabelais, suivis du manuscrit du cinquième livre*, publiés par les soins de MM. A. de Montaiglon et Louis Lacour. Paris. Académie des Bibliophiles, (Jouaust) 1868-1872, 3 vol. in-8°.

(Une notice sur Rabelais, que M. de Montaiglon devait écrire pour être mise en tête de cette édition, aujourd'hui épuisée, n'a jamais paru.)

N° 493. *Les discours de Panurge dans le second livre de Rabelais*. Paris, Jouaust, 1877, in-8°, 7 pages. (Au verso du titre : « Extrait des variantes de l'édition de M. de Montaiglon. Tiré à 25 exemplaires.)

N° 494. *Le Triumphe de haulte et puissante Dame Verolle, et le pourpoint fermant à boutons*. Nouvelle édition complète, avec une préface et un glossaire, par M. Anatole de Montaiglon, et le fac-simile des bois du *Triumphe* par M. Adam Pilinski. Paris, Wilhem, 1874, petit in-8°, 68 et CLVIII pages, ces dernières chiffrées au bas des pages.

(Déjà imprimé au tome V (1856) du recueil des Poésies françaises, avec une notice beaucoup plus courte, de six pages seulement, pp. 214-223.)

N° 520. *Un Précurseur de Rabelais* (Jean Ruiz). Note signée A. C. M., dans *l'Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, 1874, col. 421-422.

N° 521. *Rabelais à une audience du pape*. Article signé A. M. dans *l'Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, 1870, col. 156-160.

N° 665. *Aurum tholosanum*. Note signée A. M., concernant un adage latin cité par Rabelais. (*Intermédiaire*, 1885, col. 532.)

N° 675. *Rabelais Tourangeau*. Tours, XXV juin MDCCCLXXX, in-4°, 8 pages (non chiffrées). Plaquette publiée à l'occasion de l'inauguration, à Tours, de la statue de Rabelais par Henri Dumaige. Elle contient un sonnet signé Anatole de Montaiglon :

> Ceux qui de Rabelais font un vieux faune ivrogne...

et un sonnet, également à Rabelais, de François Fertiault. En tête, une gravure de la statue de Rabelais (par Ludovic Letrône), et, au verso, cette dédicace :

A M. Henri Dumaige, Ludovic Letrône, Anatole Montaiglon, François Fertiault.

des Chartes. Beaux-Arts. Archéologie. Histoire littéraire. Curiosités. Poésies (par Fernand Bournon). Paris, imprimé aux frais des souscripteurs, 1891, in-8° (des presses de Jouaust, 200 exemplaires).

(Le sonnet de Montaiglon avait été imprimé au menu du banquet d'invitation.)

Nº 676. *Anatole de Montaiglon. Sept dizains de sonnets tirés de Rabelais.* Paris, Rouquette, 1881 ; 78 pages in-8º. En tête : « Le vrai portrait de Rabelais, grandissement de la chronologie collée ou coupée », et, à la dernière page, l'ex-libris de Montaiglon.

Nº 678. *Molière et Rabelais.* Sonnet dédié à « M. Georges Monval ». — *Le Moliériste,* tome III, p. 291, nº 34, 1er janvier 1882. Tiré à part à dix exemplaires.

Nº 679. *Sonetti d'Arte.* Suite de 28 sonnets, dans *la Gazette des Beaux-Arts,* tome XXV, 1882, pp. 401-423, sonnets parmi lesquels 5 sont relatifs à Rabelais, et extraits du nº 676.

On le voit, aucune trace de la réimpression du *Pantagruel de Dresde* ne figure ici, non plus que dans le *Supplément* (1) publié en 1900 par MM. Fernand Bournon et Gaston Duval, où je relève ce seul numéro :

513 *bis.* Introduction placée en tête de *Master Francis Rabelais, Five Books of the Lives, Heroic Deeds and Sayings of Gargantua and his Son Pantagruel, translated into English by sir Thomas Urquhart of Cromarty and Peter Antony Motteux,* with an Introduction by ANATOLE DE MONTAIGLON. *Illustrations by Louis Chalon.* London, Lawrence and Bullen, 1892, 2 vol. gr. in-8º. (L'introduction occupe les pages XV-XLVI.)

Il y a tout lieu de supposer que si l'imprimeur Motteroz voulut garder un souvenir de l'œuvre abandonné (2), Montaiglon ne se soucia nullement d'en faire autant et qu'il ne jugea pas le « monstre » inachevé digne de figurer sur les rayons de sa bibliothèque. Cette bibliothèque, en effet, a été vue par diverses personnes. Elle a été classée et cataloguée par plusieurs de ses élèves. Elle était fort précieuse et comptait plus de 18. 000 volumes triés comme beaux pois sur le volet. J'en ai raconté la déplorable histoire (3).

Montaiglon avait consacré une longue existence à la former; il eût été désolé à la pensée qu'elle pût être dispersée par le

(1) *Bibliographie des travaux de M. A. de Montaiglon, professeur à l'Ecole des Chartes.* Supplément, par Fernand Bournon et Gaston Duval. Paris, Leclerc, 1900, in-4º.

(2) Il eût été précieux de retrouver quelque trace épistolaire de cette entreprise ; malheureusement la correspondance de Montaiglon que Mme Thounens, sa légataire, a généreusement donnée à la Bibliothèque de l'Arsenal, ne renferme aucune lettre de Motteroz.

(3) *La Bibliothèque de M. de Montaiglon,* dans *le Temps* des 19 et 24 juillet 1901.

marteau d'un commissaire-priseur. Il la destinait, n'ayant pas d'héritier direct, à quelque institution qui l'eût conservée dans son intégralité. Il avait songé à la Bibliothèque nationale, à celle de l'Arsenal, à celle de Tours. Mais il voulait qu'après sa mort ses livres fussent placés dans une salle à part. La bibliothèque de Tours, qui aurait accepté la condition, manquait de place.

Un beau jour, Montaiglon crut avoir trouvé l'installation désirée dans un couvent, succursale des Bénédictins de Solesmes, dont les locaux étaient à Paris, rue Vaneau, et dont le prieur lui offrait une rente viagère de 1.200 fr., en échange de sa collection. Il entrevit qu'elle serait, là, à l'abri de la dispersion. Puis il mourut un an et demi plus tard, en septembre 1895. Sa tombe, au Père-Lachaise, est voisine des monuments de Molière et de La Fontaine.

§

Notre bon ami Mario Schiff, qui fut un des derniers disciples de Montaiglon, et qui, aujourd'hui, perpétue, à Florence, la bonne tradition, a, dans une pieuse étude consacrée à son maître, joliment tracé ce croquis de l'homme chez lui, au 9 de la place des Vosges :

Pour arriver dans son cabinet de travail, il fallait traverser une sorte de tunnel creusé dans des livres. Dans la chambre, des livres partout, de tous les formats, tous avec des reliures d'amateur. Et de quel amateur ! Des maroquins superbes, du veau naturel avec de grandes étiquettes rouges, et, tout en haut empilés, les petits volumes de la bibliothèque elzévirienne, l'œuvre du cher Jannet, à qui le maître de léans a dédié sept dizains de sonnets tirés de Rabelais. Par terre, des piles de brochures, sur les tables, des rouleaux d'estampes et des livraisons. Par une porte entr'ouverte, on voyait d'autres livres qui se miraient dans une glace, au-dessus de la cheminée. De temps en temps, il se produisait un glissement dans les piles, des brochures tombaient.

— Ne vous dérangez pas, disait Montaiglon, mes livres s'ennuient et ils causent entre eux quelquefois.

Je venais vers onze heures, j'assistais au déjeuner du vieux solitaire. C'était fort amusant. Tous les matins, sa femme de charge dissimulait les plats derrière les dix volumes du glossaire de Du Cange. Mon maître étendait un journal sur un coin de la table, puis il me disait, tout en continuant de ranger des papiers :

— Tome I, la côtelette : tome II, les épinards...

De dessous la table, il tirait une bouteille, et, dans son tiroir, il trouvait toujours une ou deux poires blettes (1).

§

Pendant près de quatre années, la bibliothèque de Montaiglon, transportée rue Vaneau, resta ouverte de temps en temps aux élèves de l'Ecole des Chartes. Les Bénédictins y travaillaient. Mais, subitement, durant une période de vacances, le prieur, au nom de qui avait été adroitement effectuée la vente, emballa les précieux livres dans des caisses nombreuses qu'il fit transporter à la gare Saint-Lazare, à destination du Havre, et, ayant jeté le froc aux orties, gagna l'Amérique avec les dites caisses.

On resta longtemps sans aucune nouvelle de lui (2) ; on sut seulement que les beaux livres de Montaiglon avaient été vendus à New-York, à Boston, à Baltimore. Des étudiants de ces deux dernières villes, venus à Paris, racontèrent quelle aubaine ç'avait été pour eux de trouver pour moins d'un dollar d'incomparables volumes en maroquin signés des plus grands noms de la reliure française...

Il est donc difficile d'affirmer que Montaiglon ne conserva aucun exemplaire de son *Pantagruel* imprimé par Motteroz; mais cela est vraisemblable, car, comme il est dit plus haut, sa bibliothèque fut cataloguée — sur fiches — par ses anciens élèves, et cela durant le séjour qu'elle fit rue Vaneau.

Malheureusement le catalogue qui, aux termes du contrat de vente, eût dû paraître dans les cinq ans, n'a jamais été publié, en France, du moins. En tous cas, aucun des chartistes qui travaillèrent au classement de la bibliothèque n'y a vu l'ouvrage qui nous occupe, et qui, s'il avait été vu, aurait été signalé au *Supplément de la Bibliographie*, déjà cité et imprimé en 1900.

§

Voudra-t-on maintenant m'accorder, ce qui me semble incontestable, que si Montaiglon, mécontent de sa réimpression du *Pantagruel de Dresde* — lui qui connaissait mieux que personne l'importance de ce texte — n'avait pas été *par prin-*

(1) *Anatole de Courde de Montaiglon, 1824-1895*, par Mario Schiff, dans *la Revue Bleue*, du 17 juin 1899, pages 756-759.

(2) On me dit que cet équivoque personnage est mort l'an dernier, en Suisse.

cipe l'ennemi de la reproduction mécanique, il aurait vu l'opportunité, la nécessité absolue d'user de ce procédé pour restituer aux lettres françaises un précieux document depuis trop longtemps exilé en terre étrangère?

Je crois qu'il n'est pas difficile d'entendre les raisons de la répugnance qu'éprouvait le patient érudit à céder le pas à un appareil photographique, lorsqu'il était question de multiplier une œuvre autre que plastique. Il eût cru faillir à la belle devise de Jean Bullant, qu'il avait faite sienne:

De jour en jour, en apprenant, mourant,

s'il avait renoncé à intervenir personnellement, avec tout l'acquit de son existence studieuse et passionnée, avec son sens critique admirable, dans la transmission de l'œuvre de dilection considérée par lui comme une partie de patrimoine sur quoi il se sentait des droits de tutelle. Il était pour plaire à Montaiglon, ce mot de notre cher Jean Dolent : « J'écris non pour enseigner, pour m'instruire (1). »

Mais, tout en approuvant hautement de pareils scrupules, nous, d'une génération nouvelle, qui avons été habitués aux inventions modernes, nous ne croyons pas nous déshonorer en ayant recours à la machine, lorsque, nous épargnant, d'ailleurs, une besogne de pure attention — la transcription manuscrite — et une perte de temps, elle nous assure en outre une garantie d'exactitude. Et surtout, nous voulons nous désaltérer aux sources, et non plus « boire par procuration ». Nous ne sommes plus dupes des mensonges de l'Université, et il nous faut les textes mêmes.

Montaiglon estimait, et il avait grandement raison au point de vue absolu, que l'éditeur digne de ce nom est celui qui peut, entre plusieurs versions différentes, affirmer sans se tromper : « Celle-ci est la bonne », et qui peut *avec certitude* rectifier les erreurs dues à la reproduction. Mais il est des textes d'une nature si particulière, et celui de Rabelais au premier chef, qu'on ne peut y toucher sans risques.

Ainsi, si l'on doit se montrer sceptique à l'égard des « clefs » et de la plupart des commentaires « historiques » auxquels l'œuvre de Maître Alcofribas a donné lieu, il faut reconnaître que cette œuvre abonde réellement en allusions

(1) Jean Dolent, *Amoureux d'Art*. Paris, Lemerre, 1888, in-18, page 19.

dont le plus grand nombre nous échappent. Plusieurs ont été découvertes. Plusieurs peuvent l'être encore. Plusieurs resteront toujours ignorées. Et l'on ne peut nier l'intérêt passionnant qui réside dans leur recherche. Mais ce jeu divertissant n'est possible que si l'on a sous les yeux le livre tel que son auteur l'a mis en circulation. Une bizarrerie typographique, qui semblera une coquille à l'éditeur moderne, peut avoir été voulue par l'auteur.

§

Il est même des cas où un passage est rendu à tout jamais énigmatique ou inexplicable par le seul fait de la réimpression, alors même que l'éditeur moderne pense avoir avec fidélité reproduit le texte original. En voici un, que je ne puis exposer qu'en l'illustrant d'un fac-similé photographique.

En transcrivant le chapitre XXIV du premier livre : « Comment Gargantua employoit le temps quand l'air estoit pluvieux », les éditeurs (1) n'ont pas manqué de reproduire scrupuleusement, sans l'expliquer, la coquille *Apotherapic*, pour *Apothérapie*. Il n'est pas possible, si l'on n'a pas sous les yeux la première impression où se trouve cette erreur typographique — car c'en est une — de se l'expliquer dans les éditions modernes qui la répètent à l'envi.

Il s'agit d'une simple transposition de lettres, comme on va le voir. Dans l'édition imprimée à Lyon par François Juste, en 1542, où apparaît cette phrase (elle ne figure pas dans les éditions précédentes) : « ilz demouroient en la maison et par « manière de *Apotherapic* sesbatoient a boteler du foin, a fen- « dre et *seier* du boys et a batre les gerbes en la grange... », le mot *Apotherapic* termine une ligne, et les deux premières lettres, *se*, de *seier* terminent la ligne suivante, de sorte que le dernier caractère de chacune de ces lignes — le *c* de l'une et l'*e* de l'autre — occupent la place inverse de celle qu'ils devraient occuper. Les lettres sont tombées, au moment du tirage, et elles ont été inexactement replacées. Il faut lire *Apotherapie* et *scier*.

(1) Il est sous-entendu que je ne songe ici qu'aux éditions de Jannet, de Montaiglon et de Marty-Laveaux, qui seules cherchent à établir un texte conforme autant que possible aux intentions de Rabelais. Les autres, et particulièrement celle de Burgaud des Marets (si utile à d'autres points de vue), ont adopté plus ou moins un système d'unification d'orthographe qui, dans bien des cas, s'en éloigne.

Et les éditeurs modernes — qui ont corrigé *seier* en *scier* sans rien dire en note — ont laissé *Apotherapic* sans motif autre, probablement, que « par révérence de l'antiquaille ». Le point est ici d'une minime importance, mais il se pourrait fort bien qu'un jour ou l'autre, se basant sur leur texte, quelque « Doctor Professor » de Heidelberg ou de Tubingue — puisqu'il est convenu maintenant que ce sont les Sorbonagres teutoniques qui sont chargés de nous apprendre l'histoire de notre langue — vînt nous prouver, pièces en main, que le mot *Apotherapic* a un sens.

Fu. 70.

Comment Gargantua employoit
le tẽps quand lair estoit plu-
uieux. Chap. xxiiij.

S'Il aduenoit q̃ lair feust pluuieux
& intemperé, tout le temps dauant
disner estoit employe cõme de cou-
stume, excepté quil faisoit allumer vn
beau & clair feu, pour corriger lintẽpe-
rie de lair. Mais apres disner en lieu
des exercitations: ilz demouroient en la
maison & par maniere de Apotherapic
sesbatoiẽt a boteler du foin, a fendre & se
ier du boys & a batre les gerbes en la
grange. Puys estudioient en lart de
paincture & sculpture: ou renocquo-
ient en vsage lanticque ieu des tables,
ainsi quen a escript Leonicus, & cõme y
ioue nostre bon amy Lascaris.
En y iouant recoloient les passaiges
des auteurs anciens es quelz est faicte
mention ou prinse quelque metaphore
sus iceluy ieu. Semblablement ou allo-
ient veoir cõment on tiroit les metaulx

Il faut noter — et ce n'est pas le côté le moins piquant de l'affaire — que Rabelais lui-même, dans une édition subséquente, celle qui a été imprimée à Lyon par Pierre de Tours, édition dont je crois avoir établi qu'il a surveillé l'impression (1), a laissé échapper la double coquille *apothérapic* et

(1) Voyez, dans ma *Bibliographie rabelaisienne : les Éditions de Rabelais de 1532 à 1711*. Paris, 1904, in-8°, les collations de ces deux textes, pages 82-87 et 89-94.

seier. Est-ce par inadvertance? Cela ne serait pas impossible, car la dite édition de Pierre de Tours, quoique plus correcte que celle de Juste, n'est pas parfaite. Ou serait-ce plutôt intentionnellement, la faute du premier mot ayant une allure cocasse qui pouvait l'amuser?

Il n'en reste pas moins certain qu'il s'agit bien ici d'une pure erreur typographique qu'aucun commentateur n'a relevée et dont on ne pouvait avoir la clef — c'est où j'en veux venir — qu'en voyant l'impression primitive, que seul le procédé mécanique pouvait reproduire.

§

Nous venons de considérer un cas où l'éditeur moderne est trompé sans s'en douter; il en est d'autres où les moyens de reproduction — autres que la photographie — qui sont à sa portée sont impuissants à rendre (à moins qu'il ne recoure à des notes) l'intention qu'avait su exprimer Rabelais sans le moindre commentaire.

Exemple:

Au chapitre VII de *Pantagruel*, qui dresse le catalogue de la Bibliothèque de Saint-Victor, apparaît, dès l'édition de François Juste 1542, cette ligne:

Campi clysteriorum per § *C.*

Campi clysteriorum per.§.C.

Les deux derniers signes — dans l'impression gothique — constituent un calembour purement visuel, si je puis m'exprimer de la sorte, je veux dire un calembour qui n'est perceptible que par l'œil, et non par l'oreille. Le signe gothique §, en effet, peut suggérer l'idée d'un S, ou peut représenter le mot *paragraphe*. L'œil verra donc ici : *en cent paragraphes*, ou *par* ou *pour le paragraphe du c..*, ou, ce qui est le sens voilé et voulu par l'auteur : *par S. C.*, c'est-à-dire *par Symphorien Champier*, auteur d'un livre réel, intitulé : *Clysteriorum Camporum secundum Galeni mentem libellus* (1). Cela, on le sait, mais on aurait pu toujours l'ignorer si l'édition originale avait entièrement disparu et si l'on n'avait jamais eu à sa disposi-

(1) Sur les rapports de Rabelais avec Symphorien Champier, voir l'intéressant article du Dr J. Drivon : *l'Hôtel-Dieu de Lyon au temps de Rabelais*, dans le *Lyon Médical* des 2 et 23 octobre 1904.

tion qu'une réimpression moderne, composée en caractères ronds, où l'on n'eût pu lire que § C., et non S. C.

§

Voici maintenant une circonstance où ce qui pouvait sembler une faute d'impression peut aussi permettre un beau jour à quelque lecteur perspicace de découvrir tout un pot-aux-roses. C'est le cas inverse de celui d'*apothérapic* : il n'y a pas de coquille là où l'on serait tenté d'en voir une :

Au chapitre XIX de *Gargantua*, qui relate la harangue de Janotus de Bragmardo venant en toussant réclamer les cloches de Notre-Dame, l'édition de 1535 fait dire à l'orateur : « une paire de chausses sont bonnes », et la phrase a été ainsi modifiée dans les éditions originales suivantes, *corrigées* par l'auteur : « une *pair* de chausses *est bon.* » Et, plus loin : « Ha, ha, il n'a pas *pair* de chausses qui veult. » Cette singulière graphie était de nature, il faut le reconnaître, à embarrasser les éditeurs modernes. La plupart d'entre eux ont eu le courage de la reproduire (1).

Ils ont sagement fait car ils ont ainsi fourni à M. Ph. Ducrot un argument de plus, fort piquant, pour son amusante identification de Janotus de Bragmardo avec Jean-Antoine Campanus (2).

(Il va sans dire que je laisse à M. Ph. Ducrot la responsabilité de son commentaire, et que je ne prétends ni adopter les yeux fermés toutes ses ingénieuses explications, ni les mettre en discussion. Il suffit qu'elles soient fort intéressantes. J'ai voulu seulement montrer que Rabelais, propriété de tous, cesse de l'être si son texte est modifié dans les moindres détails, même avec la plus louable intention.)

§

On voit combien l'intervention de l'éditeur peut être dangereuse. Le danger devient parfois plus grave et la correction prend les proportions d'une imposture, quand l'éditeur attribue

(1) Burgaud des Marets n'a pas pu se résoudre à imprimer *pair* sans *e*. Croyant pouvoir combiner les deux versions des éditions originales successives, il a mis : une *paire* de chausses *est bonne*, ce qui change complètement le sens.

(2) Ph. Ducrot : *Là Plaisante harangue de Janoto* (sic) *de Bragmardo* ; dans la « Société des amis et admirateurs de Rabelais, 7e congrès, année 1892, » Tours, imp. Arrault, 1893, in-8o, pp. 17 à 31. Voyez pages 24 et 25.

catégoriquement à son auteur la paternité de choses auxquelles celui-ci n'a pas songé. Le cas est fréquent pour Rabelais. Il ne l'est pas que pour lui ; je ne puis résister à ce propos, et ne crois pas sortir de mon sujet, en évoquant un autre grand nom, celui de J.-J. Rousseau.

J'emprunte à M. Théophile Dufour, qui vient de publier une magistrale édition du manuscrit des quatre premiers livres des *Confessions*, manuscrit jusqu'ici inédit et conservé à Neuchâtel, une remarque des plus suggestives.

Venant de transcrire cette phrase : « Les plaisanteries, les jalousies *mêmes* m'attachoient », suivant l'orthographe de Rousseau, M. Th. Dufour met en note :

La leçon « mêmes » se trouve aussi dans le Ms. Moultou et les premières éditions l'ont conservée. Mais toutes les autres ont eu soin de supprimer la lettre *s*, puisqu'on admet que *même*, en pareil cas, est pris adverbialement et demeure invariable. Constatons, en passant, que la *Grammaire des grammaires* de Ch.-P. Girault-Duvivier, 21e édit., 1879, t. I, p. 422, *cite précisément cette phrase de Rousseau pour prouver qu'il écrivait* même *sans* s. De son côté, Littré invoque un passage analogue d'*Emile*, livre I : « D'autres femmes, des bêtes *même* pourront lui donner le lait qu'elle refuse. » Encore ici, Rousseau a adopté la forme *mêmes* dans son manuscrit et dans l'édition originale. Beaucoup d'exemples énumérés par les lexiques et les grammairiens doivent également représenter non l'orthographe originale et authentique d'un écrivain, mais seulement celle de son imprimeur ou de son éditeur (1).

Jean-Jacques Rousseau accaparé par les barbacoles à titre d'autorité pour imposer une forme grammaticale qu'il n'a jamais observée, voilà bien, n'est-ce pas ? le mensonge universitaire à quoi il est fait allusion plus haut.

§

Ayant eu la bonne fortune de découvrir un ouvrage inconnu de Montaiglon qui établit une fois de plus la reconnaissance due à ce patient, désintéressé, consciencieux et admirablement éclairé serviteur des Lettres françaises, j'ai pensé que je devais sans tarder le signaler. On ne saurait trop saisir toutes les occasions de rappeler le nom et les travaux du réel

(1) Jean-Jacques Rousseau, *la Première rédaction des Confessions* (livres I-IV) publiée d'après le manuscrit autographe, par Théophile Dufour. Genève, A. Jullien, novembre 1909, in-8°, page 38, note.

érudit, du véritable « amoureux » qui a apporté une contribution si importante à l'étude de nos anciens textes.

Je dois ajouter, en terminant, qu'un second exemplaire du *Pantagruel de Dresde* de la réimpression « ligne pour ligne » de Montaiglon existe, exactement semblable à celui que je possède, avec cette seule différence qu'il ne porte aucune inscription manuscrite sur le dos. C'est également un exemplaire formé de « bonnes feuilles » réunies sous une couverture pareille, ornée du facsimilé du titre de l'édition originale. L'achevé d'imprimer est le même, la date du mois laissée en blanc. Cet exemplaire n'était pas coupé la dernière fois que je l'ai vu. Il provient, comme le mien, de Motteroz.

Je sais entre les mains de qui il se trouve, mais je ne suis pas autorisé à le dire.

Paris, 16 novembre 1910.

PIERRE-PAUL PLAN.

L'EXÉCUTION DU TRAITRE

—

I

Ce soir-là, comme l'oriflamme de la pleine lune proclamait la souveraineté du silence et dirigeait, par les plaines infinies, la marche des cohortes étoilées vers la forteresse occidentale où s'était retranché le soleil couchant, Grimpemal, le putois, croisa Dame Manteauroux, la belette, sortant de son murger de pierres sèches, à l'une des entrées secrètes de son labyrinthe étroit, inaccessible aux étrangers.

Grimpemal avait sa gueule des mauvais jours. Le bai brun de son dos, dans le hérissement des poils de sa robe, paraissait aussi noir que son ventre, ses yeux rougis flambaient sous l'arcade des cils et sa gueule ouverte montrait, derrière le brandissement des moustaches, l'ivoire éclatant des petites canines pointues.

Dame Manteauroux se mit en garde, les querelles de famille étant fréquentes dans la tribu.

Arrondissant félinement sa longue échine, dressant la tête, montrant son corsage et son blanc tablier, elle découvrit aussi, sous un troussement de babines, deux rangées solides de dents prêtes à une rude défensive.

Mais Grimpemal secoua la tête et ferma la gueule pour indiquer à sa cousine que ce n'était pas à elle qu'il en avait ce soir-là, et Dame Manteauroux, confiante, s'en vint, souple et légère, et se coulant comme un serpent, demander au cousin putois la cause extraordinaire de cette excitation coléreuse.

Grimpemal fit signe à cousine Manteauroux de le suivre et tous deux, ondulant par la plaine verte, les demi-cintres de leurs arrière-trains avançant parallèlement, les têtes à plat dans l'herbe tout contre le sol, ils faisaient songer à quelque silencieux char de petite fée descendue à terre dont les roues par moments auraient lui sous le clair de lune.

Arrivés au premier talus, c'est-à-dire à la Montagne des Longues Oreilles, qui était le terrain de chasse habituel de

Grimpemal, ils virent les tribus de lapins sortis de leurs terriers, cabriolant par les trèfles et les luzernes, et Dame Manteauroux, séduite par l'appât d'une chasse fructueuse, allait sans façons fausser compagnie à son compère pour conquérir un bon souper, quand l'autre, d'un petit cri presque imperceptible, lui fit comprendre que l'affaire était grave qui les avait rejoints et qu'avant toute chasse il fallait que fût élucidée cette mystérieuse question.

Le long des buissons, parmi les cailloux, les jaunes genêts, les bruyères roses, ils allaient côte à côte, rasant le sol, et arrivèrent enfin à une entrée de terrier, solitaire et silencieuse, que Grimpemal flaira d'abord, puis fit renifler à sa cousine.

Dès qu'elle eut approché du trou son petit nez fin et délicat, Dame Manteauroux fit voltiger sa queue, en même temps que, sous la poussée ardente de colère qui l'envahissait, ses narines frémissantes se dilataient et que ses dents serrées s'implantaient, en les faisant presque saigner, dans les cavités des gencives empourprées de sang.

La belette avait saisi la cause de la colère de Grimpemal. Et tous les deux, face à face, comme deux ennemis rivalisant de fureur, se regardaient, les dents saillantes, les cils hérissés, les moustaches brandies, les griffes dardées, les yeux frangés de sang.

Ils s'étaient compris. Une même fauve colère les dressait contre le traître, contre Jaunissard, le furet aux yeux louches, repu, râblé, qui, non content d'être devenu l'esclave de l'humain et d'avoir abandonné le clan des noctambules buveurs de sang, venait durant le jour avec le grand complice à deux pattes et l'aboyant à long poil fouiller leur terrain de chasse et voler leur gibier.

Il y avait longtemps que le clan sombre avait entendu parler de lui, le transfuge à robe jaune qui avait presque oublié, au contact des hommes, le goût du sang, et perdu la forte et saine odeur de la tribu.

Ah! il osait revenir par la Montagne des Longues Oreilles, il y était revenu! Il reviendrait encore voler ses frères libres et sauvages! Un tel défi à la race ne passerait pas! On le saignerait!

II

Dame Manteauroux courut prévenir, dans le hamac pous-

siéreux de son arbre creux, Fuseline, la petite fouine, et Mustelle, la marte, dans sa boule, sur le pin du froid, au centre de l'île verte de la forêt.

Le traître était revenu ! Grimpemal l'avait senti dans la journée ! Il fallait surveiller sans relâche, à toute heure du jour, la Montagne des Longues Oreilles, où il s'aventurerait bientôt sous la protection redoutable des Grands Ennemis qui logent au loin dans les Carrières Blanches d'où s'échappent les chemins, et où logent avec eux les Grosses Emplumées, les poules, que Fuseline connaissait si bien.

La petite fouine, prompte à la décision, ardente à la haine, du haut de son poirier moussu, face à la Montagne des Longues Oreilles, se chargea de faire sentinelle, jura de ne dormir que d'un œil, d'avoir toujours l'oreille tendue et de signaler, par le cri d'alarme du clan, à Grimpemal et à Dame Manteauroux, la présence dans leurs parages des maraudeurs ennemis. Mustelle aussi, de son donjon solitaire, accourrait à son signal, et tous, mettant au service de la cause commune les forces vives de leurs énergies vengeresses, combattraient ensemble contre le traître et ses protecteurs.

Grimpemal et Dame Manteauroux, chargés plus spécialement de la poursuite terrestre et de la bataille souterraine, le guetteraient aussi, l'un de son buisson, l'autre de son murger.

Ah ! il pouvait revenir maintenant : ce ne serait pas le bâton tonnant du Deux Pattes, ni les coups de gueule du braillard renifleur qui les empêcheraient de le suivre dans les labyrinthes secrets de la Montagne et de lui livrer une bataille sans quartier ni merci.

La surveillance fut établie.

Dès le soleil qui suivit, l'homme vint seul à la Montagne, et Fuseline la vigilante jeta dans l'air le garde-à-vous convenu. Alors Grimpemal et Dame Manteauroux, se coulant sous les arceaux épineux des buissons et des haies, prudemment le suivirent et l'aperçurent qui garnissait l'entrée des souterrains de filets minces, aux mailles étroites, attachés à des pieux ou à des souches, qui restaient là fixes, sans bouger, à l'endroit où il les tendait, murailles insidieuses aux inquiétantes transparences ; mais Miraut ne le suivait pas et Jaunissard non plus n'était pas avec lui, et les deux conspirateurs, silencieux, restèrent cachés, sentant intensément la mystérieuse voix de l'ins-

tinct qui, leur fouettant le sang au cœur, leur disait ainsi sûrement que c'était là qu'il faudrait revenir au prochain signal de Fuseline.

Alors ils se séparèrent, et vers le soir, à la nuit tombée, avant le lever de la lune, ils se réunirent tous quatre dans le talus voisin du château branlant de la fouine.

La fièvre des veilles de batailles les animait, le besoin de vengeance les brûlait tous et faisait flamboyer les rubis de leurs prunelles; c'était le moment de veiller, ils le sentaient intensément; les préparatifs de l'homme annonçaient une visite prochaine et ils se promirent mutuellement de faire, l'aurore venue, meilleure garde que jamais. Puis, après s'être souhaité bonne chasse, chacun partit de son côté. Grimpemal rejoignit la Montagne des Longues Oreilles avec Dame Manteauroux, tandis que Fuseline et Mustelle regagnaient leurs cantons de bois, leurs arbres touffus pour saigner, durant leur sommeil, les jeunes familles de grives, de merles et de geais ou encore tenter d'assassiner quelque écureuil endormi dans son pavillon d'été dont elles fractureraient audacieusement l'huis frêle de branchage et de mousse.

III

Au petit jour, repue, ivre de sang, Fuseline était dans sa caverne de bois et sommeillait à demi, un peu alourdie, quand le son d'un grelot la tira vivement de sa somnolence.

Au loin, sur le coteau, les silhouettes de l'homme et du chien, l'un suivant l'autre se profilaient, et le bâton tonnant aussi dépassait l'épaule, et de côté se balançait également, aux mains de l'ennemi, le panier fermé qui devait contenir Jaunissard le traître.

Son signal eut tôt fait de secouer Grimpemal et Dame Manteauroux assoupis, les oreilles aux écoutes, aux seuils de leurs loges de pierres et de branchages. Immédiatement la belette rejoignit le putois, et tous deux refirent le chemin de la veille pour guetter les abords des couloirs que l'homme avait visités le jour précédent.

Il y était déjà, le Deux Pattes au bâton terrible, et le Braillard humant aussi, qui reniflait bruyamment aux portes des corridors de glaise pour éternuer ensuite en faisant pleuvoir de son nez de grosses gouttes comme quand les arbres tirail-

lés de vent se secouent et laissent choir les perles de leurs feuilles ainsi qu'une vermine froide; mais ce n'était pas à lui qu'on en voulait, ni au Deux Pattes non plus, eux les très puissants, les redoutables.

Le chasseur avait posé son arme et tenait maintenant le grand panier à claire-voie où était la petite bête jaune aux yeux obliques, le furet Jaunissard, né dans les maisons comme le chien son allié et s'accommodant aisément de cette tranquille et grasse servitude qui répugnait jusqu'à l'horreur à ses sauvages congénères.

Immobiles, Dame Manteauroux et Grimpemal dardaient sur le groupe ennemi leurs yeux de braise. Leurs pattes frémissantes s'arquaient, les muscles du cou se bandaient, les échines souples se cintraient en courbes menaçantes, toutes prêtes à se détendre en bonds impétueux sur le traître protégé par la présence des deux grands voleurs invulnérables à leurs coups.

Le Deux Pattes laissa là dans son panier Jaunissard et, suivi de Miraut, partit un plus loin un filet à la main. Les deux complices, de leur abri, le virent se baisser et opérer ainsi qu'il avait fait la veille à l'entrée des tunnels giboyeux ; l'instant était propice : Jaunissard, dans l'impossiblité de fuir, prisonnier des barreaux d'osier, semblait à leur merci.

Deux bonds et leurs dents briseraient ces remparts de bois, et ils l'étrangleraient. Les dents saillirent plus aiguës sous le bourrelet des babines, la courbe des échines se précisait plus violente et plus franche quand les pas des deux domestiques, l'un trottant devant l'autre, revinrent au panier de Jaunissard.

Se rasant de nouveau dans les herbes sèches du buisson qui les abritait, Grimpemal et Dame Manteauroux frissonnèrent d'émotion et de colère à l'idée d'avoir pu, par une hâtive imprudence, manquer un coup si minutieusement ourdi et si impatiemment espéré.

Immobiles, comprimant leur colère et contenant leur désir, ils observèrent de nouveau et l'instant ne se fit point attendre.

Décrochant on ne sait quel mystérieux mécanisme, l'homme ouvrit le panier et saisit dans ses mains le furet qu'il caressa un instant et déposa doucement à l'une des rares entrées encore libres du village souterrain des Longues Oreilles, les autres ayant été, par lui, la veille et l'instant d'avant, soit

bouchées de captieux filets aux mailles étroites, soit murées d'infranchissables fagotins d'épines.

Jaunissard huma l'air un instant, comme vaguement inquiet d'une odeur farouche ou d'une emprise magnétique puissante, puis tout de même, sous l'excitation des compères, flaira l'entrée du souterrain, et, se remémorant les chasses d'antan, excité par le goût de la chair et le fumet du sang, s'enfonça résolument dans la nuit de la Montagne.

IV

Après avoir pris leurs ébats parmi les trèfles et les luzernes, les Longues Oreilles s'étaient terrés avec l'aurore, et, dans leurs sombres corridors, dans les carrefours de terre, sous les voûtes fraîches, par groupes amis, ils dormaient calmement, boulés, oreilles rabattues, pattes rattroupées, insensibles aux bruits sourds venant du dehors et qui leur arrivaient atténués, tamisés comme une eau bourbeuse filtrée par la voûte de terre, ou en menace lointaine émiettée à tous les coudes brusques de leur demeure aux multiples issues.

Le souterrain était calme, enveloppé d'une atmosphère de quiétude, imbibé de l'odeur saine de la terre sèche, qu'un relent de crotte modifiait à peine par moments selon l'air venté par un déplacement nécessaire; et les petits crissements des pattes feutrées de poil, tapotant le sol, ne troublaient nullement de leur bruit coutumier la tranquillité générale, quand un cri suraigu de surprise et d'effroi, un cri d'alarme violemment jeté, se répercuta par tous les couloirs et fit sursauter les dormeurs.

En même temps, l'odeur violente et puante du petit carnassier féroce, précédant sa course nocturne, avertissait tous les lapins de la présence du buveur de sang.

Les cris aigus jaillissaient de partout, bondissaient de couloir en couloir, roulaient parmi les corridors avec un piétinement de pas, un martèlement du sol, un froufroutement d'air déplacé qui emplissait la Montagne d'une rumeur violente, touffue, grandissante, comme si son ventre hospitalier, secoué d'une colique terrible, l'eût fait frémir et bourdonner tout entière sous son rude épiderme de glaise hérissé d'herbe et de buissons.

Jaunissard, le corps rasé, les pattes en dehors, les babines

frémissantes, l'œil rouge, courait par le labyrinthe des Longues Oreilles, et, devant ses pas de conquérant sanguinaire, toute la tribu en déroute des lapins se ruait vers la lumière par les issues nombreuses que tous connaissaient et qui débouchaient un peu partout aux flancs chevelus de ronces de leur ancestral domaine.

V

Au dehors le Deux Pattes et le Braillard hurlant avaient quitté de compagnie l'entrée du trou de Jaunissard pour aller plus loin recevoir dans les filets où ils se jetteraient, aux sorties libres, où ils les tueraient, les malheureuses petites bêtes affolées, traquées dans leur refuge et cernées entre deux dangers terribles.

Dès qu'il les vit s'éloigner, Grimpemal, après avoir une fois encore convenu avec sa cousine des différents signaux d'appel et de méfiance, s'enfonça lui aussi résolument dans le souterrain sur les pas du traître.

Tapie dans un retrait, invisible sous des cailloux et des branchages, Dame Manteauroux, crispée dans son immobilité fiévreuse de sentinelle aux consignes redoutables, sentait tout son sang lui brûler la peau, et de grands frissons lui rider les chairs et labourer sa fourrure.

Où en était Grimpemal ? Approchait-il de Jaunissard ?

Qu'est-ce qui se passait dans la cité des Longues Oreilles ?

Mais Mustelle et Fuseline allaient arriver. Elle les placerait aux postes convenus, derrière des retranchements de buissons et des remparts de cailloux d'où elles pourraient elles aussi, sans danger, surveiller les principales issues de la Montagne et prévenir au besoin Grimpemal.

Un petit cri, le signal de ralliement du clan, retentit bientôt dans la direction du soleil levant. Dame Manteauroux reconnut la voix de Fuseline arrivant avec cousine Mustelle, et, à sa réponse, elle les vit descendre du pommier sauvage de la haie frontière où elles étaient montées pour jeter un coup d'œil sur la campagne et surprendre, si c'était possible, quelques-unes des dispositions de l'Ennemi des grands chemins.

Avec la sûreté d'oreille qui les caractérisait, profitant pour se faufiler de tous les accidents de terrain, elles vinrent droit

au repaire de la belette et se blottirent à l'abri tout en s'enquérant de Grimpemal.

Cousine Manteauroux les mit au courant de la bataille et elles gagnèrent aussitôt leurs postes de surveillance.

VI

Dans la Montagne des Longues Oreilles, c'était maintenant un roulement confus, parfois sourd et plaintif, parfois aigu et haletant, auquel, de temps à autre, répondait du dehors un hurlement du braillard domestique ou le tonnerre du fusil de l'homme.

Les Longues Oreilles, affolés, couraient comme des furieux au hasard des corridors, se heurtant l'un à l'autre, s'assommant de coups de tête, se mordant pour fuir plus vite, revenant sur leurs pas, piétinant sur place, ne sachant plus au juste où était leur assassin dont l'odeur empestée emplissait tous les couloirs, planait dans tous les carrefours, rampait dans tous les terriers.

Le tonnerre empoisonné roulait au dehors à l'entrée des portes de terres ; ils savaient que là aussi un danger terrible les menaçait, et ils refluaient tous vers le milieu de la cité, en une sorte de carrefour central, de géante place souterraine où se tenaient les grands conseils intéressant toute la tribu et d'où partaient tous les boyaux principaux de sortie.

Les yeux rougis, allumés par la peur, trouaient la nuit de passagères et rondes et phosphorescentes lueurs ; il y avait un embrasement de prunelles ; les lapins s'éclairaient de leur terreur, ils se regardaient, ils se voyaient ; de nouveaux phares s'allumaient derrière les premiers ; tous les prisonniers de la Montagne convergeaient vers le repaire en piaillant éperdument quand un cri plus atroce, un cri suraigu, étranglé, le cri de mort d'une victime saignée à la nuque et pantelante aux dents du meurtrier, retentit tout proche, à l'entrée d'un boyau.

Le bourreau arrivait !

De tous côtés ce fut une fuite éperdue, une ruée sur tous les corridors indistinctement, même sur celui qu'occupait Jaunissard, au hasard d'un instinct débridé, bouleversé comme une boussole dans l'orage.

Ils se bloquaient l'un sur l'autre sans pouvoir passer, se

comprimant mutuellement, formant à l'entrée des couloirs des bouchons de chair frémissante, tapant des pieds, s'arrachant le poil, se mordant, piaillant, criant, hurlant, saignant, dans une rumeur épouvantée de souffrance sur laquelle planait le râle atroce de l'assassiné dont Jaunissard lentement buvait le sang et qui ne s'agitait plus que faiblement sous les coutelas de ses dents et les cisailles de ses pattes.

C'était la déroute, l'affolement : Jeannot saigné, l'Autre allait arriver au carrefour, se ruer dans la cohue et tailler à pleines dents dans le troupeau...

Subitement, l'odeur puante se renforça, entra en bouffées plus denses, plus violentes et l'angoisse des lapins devenait de la démence et de la rage quant un autre cri, un cri effrayant par son ampleur et son acuité, un cri fou de mort, et qui n'était pas celui de la gent, domina la plainte expirante du vaincu et fit frémir plus fort tous les Longues Oreilles, bousculés, comprimés, écrasés sur les couloirs.

Grimpemal opérait lui aussi !

VII

Le putois, quittant Dame Manteauroux, s'était élancé dans le labyrinthe à la suite de Jaunissard, et, filant à toute allure sur la trace de son ennemi, avait assisté à la terrible chasse nocturne des Longues Oreilles, à cette tempête de frayeur qui les ballottait comme des feuilles de bouleau dans la tourmente, à cette fuite effarante qu'il connaissait bien un peu lui aussi, puisque la Montagne était son canton de chasse, mais qui ne lui réussissait pas comme au furet, car il n'avait pas pour l'aider les grands complices des maisons qui guettaient aux issues.

Il avait entendu tous les coups de fusil du chasseur, tous les aboiements de Miraut; il savait qu'au dehors, sous les yeux des alliés qui le lui conteraient plus tard, les Longues Oreilles tombaient dans l'embuscade des rivaux, et cette pensée jalouse enflait sa colère en rage.

A la grande place souterraine où il arrivait enfin, le tumulte était à son comble. Jaunissard, saignant son gibier, se gorgeait de sang.

Les pattes de Grimpemal ne touchaient presque plus la terre, il volait sous les cintres surhaussés du tunnel de glaise guidé

à la fois par l'odeur de l'ennemi et les cris de la victime.

L'autre, tout occupé de sa repue, déjà ivre de sang, ne se doutait mie de la proximité de son terrible adversaire, quand, d'un seul coup, avec une sûreté de maître égorgeur et une vigueur insoupçonnable, la gueule de Grimpemal, comme une poigne implacable, planta sur sa nuque la frigidité cinglante de ses mâchoires d'acier.

Jaunissard hurla, hurla, mais toute puissante la poigne d'ivoire se fermait irrésistiblement, trouant les chairs, broyant les vertèbres, cassant les os, coupant les muscles. Le traître eut un soubresaut terrible.

Un cri suprême fit panteler d'horreur les lapins qui étaient encore là, et attendaient, piétinant, leur tour de fuir par les couloirs et essayer des circuits de sauvetage, sans oser revenir au carrefour central ni affronter les issues extérieures.

Le vide se fit instantanément autour du lieu du drame où Jeannot Garenne vengé gisait flasque devant le groupe serré des deux ennemis. Jaunissard l'assassin, les pattes ballantes, s'agitait en convulsions frénétiques: c'était la fin ! Mais Grimpemal, immobile, les yeux ardents, la gueule tordue, serrait, serrait toujours, rivé sur le cadavre, savourant sa vengeance, les moustaches saignantes, les mâchoires contractées, l'échine bandée, les pattes crispées.

VIII

Il resta ainsi longtemps, comme ivre de son acte, inconscient du temps qui coulait, le cadavre aux dents, sans bouger, repu de vengeance et de joie sauvage, tandis que la Cité souterraine était redevenue muette et qu'au dehors l'homme et le chien, étonnés du silence qui avait succédé au tumulte premier, revenaient inquiets à l'entrée du corridor d'entrée pour voir si Jaunissard leur allié n'en ressortirait pas bientôt.

Le bruit sourd et rythmé des pas du Deux Pattes réveilla Grimpemal de son ivresse ; il lâcha Jaunissard déjà raide, les yeux ternes, révulsés, chavirés de l'indicible angoisse de la mort, les pattes allongées, la bouche ouverte, puis, sûr de sa victoire, refit prudemment en sens inverse le chemin parcouru, pour annoncer à ses alliées l'heureuse issue de la bataille.

Comme il approchait de l'entrée du terrier, un reniflement bruyant du braillard domestique, auquel succéda un jappement

de rage, lui apprirent que l'issue était occupée par l'ennemi, et que, pour s'aventurer au dehors, il était prudent d'attendre le signal de Cousine Manteauroux.

Alors il se passa à l'extérieur de la Montagne quelque chose d'étrange que Fuseline et Mustelle et Dame Manteauroux suivirent avec un intérêt et une inquiétude croissants.

Le Deux Pattes garnit l'entrée du souterrain d'une clôture de fil identique à celles où s'étaient laissé prendre auparavant les Longues Oreilles étourdis, pressés de fuir, et il retourna sur ses pas pour en mettre de semblables à l'entrée des autres couloirs libres.

L'homme, averti par son compagnon au long poil de la présence d'un intrus dans la Montagne et soupçonnant le méfait commis sur son commensal Jaunissard, voulait punir le coupable et le prendre vivant dans ses rets pour l'assommer comme un lapin.

Quand cette besogne minutieuse d'investissement fut terminée, ils partirent en longeant l'index interminable du chemin pour regagner les Carrières Blanches, où ils s'abritaient avec les autres vivants de leur clan. Le Braillard humant suivait par derrière le Grand Ennemi au museau sans poil qui emportait sur son dos un sac par les trous duquel passaient innombrables des têtes et des pattes de Longues Oreilles, victimes de sa ruse et de ses coups, mais, à sa main pendante, se balançait vide la prison de bois qui avait amené le traître.

IX

Sitôt qu'ils se furent suffisamment éloignés, Dame Manteauroux, sortant de sa cachette, donna le signal de la réunion et immédiatement Mustelle et Fuseline, prudentes et glissant sur le sol, utilisant les abris de pierres et les couverts de touffes, arrivèrent à l'entrée du boyau de terre gardé par le filet mystérieux de l'homme.

Grimpemal, averti lui aussi, approcha du dehors en entendant les voix de ses camarades de race et de ses compagnons de haine.

Dame Manteauroux, qui l'attendait, le prévint à temps du piège qui le guettait et de la captieuse et inconnue machine dont le féroce humain avait fermé sa retraite. Les mailles serrées de l'engin auraient saisi l'imprudent et l'eussent ficelé et

roulé ainsi que dans un sac, comme il arrivait aux Longues Oreilles fuyant la dent de Jaunissard.

Mustelle et Fuseline avertirent aussi le cousin putois qu'un identique traquenard l'épiait aux autres issues et qu'il était prudent d'attendre, mais...

Une même question flambait dans la profondeur de leurs prunelles : le Traître, le Misérable, le Tant-haï, où était-il ? Que s'était-il passé au sein de la Montagne qui ne l'avait pas revomi ?

Alors Grimpemal, montrant ses rouges babines, en un langage illustré de gestes violents, narra aux trois cousines, figées d'attention, la bataille dans le souterrain ; puis il partit chercher au carrefour où il l'avait abandonné le cadavre de Jaunissard qu'il déposa assez près du filet et fit renifler aux trois alliées.

Ah ! c'était bien lui le Maudit, le Détesté, dont on suçait la haine avec le lait aux mamelles maternelles, lui dont le sang avait menti à la race, lui qu'on reconnaissait sans l'avoir jamais vu ; lui dont la seule odeur bâtarde allumait les colères aux cœurs de tous, le Mal Bâti aux yeux louches et troubles, aux membres empâtés, au pelage immuable et voyant.

Il était vaincu, il était tué. Grimpemal l'audacieux l'avait saigné braconnant sur ses chasses dans la légitimité sauvage de sa colère. Il avait bien mérité de la tribu et de la race, le rude, l'implacable vengeur !

En attendant de rejoindre au dehors le conciliabule farouche, il allait rester quelque temps prisonnier de la montagne avec le cadavre de Jaunissard.

X

Les alliées libres résolurent, pour ne pas exposer le putois à tomber d'un piège dans un autre toujours à craindre avec d'aussi redoutables ennemis, de faire sentinelle au poste de Dame Manteauroux pour le prévenir, le moment venu, qu'il pouvait enfin sortir et regagner son domaine d'antan que tous respecteraient scrupuleusement, selon les conventions de l'heure présente.

Et Fuseline, la première, monta la garde à l'entrée du trou, tandis que Grimpemal, affamé par les rudes émotions de la bataille, s'enfonçait, remportant Jaunissard, dans la nuit de la

Montagne, pour donner à son tour la chasse aux Longues Oreilles épars, blottis, retranchés dans des culs-de-sac, ou rôdant encore affolés par leur domaine.

Le putois se sustenta et dormit à proximité du trou où veillait Fuseline, espérant à chaque instant entendre le signal de liberté, mais quand le crépuscule du jour suivant le réveilla à l'heure habituelle, et qu'il approcha, vaguement inquiet, du dehors, ce fut Mustelle qui le prévint que rien n'était encore changé dans la situation.

Le piège était toujours là, mystérieux et sacré !

Oh ! les mécaniques humaines aux forces inconnues et subites, les fusils tonnants, les pièges sournois avec leur auréole sinistre de puissances malfaisantes !

Grimpemal eût préféré un corps à corps terrible avec un ennemi sauvage ou une bête des maisons, un Goupil à longue traîne ou un braillard jappeur. Avec ceux-là du moins on connaissait le danger, rien d'imprévu ne fauchait traîtreusement la vaillance des combattants ; on savait à quoi s'en tenir sur la griffe et la dent, et l'ennemi devait compter aussi avec une mâchoire puissante et des pattes solides.

Mais là, rien qu'une barrière grêle ! Quels dangers sournois recélait en ses fibres minces ce lacet de chanvre qui roulait sans merci les rongeurs vivaces aux pieds légers !

Le putois laissait entre lui et le piège une distance respectueuse, et, tout en demandant à sa cousine les événements du jour, il observait avec une indicible méfiance et une crainte quasi mystique cet ennemi passif, immobile, qui semblait l'appeler et l'attendait patiemment.

Au loin, dans des corridors perdus, les Longues Oreilles bloqués creusaient des galeries nouvelles : on entendait les battements réguliers des pattes des mineurs au poil roux dont les multiples équipes se rechangeaient d'instant en instant.

Mais Grimpemal ne songeait plus à présent à les poursuivre. Une crainte, une idée fixe l'enveloppait, le pénétrait, le médusait : la peur de l'éternelle prison, la hantise de cette machine déposée là par l'humain tout puissant.

Il ne mangea pas ce soir-là et assista de loin au conseil des alliés qui se réunissaient comme de coutume avant de commencer leur chasse, Dame Manteauroux remplaça Mus-

telle et, comme la veille, assista à la venue du chasseur et de Miraut le chien, son éternel compagnon.

Grimpemal, aux écoutes lui aussi, l'entendit venir, et, inaccessible dans son trou, vit le gros mufle noir obstruer le canal et arrêter le jour, mais rien ne bougea au dehors et une angoisse froide, faite de colère et de peur, le crispa plus douloureusement encore.

Toute la journée il resta là devant, immobile, les yeux fixes, à regarder ce filet qui écartelait l'azur du ciel de ses mailles insidieuses et le narguait silencieusement. Des vertiges le prenaient : il allongeait le cou, comme attiré dans un abîme, ne pouvant comprendre son malheur, puis, avec des frissons brusques de reprise de conscience, il se retirait en arrière vivement.

XI

Fuseline remplaça Dame Manteauroux au buisson d'épines, et Mustelle remplaça encore Fuseline et ce fut de nouveau le tour de la belette, et tous les soirs, devant Grimpemal aux yeux fous, le petit conseil des noctambules, plus sombre et plus enfiévré, regardait ces mailles féroces qu'il n'osait toujours pas toucher.

Grimpemal maigrissait, ses os saillaient aux jointures, on pouvait compter ses vertèbres, ses yeux jetaient des feux verts, son poil se hérissait, n'étant plus léché par la toilette quotidienne. Et puis, tout d'un coup, il se mit à crier, à hurler, à hurler, emplissant la Montagne de sa plainte, épouvantant les Longues Oreilles qui musaient encore aux galeries nouvelles ou qui pâturaient aux alentours.

Grimpemal hurla toute la nuit, roulant comme un enragé du carrefour central qu'empestait le cadavre de Jaunissard à l'entrée murée du boyau de sortie.

Fuseline, elle aussi, rôdait autour du trou, terriblement excitée, furieusement agressive, attendant impatiemment le retour des sœurs qui arrivèrent au petit jour, émues profondément de la plainte étrange s'évadant de la Montagne.

Elles virent Fuseline, elles virent Grimpemal et se regardèrent. La situation ne pouvait plus durer ! elle était terrible ; on délibéra. Nulle ne voulait abandonner le putois dans sa prison, lui, le vaillant qui, pour la vengeance de tous, s'était

lancé sans peur dans l'aventure ; un lien de solidarité fraternelle le liait plus que jamais à elles. Or, Grimpemal allait périr de sa réclusion souterraine ; une telle chose n'était pas possible, ou toutes mourraient aveclui.

Le filet, mystérieux ennemi, était toujours là. On allait l'attaquer sans retard et Fuseline l'audacieuse déclara qu'elle allait la première donner l'assaut pendant que les deux camarades se prépareraient à bondir à la rescousse.

Les reins cambrés, la gueule ouverte, les yeux fulgurants, le corps rasé, magnifique de haine et de beauté sauvage, la fouine approcha carrément de cet ennemi redoutable qui la laissait venir immobile, tandis que Mustelle et Dame Manteau-roux, arrondissant leurs échines, se préparaient, elles aussi, à bondir sur ses traces pour soutenir son effort et enlever la victoire ou mourir avec elle.

Alors, à proximité de l'engin maudit, lançant crânement sa tête, Fuseline enfonça les dents dans le lacis de chanvre ainsi qu'elle faisait pour saigner ses victimes et secoua la tête de toutes ses forces. Le piège, maintenu par deux fortes souches, résista à l'attaque et se tendit, mais sans riposte.

Les deux autres combattantes s'élancèrent aussitôt de part et d'autre de Fuseline, et, crispant les dents dans la ficelle, cambrant les reins, dressant leurs pattes, concentrant leurs efforts, tirèrent en arrière de toute leur énergie.

Quelque chose de mystérieux craqua qui les fit frissonner jusque dans les moelles, croyant à l'attaque traîtresse de l'ennemi ; mais rien ne leur cingla les reins, rien ne leur enveloppa les pattes, et, plus audacieuses encore, plus que jamais résolues à vaincre ou à périr, elles se crispèrent éperdument dans un effort désespéré.

Un nouveau craquement, plus violent cette fois, se fit entendre, et toutes trois, balayées par une force terrible, roulèrent en arrière sous le manteau de fil qui les recouvrait.

Leur angoisse un instant fut atroce, car nulle ne savait la cause exacte de ce choc mystérieux et soudain. A quelle sorte de danger allaient-elles avoir affaire? Mais aussitôt cinglées du même vouloir têtu, elles se retrouvèrent toutes trois debout, furieuses, agressives, toutes les énergies levées, dents grincées, pattes crispées.

Violemment, du même geste de conservation, elles se jetèrent simultanément en arrière.

Surprise ! L'ennemi gisait flasque devant elles, sans forces, sans ressort, le trou était libre !

Grimpemal ! Grimpemal ! Grimpemal ! Les trois voix des trois cousines jetèrent en même temps le cri d'appel. Le putois avait disparu...

Qu'était devenu le prisonnier affolé qui s'était enfin devant leur attaque ? Nulle ne le savait ! Aucune ne l'avait vu sortir ; où était-il, lui, qui suivait leurs efforts avec des yeux hallucinés ?

Etait-il devenu inconscient et terrible ? La Montagne des Longues Oreilles l'avait-elle gardé et dévoré pour venger Jaunissard et Jean Garenne assassinés !

Grimpemal ! Grimpemal ! Grimpemal ! Et les trois cris d'appel attristés retentirent encore, s'espaçant à la porte de la Montagne.

Un long silence suivit, impressionnant jusqu'au frisson, et puis enfin, tout d'un coup, un cri répondit de l'intérieur, un cri étouffé comme un grognement.

C'était lui ! il n'était pas perdu pour le clan.

Et subitement la petite tribu angoissée vit surgir le putois, tirant par la queue le cadavre décomposé du traître qu'il déposa à l'entrée du souterrain pour faire savoir à tous les Jaunissards futurs que ramènerait le Deux Pattes qu'il y aurait toujours par la Montagne et la Forêt des frères libres et maigres aux muscles d'acier, aux dents d'ivoire, qui vengeraient, envers et malgré tout, le clan des noctambules farouches, éperdument levés contre l'impardonnable trahison.

LOUIS PERGAUD.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Recherche de la paternité. — L'eau. — Les maris.

Recherche de la paternité. — Les sénateurs peuvent être fiers d'avoir mené à bien l'élevage de cette loi qui demanda tant de soins, tant de prévenances, tant de gâteries. Née au théâtre de l'Ambigu, un soir de frénésie populaire, elle fut mise en nourrice dans les feuilletons du *Petit Journal*, d'où Alexandre Dumas la retira pour la faire élever à la Comédie-Française, qui veilla sur sa virginité naissante avec une sollicitude comique. Elle grandit dans la loge du concierge où M. Gustave Rivet, sénateur, l'aperçut et s'en éprit. Son sort est maintenant presque assuré. Elle va entrer dans le Code; on n'attend plus qu'un mot du Palais Bourbon pour lui en ouvrir les pages.

Elle me plaît beaucoup, cette loi, car c'est l'une des plus perfides que l'on aura jamais faites, celle qui est destinée à faire régner dans le cœur de l'homme l'éternelle défiance de la femme, dont la loyauté lui inspire déjà des doutes sérieux, pour peu qu'il soit libre d'esprit. Sous prétexte de défendre la femme contre elle-même et contre l'homme, elle va faire de la jeune fille un épouvantail. Déjà s'acclimataient en France des mœurs de confiance réciproque; l'homme traitait la jeune fille comme un ami, se croyant en sûreté avec elle, oubliant les vieux préjugés sociaux qui considéraient l'un des deux êtres comme une bête de chasse et l'autre comme une proie. L'accord va être rompu. On craindra les aventures singulières, les drames mystérieux qui surgissent et vous agrippent. Se montrer en public ami familier d'une jeune fille sera un acte très grave, presque héroïque : on charge ses épaules de toute sa vie, de tous ses secrets. Il n'y a point de secrets? Sans doute, cela est rare. Mais cela arrive et cela arrivera d'autant plus que les femmes, maintenant, sauront sur qui en faire retomber le poids. Puisque la loi s'en mêle, les hommes qui ont à se défendre, eux aussi, contre la séduction féminine apprendront la ruse. Ils sauront éviter les témoins, ils n'écriront plus, ils se cacheront. La loi donnera à des amoureux les allures de criminels. Elle en créera même, comme toute la loi pénale. On veut bien céder à une femme, reconnaître ses droits, faire preuve de bonne volonté et de sensibilité et de noblesse; mais on ne voudra céder à la loi que si la loi se montre la plus forte. Pour parer à quelques

vilaines histoires, qui auront lieu quand même, la loi nouvelle va en créer des milliers d'autres qui, sans l'intervention de sa face impassible et bête, auraient eu leur dénouement simple et conforme à la pente, qui est d'obéir à la coutume. L'homme, qui se résignait, regimbe. La loi ne peut créer que des révoltés.

On conçoit que les féministes considèrent cette loi comme une victoire. Grâce à elle, en effet, si les femmes savent en jouer, elles peuvent devenir très puissantes dans la société, pourvu qu'elles n'aient pas de scrupule et les féministes, dans leur haine de ce qu'elles appellent la domination masculine, n'en ont guère. La paternité ne pouvant ni se prouver, ni se nier, on a naturellement établi des règles juridiques pour la reconnaître et naturellement ces règles sont inexactes; ce sont des règles de présomption. La loi est faite pour la femme; ces règles de présomption seront en sa faveur.

Je passe sur deux autres conséquences de la loi qui sont de favoriser la prostitution et l'adultère. Plus il se méfiera de la jeune fille et de la femme libre, plus le célibataire se réfugiera vers les deux types de femmes qui le garantissent le mieux contre les ennemis du chantage. N'ayant pas charge de la morale, je n'insiste pas.

Il y avait mieux à faire. Ce n'est pas contre l'homme qu'il fallait tenter de protéger la femme, mais contre les préjugés. Il fallait écrire dans le Code ceci : « Il est aussi naturel de voir une femme produire des enfants qu'un pommier produire des pommes. Que cette femme soit mariée ou non, quand elle produit un enfant, elle est également respectable, parce qu'elle obéit également à sa vocation naturelle. La recherche de la paternité est interdite, car l'enfant appartient à sa mère seule, dont il est une dépendance. Les salaires et traitements normaux payés à la femme sont augmentés par l'Etat d'un salaire ou traitement égal, quand la femme est enceinte, ou qu'elle élève des enfants, toujours légalement à sa charge. Le mariage est une cérémonie libre, non reconnue par la société. La loi ne reconnaît, non plus, aucun délit d'origine sexuelle tel que adultère, prostitution, etc., ces délits n'ayant aucun sens dans une civilisation où les deux sexes, également libres, n'ont d'autres responsabilités que celle qu'ils assument volontairement. » Il manque peut-être quelques paragraphes à ce projet de code, notamment pour les héritages, mais je crois qu'il contient l'essentiel. Il ne touche à aucune liberté existante et en crée au contraire de nouvelles, en même temps qu'il donne à la femme une situation, sur laquelle on pourrait être plus explicite, en rapport logique avec sa nature et, je crois, ses secrets désirs. Je n'ai d'ailleurs aucune illusion sur son opportunité ni sur sa possibilité de réalisation. Ce n'est qu'une page pour faire rêver les philosophes. Qui sait pourtant si on ne lira pas un jour des décrets ainsi conçus : « 1er juin.. Mlle X..., institutrice, venant de mettre au monde un

enfant, son traitement est doublé à partir du 1er janvier précédent...» Et le couple de sordides bourgeois qui aurait mis à la porte sa bonne, sous le prétexte qu'elle était enceinte, serait condamné au bagne.

L'eau. — Il ne faut pas trop en vouloir aux ingénieurs de se montrer si impuissants contre l'eau. Toute leur carrière s'est écoulée dans la préoccupation de la sécheresse. Maintenir à la Seine un niveau suffisant pour la navigation, pendant l'été, tel fut, depuis quarante ans, leur étude. On leur a appris à lutter contre le sec, non contre l'humide. Si la période pluvieuse dure encore quelques années, ils auront acquis quelque expérience de l'eau, mais la période contraire commencera et les trouvera au dépourvu. Ainsi, dans cette corporation, soumise aux intempéries, l'expérience s'acquiert toujours mal à propos et il est à craindre qu'on ne démolisse les barrages le long de la Seine juste à la veille d'un été de sécheresse où ils auraient été fort utiles. Il faudrait trouver la quadrature du cercle ; il faudrait imaginer un système de défense qui, bon contre l'eau, serait également bon contre l'absence d'eau. Le public, qui ne doute de rien, attend la découverte. D'ici là, il lui reste la ressource d'accuser le gouvernement. J'ai entendu, le long des quais, des conversations qui ne laissent aucun doute sur cet état d'esprit : c'est à l'incurie des députés et des conseillers municipaux que l'on doit les dommages de l'eau. Il était si simple de faire un miracle ! Les hommes attendent toujours un miracle, et de tous les événements qui peuvent et ne peuvent pas arriver le miracle est celui qui les étonnerait le moins et la conséquence logique des choses celui qui les étonne le plus. Quand on demeure au bord d'un fleuve, il faut s'attendre à être inondé si des années pluvieuses se suivent : c'est pourquoi l'habitant d'Alfortville est surpris que la Seine entre chez lui.

Les Maris. — On trouve une femme nue et assassinée dans la chambre d'un monsieur, à l'hôtel. Cette femme était divorcée. Le premier mari, interrogé, se porte garant de sa vertu. Décidément, le mariage est bien un sacrement : il confère des dons spéciaux d'aveuglement, et ces dons persistent. Quand on a été mari, on le reste : *Tu sacerdos... Tu maritus in æternum.*

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Paul Fort : *La Tristesse de l'Homme* (Ballades françaises, 11e série) ; Collection de « Vers et Prose », E. Figuière, 3.50 — Michel Abadie : *Le Cœur de la Forêt*, E. Sansot, 4 fr. — Joel Dumas : *Quatorze poèmes pour exalter mon désir*, Edition de « Pan ». — Gaston Mestre : *Poèmes (1903-1910)*, la Nouvelle édition française.

La Tristesse de l'homme. Que dire de M. Paul Fort qui n'ait déjà été dit par M. Louis Mandin dans son excellente et presque

définitive étude sur les ballades françaises, par d'autres aussi et par soi-même? C'est ici la onzième série des Ballades: elle se rattache très étroitement au cycle d'*Ile de France* et de *Mortcerf* et l'on trouverait par exemple dans *la Noce à Gonesse* et dans *la Vente du coin Musard* la même inspiration que dans *Pontoise ou la Folle journée :* mais jamais peut-être autant qu'en ce probable chef-d'œuvre M. Paul Fort n'avait déployé avec une si complète maîtrise dans la fantaisie et dans l'apparente extravagance tout le faste d'une extraordinaire humeur ensemble burlesque et lyrique; comme en un rêve tantôt sombre tantôt prodigieusement comique, les images se succèdent, rapides et disparates, et voici d'après le tohu-bohu d'une foire aux bêtes et aux légumes, sous le porche au Carmel, la figure dolente d'une vierge abandonnée :

Autrefois tu brillais et tu semblais vivante, Image, tu brillais de couleurs chatoyantes, et tu vivais! tes yeux vivaient dans ton visage. Ton cœur saignait pour montrer ton courage.

Elles ne sont plus là tes filles chantant bas le Calvaire et la Mort d'un Fils aimé tout bas, ô Vierge, et tu n'as plus en ton humilité les vœux de la tourière au bonnet tuyauté.

Nuit mortelle en commun dans ce corridor sombre où, rien qu'un seul flambeau sortant les fronts de l'ombre, la bure immaculée des robes fut pliée! Mais quel sera ton sort, Toi qui fus oubliée?

Porte du Ciel, Etoile du Matin, Tour d'Ivoire, hélas! Toute Fanée, hélas! Devenue Noire, hélas! Toute Inclinée, Moisie, Mangée des Vers, hélas! tu tomberas, bûche sourde, en hiver.

La cantilène à peine terminée, sans transition et sans que son imperturbable flegme en soit aucunement altéré, le poète aux longues jambes de héron se retrouve à l'auberge :

Vin, très bon — Nappe claire — le Bourgogne a du ton. Pas tout à fait assez braisée la côtelette. *Soleil d'or*, tu n'as pas les prix doux. Soit! Admets qu'il n'est pas de bonheur complet sous la planète.

La même verve narquoise lui fera un autre jour annoter un hémistiche élégiaque

ô Douleur, je te bois

de cette glose inattendue : « J'étais attablé, buvant du picolo, vinaigre. » Il n'eut pas tort d'inscrire en épigraphe à son livre une phrase de Montaigne qui en est le plus sagace commentaire, à savoir que « les peintres tiennent que les mouvements et plis du visage qui servent au pleurer servent aussi au rire »; et l'on distingue mal à quel moment, sur cette physionomie mobile et multiple comme les formes du vieillard Protée, le masque de la douleur remplace le masque de la joie; ils se superposent et se confondent parfois, au point que l'on

ne sait trop lequel est le plus véridique ou lequel dissimule le mieux le sentiment véritable. Lorsqu'il joue avec les mots, M. Paul Fort s'amuse à les colorer de nuances diverses et parce qu'il aura vu, du haut d'un pont entre quatre villages dont les noms tintinnabulent comme des cloches de mariage, s'unir la rivière Oise et le fleuve Seine, l'image primitive se transformera et se déformera de manière presque caricaturale.

O noces vaporeuses que j'ai vues de ce pont suspendu et berceur, toute une heure amoureuse, vous me parûtes bien de ces noces heureuses ou sous un même voile le couple se confond.

Le voile de la mariée, ohé ! Bien mieux encore — si l'image m'entraîne je n'en ai pas fini — je *les* vis sous les palmes de grands peupliers d'or, courir et s'embrasser, tels Paul et Virginie.

Quoi Paul et Virginie mariés ? Oui. L'un portait une casquette ornée d'un fier drapeau français (tel m'apparut du moins ce chaland reposé), l'autre un collier de barques scintillant de rosée.

Qu'ils étaient fiers !... Sans doute avant leur doux pourchas, l'Oise eut quelque amourette, la Seine eut des faiblesses. Mes bons amis, la chose ne me regarde pas, qui ne saurait d'ailleurs troubler leur allégresse.

Mais le paroxysme de la joie confine souvent au paroxysme de la souffrance et nul ne lira sans angoisse ce terrible verset :

Que la descente soit douce et rapide! Je veux apprendre à rire aux Euménides.

Même dans ce petit bois de l'Hautil, où son âme se reposa, tandis qu'il regardait à ses pieds la vallée et le paysage merveilleux et changeant sous le soleil et sous les ondées, M. Paul Fort connut à d'autres heures la pire détresse et s'y abandonna jusqu'à en faire naître un amer plaisir et l'on se demande par quel miracle ou sortilège l'extraordinaire clown de *la Folle journée* a pu moduler la mélancolique élégie de *l'Ombre des bois :*

Je suis tout à la tristesse de ma vie perdue dans les bois que le vent berce,
Je suis tout à la détresse de ma vie sans but dans l'ombre des bois touffus.
Mon bonheur est d'y frémir, je m'y sens perdu. Tout ajoute à ma tristesse.
Je le dis, j'ai du plaisir, dans les bois touffus qu'aucun sentier ne traverse.

Le cœur de la forêt. Quelques-uns des poèmes que publie aujourd'hui M. Michel Abadie datent de plus de quinze ans ; mais ils ne se distingueraient pas de ceux qui furent composés plus tard, même pour le plus subtil des critiques, si l'auteur n'avait pas pris la peine de donner ces renseignements chronologiques : depuis ses premiers vers, au temps qu'il faisait sa partie dans le concert naturiste, sous l'enthousiaste direction de M. St-Georges de Bouhélier, M. Michel Abadie est demeuré fidèle à sa Muse primitive : il n'a rien perdu de son mysticisme panthéiste et il éprouve toujours la même

émotion candide chaque fois que l'aurore surgit dans la lumière et que le printemps fait éclater les bourgeons des jeunes pousses ; et si, tandis que s'accumulent les ans, il avait changé en quelque point, ce serait pour témoigner toujours une plus fervente gratitude envers la vie toujours plus belle à son gré. Il ne nie pas que l'ombre existe, voire la farouche nuit ; il n'est pas sourd jusqu'à n'entendre pas les cris et les lamentations de la foule ; mais il croit au triomphe certain de la splendeur solaire et il est fermement persuadé que toutes les clameurs et tous les sanglots se résoudront en une suprême harmonie :

Mais ivres de douceur par l'antique sentier
Quand vous apporterez ainsi que des glaneuses
Dont les épis sont fait d'extase et de pitié
Le pain dont s'est nourrie l'Hellade lumineuse,
Faites que des beaux fruits que sacre le laurier
Naisse au monde enfiévré d'harmonieux délires,
Afin que l'homme ayant désappris de prier
Joigne ses tristes mains et prie au son des lyres.

Parmi les poètes qu'il a aimés entre tous, Théodore de Banville, Jean Moréas, Mme de Noailles, M. Frédéric Mistral furent les plus près de son cœur ; et toute son admiration pieuse pour Victor Hugo et pour Verlaine ne se peut comprendre que parce qu'il s'est caché à lui-même tout le monde de ténèbres qu'ils portaient en eux. Nulle dissonance n'altère le rythme un peu uniforme de ces strophes éloquentes, mais non diffuses. Même si la liste des œuvres ne révélait pas que M. Michel Abadie n'est point poète qu'en français, mais encore en dialecte bigourdan, son vocabulaire, les mots qu'il emprunte plus directement aux sources latines trahiraient ses origines ; il ne les a pas repris par curiosité philologique chez les écrivains de la Renaissance, il les transcrit immédiatement d'un parler qui lui est familier ; peut-être même n'en use-t-il pas avec assez de discrétion, surtout quand les doublets existent dans notre langue d'hommes nés au Nord de la Loire. Mais n'importe après tout de quelles syllabes sont composées ses chansons ; bien qu'il se soit demandé sous le hêtre, si l'harmonie en émanait des ramures vives ou des poèmes qu'il a lus, c'est bien au cœur de la forêt qu'elles ont pris leur rythme ; et la grande Hamadryade verte les a dictés,

Elle dont les beaux arbres savent
Tout ce que nous ne savons pas.

Quatorze poèmes pour exalter mon Désir. Un vers désenchanté de Laforgue, une phrase péremptoire et ironique de Jean de Tinan indiquent assez bien en quel esprit il faut interpréter les quatorze poèmes de M. Joel Dumas ; celui-ci n'est pas sans rancune

contre lui-même pour avoir prononcé à l'adresse de Jeanne, Thérèse, Marcelle, Odette et Nini

. . . . les superbes paroles
Que les poètes gardent pour les vierges et les dieux.

Pourquoi leur avoir demandé plus qu'elles ne lui pouvaient donner? Malgré la nargue et le sarcasme, il sait bien que Renée-Juliette ne fut qu'une pauvre petite créature, à la fois cruelle et résignée, et qu'elle ne prétendait pas égaler Hélène ou Andromède; à sa manière, avec d'autres phrases, il redit la vieille prière compatissante à la Sonia de Dostoiewski :

Je sais bien qu'il ne faut pas aller plus loin
Que tes lèvres, que tes yeux clairs que ton front blanc,
Je sais bien cela et je pleurerai tout à l'heure
Après l'amour, car je ne comprendrai pas
Le geste lent et résigné que tu auras
En reprenant tes vêtements serviles sur les chaises.

Et mélancoliquement il scande la litanie :

Quand je serai notaire et que tu seras morte.

Ici comme dans son précédent livret de vers, *Délicieusement*, M. Joel Dumas dissimule mal, sous les gestes d'apparat et d'artifice littéraire, l'émoi d'un cœur fébrile; que ne l'avoue-t-il plus simplement en oubliant qu'il « a trop lu Laforgue et André Gide » et beaucoup d'autres, encore que ce soient d'excellents poètes, à condition que l'on n'asservisse pas à la leur son expression et sa mimique personnelles.

Poèmes. Les plus importants, par la longueur, des poèmes de M. Gaston Mestre appartiennent, comme *le Lutrin*, au genre que l'on appelle héroïcomique : ils commémorent des événements de très minime intérêt qui occupèrent pendant plusieurs dimanches la petite ville de Bessan en Languedoc; faute d'un commentaire, ce texte est très obscur pour les personnes étrangères au pays de Bessan; mais on voit bien par ailleurs qu'il fut accordé à M. Gaston Mègre un peu de la verve de M. Raoul Ponchon et l'idée de faire de M. Henri de Régnier un grand maître des eaux, *Magister aquarum*, est assez plaisante. Mais l'adresse parodique ne suffit plus quand cessent les facéties et les cabrioles et l'irrévérence devient intolérable quand entre deux odelettes funambulesques se glisse une trop manifeste imitation des *Stances* : il est fâcheux que M. Gaston Mestre, qui ne paraît pas ignorant ni dédaigneux des bonnes lettres, ait en cela si regrettablement erré.

PIERRE QUILLARD.

LITTÉRATURE

Jacques Reboul : *Un grand Précurseur des Romantiques : Ramond* (*1755-1827*), 1 vol. in-8°, 4 fr. Edition de « la Revue des Lettres et des Arts », Nice. — *Œuvres choisies de Maurice et Eugénie de Guérin, avec une introduction et des notes*, par Ernest Gaubert, 1 vol. in-18, 3. 50, Nouvelle Librairie Nationale. — A. Prat : *Eugénie de Guérin*, 1. plaq. in-8° Edition de « la Quinzaine ». — *Anthologie des Prosateurs Français contemporains. Tome I : les Romanciers*, par Georges Pellissier, 1 vol. in-16, 3.50, Delagrave.

Malgré l'étude que lui consacra Sainte-Beuve dans ses *Lundis*, Ramond, écrivain et savant français (1755-1827), est presque absolument inconnu. M. Jacques Reboul, qui voit, en **Ramond**, *un grand précurseur des Romantiques*, nous donne dans cet ouvrage, qui est un des meilleurs livres de critique que j'aie lu depuis longtemps, une analyse des œuvres de Ramond, de nombreux extraits et un commentaire qui justifie le jugement qu'il porte sur cet homme d'une si haute culture, dont l'œuvre peut être considérée « comme le chaînon jusqu'ici absent » qui unit *la Nouvelle Héloïse à l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*. Et Ramond ne fut pas seulement un écrivain, il fut même surtout un savant, qu'il faut mettre à côté de Lamarck ; mais M. Jacques Reboul n'a fait qu'indiquer ce côté de l'œuvre de Ramond, souhaitant que de plus autorisés que lui achèvent la tâche qu'il n'a fait qu'ébaucher.

Pourtant, l'étude qu'il consacre à Ramond est bien la première qui nous présente l'auteur de *la Guerre d'Alsace* dans toute la variété de son génie. Sainte-Beuve s'était contenté de nous faire connaître « Ramond, le peintre des Pyrénées ». Et M. Reboul ajoute que l'article des *Lundis* ne paraît pas avoir porté grand bonheur à Ramond, puisque M. Lanson lui-même, dans son *Histoire de la littérature française*, le passe complètement sous silence.

M. Reboul ne prétend pas démontrer que Ramond fût un « prodigieux novateur ».

Trop de raisons mal observées, dit-il, nous démontrent au contraire que le romantisme qui paraît éclater comme un coup de foudre, tardif en France, à la suite des malheurs de la grande invasion, avait des sources plus probables dans la curiosité, le goût des voyages et l'orientalisme de la fin du XVIIe et de tout le XVIIIe siècle. Une filiation s'établit, non sans quelque vraisemblance, qui remonte par Chateaubriand, Ramond, Mlle de Lespinasse, le Prince de Ligne, Buffon, Bernardin de Saint-Pierre, Diderot, Rousseau, Lesage, Mme de Lafayette, Théophile de Viaud, d'Aubigné, jusqu'à l'avant-classicisme l'origine profonde de ce mouvement « barbare » et le fait rentrer dans le cours normal de notre développement littéraire, pour ainsi dire sans début.

Et M. Reboul nous prouve encore que le mouvement de 1820 a sa source en France dans un goût commun à une élite dès la fin du

XVIII[e] siècle. Ramond, par ses poésies, son théâtre, ses idées, fut un des premiers initiateurs de ce mouvement : sa culture lui permettait de puiser directement aux littératures étrangères, allemande et anglaise. Il admira Gœthe, qu'il connut personnellement, et s'enthousiasma pour Shakespeare et Pétrarque. Toute sa vie « se ressentira de cette double impression. Ses pièces de théâtre : *les Dernières Aventures d'Olban* et *la Guerre d'Alsace*, qui furent jouées en Allemagne, sont des drames romantiques, mais sans l'extravagance et l'artificiel qui caractériseront, plus tard, le théâtre de Victor Hugo. En lisant l'analyse et les fragments de ces pièces que nous donne M. Reboul, on est surpris de trouver dans ces personnages de drame « une telle acuité de sentiments, une telle conscience morale qu'il faudrait descendre peut-être jusqu'au théâtre d'Ibsen pour retrouver l'exemple d'une semblable conception dramatique. »

Les titres des autres ouvrages de Ramond ne sont pas particulièrement excitants, ni révélateurs de leur contenu :

Lettres de M. William Coxe à M. W. Melmoth sur l'état politique, civil et naturel de la Suisse, traduites de l'anglais et augmentées des observations faites par le traducteur dans le même pays. 1781.

Voici un court passage de cette lettre qui montrera la qualité du style de Ramond. C'est une méditation sur les Alpes.

Que l'on ne juge point de ces solitudes par les solitudes de nos plaines. Ici-bas tout vit, tout a une âme. Dans la retraite la plus écartée, dans les déserts où je ne rencontre point les traces d'un homme, je trouve une famille d'oiseaux qui me rappelle nos familles, une république d'insectes qui me retrace nos nations et leur industrie, leurs rapports et leurs querelles. Le frémissement d'un arbre, l'agitation d'un buisson, la course rapide et le murmure d'un ruisseau, tout me ramène au sentiment de l'existence en me donnant l'idée du mouvement, la plus douce de toutes les idées parce qu'elle éloigne celle du néant...

... Un éternel silence règne sur cette région isolée (les Alpes). Si, de loin en loin, une lavange (avalanche) tombe dans ses précipices, si un rocher roule sur ses glaces, ce bruit sera isolé ; nulle créature vivante ne lui répondra par un cri de terreur, des oiseaux timides ne fuiront pas en tumulte ; les tortueux labyrinthes de ces monts tapissés d'une neige qui les assourdit recevront en silence ce son que nul autre ne suivra... Quel autre que l'observateur de la nature croira que ce vaste tombeau renferme son atelier muet, et que, semblable au monarque soucieux qui, dans le plus tranquille de son palais, songe avec anxiété au bonheur de ses peuples, la mère du monde prépare dans ce séjour, défendu par de si terribles avenues, les fleurs dont elle sèmera nos plaines ?

Mais Ramond n'est pas que poète, il est aussi un homme de science, curieux de tout, ainsi que Gœthe, et il faut le lire, après Diderot, observe M. Reboul pour se convaincre que la linguistique, le folklore,

l'étude psychologique de la musique, le sentiment intuitif de l'archéologie, la sociologie, et enfin l'étude ethnique de nos origines, « toutes choses qui nous paraissent relativement modernes, étaient également familières à des contemporains de Voltaire ».

Ramond publie encore (1789) ses *Observations dans les Pyrénées*, où se mêlent aux descriptions romantiques des notations savantes, concernant l'archéologie, l'ethnologie et la philosophie :

Ainsi cherchant en vain à sortir du cercle des connaissances qui nous étaient livrées, nous sommes laborieusement revenu à ce point au delà duquel l'antiquité ne voyait rien, à ce vieil Océan que les premiers philosophes regardaient comme l'origine des choses et le père de la Nature.

Contentons-nous donc de ce qui les satisfit. Il se pourrait que ce qu'il y eut avant cette période et ce qu'il y aura après n'appartînt ni aux sens, ni à l'esprit de l'homme qui ne reçut d'intelligence et de sensibilité que pour les choses qui coexistent avec lui. Il suffit que les faits soient d'un autre ordre que ceux qui se repètent sous nos yeux pour être à jamais hors de la portée de notre entendement. Condamnés à ne connaître l'Univers que dans son rapport avec nos organes, rien n'existe pour nous que ce dont nous avons vu des exemples ; et nos conjectures, tournant sans cesse dans le cercle étroit de l'analogie, s'arrêtent devant des faits inobservés et inouïs comme devant la néant. Et quelle chose a jamais commencé ou fini devant nous ? Réduits à la connaissance des formes et des changements de formes, nous n'avons jamais vu que des combinaisons et des disparitions. Notre être même ne nous est sensible et connu que par ses apparences ; et nous ne savons rien de nous que ce que nous voyons ou sentons en nous ou dans les autres... Un petit nombre de rapports de la coexistence est donc tout ce qui peut être à notre portée. Des abîmes que nous ne sonderons jamais sont autour de nous et en nous. De là sortent et là retombent des apparences fugitives où nous cherchons en vain des causes et des effets, puisque nous ne saurions les poursuivre au delà d'un changement de formes; là se montre, dans une ténébreuse profondeur, le champ immense que peuplerait de conjectures, s'il était livré à lui-même, l'esprit qui s'occupe des modes d'existence qui ne tombent pas sous nos sens ; et l'univers où nous sommes, réduit dans son étendue à celle qui embrasse nos organes, dans sa substance à un groupe d'apparitions, dans sa durée à celle de leurs formes, fut, pour d'anciens philosophes, un problème si difficile à résoudre, une circonstance de l'être si incompréhensible, qu'ils ne purent s'en former l'idée qu'en imaginant le transport de choses réelles et infinies, de l'éternité dans le temps et de l'immensité dans le lieu, en sorte que le visible ne leur parut plus que vision et qu'ils ne trouvèrent dans le monde sensible qu'une grande allégorie de celui qui ne l'est pas...

Il y a dans ces *Observations dans les Pyrénées* quelques digressions de cette sorte et de cette valeur, qui nous font voir dans Ramond, à côté du savant et du littérateur, un véritable philosophe, un essayiste. Je ne dirai rien ici des *Voyages au Mont-Perdu*, le seul ouvrage de Ramond qui ne soit pas tout à fait oublié, et je souhaite

que cette belle étude de M. Jacques Reboul crée un mouvement de curiosité vers ce grand précurseur des Romantiques. Que cette curiosité provoque une réédition des œuvres de Ramond, devenues presque introuvables (quelques-unes, comme sa *Lettre à M. Chateaubriand sur deux chapitres du Génie du Christianisme*, le sont, en effet), et « la mise en valeur des manuscrits, des dessins et des documents innombrables qui sont aux mains de ses héritiers ».

Cette lettre à Chateaubriand est sans doute très curieuse : peut-être quelque érudit la possède-t-il dans sa bibliothèque. On pourrait dès maintenant poser la question à *l'Intermédiaire des chercheurs et des curieux*.

§

Après *les plus Belles pages de Maurice de Guérin*, qu'a publiées le « Mercure », après l'étude définitive que M. Abel Lefranc a consacrée à l'auteur du *Centaure*, voici que M. Ernest Gaubert nous donne **les Œuvres choisies de Maurice et Eugénie de Guérin**. Il est bien que le frère et la sœur, qui s'aimèrent tant pendant leur vie soient ici réunis dans leurs œuvres. Ces œuvres d'ailleurs sont, avec leurs nuances, d'une sensibilité identique, et le beau paganisme de Maurice se marie parfaitement au mysticisme de sa sœur.

A signaler encore cette petite plaquette de M. Prat sur *Eugénie de Guérin*, où l'auteur étudie la vie harmonieuse de la sœur de Maurice.

§

M. Georges Pellissier entreprend une **Anthologie des Prosateurs français contemporains**, dont voici le premier tome consacré aux *Romanciers*.

Il est difficile de donner en quelques pages d'anthologie une idée du style et de la manière d'un romancier, aussi faut-il plutôt considérer ce volume comme un dictionnaire d'écrivains célèbres, avec un catalogue de leurs œuvres, que comme une anthologie, impossible à établir en un si petit espace. Ceux qui ne connaîtront d'Henri de Régnier que ces deux pages du *Mariage de minuit* se feront du talent si divers du maître une idée tout à fait insuffisante. Insuffisantes aussi les quelques lignes de critique, cinq lignes, que M. Pellissier accorde à l'auteur du *Bon plaisir*. L'autographe, très bien venu, qui emplit la page n'est pas une compensation suffisante. Cette remarque s'applique à quelques autres romanciers qui sont représentés ici par de trop courts fragments. Mais il y aurait de plus graves reproches à faire à M. Pellissier, et on ne peut lire sans irritation cette notice sur Villiers de l'Isle-Adam :

«... Ecrivain souvent obscur, embarrassé, pénible et d'une origina-

lité laborieuse, on trouve pourtant chez lui, sinon de belles pages, au moins des traits de talent tout à fait remarquables... etc... »

Le lecteur est bien renseigné.

JEAN DE GOURMONT.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

Les conférences de M. René Fauchois sur *Iphigénie*.— Va-t-on enfin comprendre la Littérature Médiévale? — Robert Sémichon : *Les Matinées-Conférences du jeudi à l'Odéon ;* Jorel, 1 fr. — Georges Pellissier : *Anthologie du théâtre français contemporain (de 1850 à nos jours)* ; Delagrave, 3 fr. 50. — Joseph Gautier : *La Méprise amoureuse*, c. en 1 a. ; chez l'auteur, 1 fr. 25. — Salvator Delaville : *Théâtre d'un Inconnu (le Rêve d'une matinée de mai*, scénette ; *la Destinée*, dr. en 17 sc. ; *le Sel renversé*, com. en 1 sc.) ; Leymarie, 3 fr. 50. — Dr G. Espé de Metz : *le Couteau, essai dram. sur les limites du droit chirurgical*, en 4 a. ; Grasset, 3 fr. 50. — Jean Conti et Jean Gallien : *La Grève rouge*, p. en a. ; Sté mod. d'éd. théâtrale, 1 fr. — Memento.

« Le sujet même d'**Iphigénie** est aussi odieux que ridicule » — déclarait, le 27 octobre dernier, aux étudiants de l'Odéon, M. Fauchois : — « Comment pourrions-nous véritablement nous intéresser à l'aventure de cette jeune fille dont l'égorgement doit procurer du vent à la flotte grecque? »

Et pourtant... nous nous y intéressons depuis tantôt deux mille quatre cents ans. Il a fallu d'ailleurs, notais-je ici même (1er avril 1907),

Euripide — après Eschyle et Sophocle — les roueries de la sophistique grecque et à Racine (plus heureux que Dolce, Sibilet, Coras et Leclerc) tout l'art, si curieusement raffiné chez nos classiques et trop peu remarqué, de la litote pour que nous attendrisse la petite païenne, consentant à la mort... afin que l'on puisse rattraper sa tante, partie avec le jeune Pâris.

Sans doute, je m'étonne que Racine n'ait pas adopté de préférence la tradition d'après laquelle Iphigénie était une fille naturelle d'Hélène et aurait été recueillie, pour sauver la réputation de celle-ci non encore mariée, par Clytemnestre : le désespoir de l'enfant devant la fugue maternelle eût expliqué sa résignation au sacrifice. Les angoisses d'Agamemnon auraient subsisté d'ailleurs, puisqu'il se croyait le père de l'héroïne, et sa conduite cependant nous en semblerait moins atroce.

Peut-être Racine aura-t-il préféré, comme son audacieux modèle Euripide, jouer la difficulté. Mais il a, convenons-en, exagéré : le désinvolte conférencier l'a démontré par maint exemple.

Remarquons néanmoins que la plupart des Chefs-d'Œuvre présentent quantité d'invraisemblances, tant au point de vue de l'action qu'à celui des caractères, pour l'ordinaire monstrueux.

Lors, ayant dégaîné son grand sabre, le maître
des peuples et des rois jugule son enfant
et braille : « Ça fera baisser le baromètre! »

fifre Georges Fourest en sa *Négresse blonde*. Mais n'y résume-t-il pas *le Cid* par ce vers inoubliable :

Qu'il est joli garçon, l'assassin de Papa !

C'est qu'à l'instar de la statuaire monumentale, la tragédie et le drame à la fois simplifient et accusent les silhouettes.

Et si quelqu'un porte atteinte aux Classiques, n'est-ce pas plutôt le Pion thuriféraire qui, à nous les signaler pour des parangons de « sagesse » et de « modération », sournoisement s'ingénie, dirait-on, en même temps qu'à aplatir les cerveaux, à provoquer la surprise et le scandale chez toute âme survivante et sincère ?

Non moindre aberration, de prétendre nous fournir, avec la littérature néo-hellénique (cette importation byzantine !) des trois siècles XVIe, XVIIe et XVIIIe, l'expression nationale, traditionnelle et complète de la France plus que millénaire ! Ceux qui savent avec quelle obstination je proteste ici, depuis dix ans, contre cette réaction de grimauds à jamais embabouinés dans leurs chausses universitaires et m'efforce de faire comprendre l'originalité, la vie sublime et fière non seulement de notre poésie et de notre art, mais de toute notre pensée médiévale — dont seuls les étrangers, depuis l'Arioste jusqu'à Wagner, ont su tirer profit, — ceux-là ont deviné ma joie à voir, enfin, un Bouhélier, un Nazzi, un Pawlowski, un René Fauchois entrer dans la bonne bataille... d'où dépend l'avenir occidental.

Déjà l'on peut mesurer l'ignorance ou la stupidité d'un contemporain à son mépris pour le Moyen-Age.

Oui, c'est dans cette époque, sans égale que celle de Périclès,

c'est là qu'il faut reconnaître notre véritable tradition française. Là, du sol même de notre pays, s'élança un art succulent, truculent, profond... Ce sont ces admirables mystères,

(et surtout, plus admirables encore, *les Jeux* et *les Miracles*),

ce sont les farces et les moralités, les fabliaux, toute une floraison grasse, puissante, épanouie en bonne humeur, en clair langage qui sent bon la terre dont elle a jailli et bien française, celle-là, nationale, non seulement dans ses fruits savoureux et dans ses fleurs charmantes, mais jusqu'en ses racines.

M. de Pawlowski eut donc tout à fait raison de dire, hier encore : « Au début du XVIIe siècle, avec les derniers Etats-Généraux, finit l'Histoire de France proprement dite... Au point de vue politique et religieux, au point de vue artistique, ce fut la France du Moyen-Age qui fut la France véritable, telle que nous l'aimons. Les emprunts italiens, espagnols ou anglais du dix-septième et du dix-huitième siècle, quelle qu'ait été leur valeur, ne relèvent point du véritable esprit français ! »

Il n'a de même pas été difficile à M. Fauchois de relever — après Victor Hugo, qu'il cite d'ailleurs — les faiblesses, les incorrections

de style qui fourmillent dans l'œuvre de Racine : le moindre chroniqueur de *la Dépêche de Toulouse* « file » ses comparaisons avec bien plus de suite qu'Homère et de réalisme que Fénelon ; Saint-Simon ne cesse de violer la syntaxe. Seulement elles vivent, les pages qu'il lui a faites.

Tout compte fait, la très irrévérencieuse critique de M. Fauchois n'en a pas moins apporté un contrepoids très nécessaire aux balourds et mortuaires panégyriques des habituelles **Matinées-Conférences** à l'Odéon, que précisément vient de nous résumer, fort à propos, la plaquette de M. Semichon.

Egalement utile, l'**Anthologie du Théâtre français contemporain (de 1850 à nos jours)** apprendra les noms, le style et les ouvrages dramatiques de Cormon, Villetard, d'Ennery, Belot, Loyson, Caillavet, Bergerat et de cinquante-cinq autres de nos gloires au débutant qui découvrira bien ensuite, sans l'aide du judicieux M. Pellissier, ceux de Villiers de l'Isle-Adam, Flaubert, Zola, Edmond et Jules de Goncourt, Erckmann-Chatrian, Jarry, Beaubourg, Pottecher, Descaves, Dumur, Bouhélier, Pharamond, A. de Lorde, Pierre Véber, etc. Jadis on ne comptait point au rang des dramaturges Musset, — dont s'inspire un peu trop au contraire M. Joseph Gautier et dont les artifices de langage et de sentiment soudain se révèlent, qui dans le Maître n'en continueront pas moins cependant à nous enchanter; mais on doit plein guerdon à telle **Méprise amoureuse** en faveur de ce seul mot :

L'amour a besoin d'infini... pour vivre une heure !

Car, où l'infini s'obture, ne se produisent plus que mesquinerie et querelles comme en ce ménage qui, **le Sel renversé**, se dispute ou, très éphémère émoi tout au plus, **le Rêve d'un Matin de mai** tel que l'évoque M. Delaville sur le beau décor de la princière et nonchalante Loire tandis que se profile (si petite parce que si loin et très fine parce que d'un âge autre !) la silhouette ajourée de Saint Gatien de Tours. — C'est Gand, du Moyen-Age aussi, avec ses caves bourdonnantes d'industries-arts, qu'il ressuscite ensuite : mais, las ! en ces rues ne marche plus la foule invincible des Communes ; le protestantisme, en décomposant les Flandres, les a livrées à l'Espagnol, et, auprès du descendant débile des Artevelde, le plus débile Vyts accepte que son frère jumeau pour lui meure. Il y a de bonne couleur romantique en ces « Scènes » où pas un instant l'intérêt ne faiblit : tant vaut par soi-même le genre historique, soit dans le drame (cette suite de la tragédie), soit dans le roman (cette suite de l'épopée), y tirât-on, un peu trop, comme M. Delaville, sur des ficelles usées (jumeaux-sosies, traître par amour repoussé, rencontres for-

tuites, prédiction infaillible de bohémiens) pour faire conduire au dénouement les héros par **la Destinée** !

Elle opprime de manière assez automatique aussi ceux de M. Espé, de Metz. Qu'un chirurgien se laisse entraîner par l'appât de la fortune à faire de l'ovariotomie, il ne s'ensuit pas nécessairement que sa fille aura recours au **Couteau** d'un émule et périra de la sorte, juste afin que soit puni son père et la morale vengée. Toutefois quel « clou » superbe au I : une salle de dissection avec les corps sur les tables, les uns encore entiers et, croirait-on, endormis, les autres ouverts ou affreusement détaillés, avec, à l'entour, l'essaim bouillant et fanfaron des carabins, dont l'un bondit, apothéose ! et le pied sur l'un des cadavres entonne une cynique chanson du Quartier. A travers l'action piétinent les deux partis, actuellement aux prises, de la médecine. Et il y a une scène terriblement pathétique où le père, immobilisé par l'arthrite, écoute lui venir, du téléphone, coup sur coup, la révélation du déshonneur de sa fille, les gémissements de son agonie, puis, parmi les chants liturgiques, le coup de pistolet de l'amant au châtreur de femme : certes, il est beau, ce geste du chirurgien abattu par la balle qui se relève afin d'essayer encore de sauver sa victime involontaire...

Grève rouge, non plus devant la procréation, mais devant la production industrielle, entrechoque le contre-maître Jean, acquis aux patrons, et le délégué de la C. G. T., Jacques. Aristide et Jean, pardon ! Jean et Jacques en outre se disputent Marianne, pardon ! Pauline, la fille du tout puissant Marchand de Vins. Puis la force armée s'en mêle ; seulement, résultat inattendu, ce ne sont pas les comparses qui sont tués, mais le délégué de la C. G. T. : un cas unique, si je n'erre.

Memento. — *La Rénovation morale* a entrepris, dès octobre, une série d'articles sur la Ploutocratie dramatique (les Fils à papa, la Fortune de début des auteurs joués, etc.). — *Le Monde Artiste* nous décrivait pendant ce temps la boulangerie où naquit Schiller : dans la petite maison de bois, le berceau du poète se trouvait entre le poêle et le pétrin. On nous décrivait aussi la maison où il mourut, avec la table grossière où il écrivit *Guillaume Tell*, ses chaises de cuir pas même teint, les gravures pauvrement coloriées des murailles et, dans un cabinet exigu et bas, l'étroite couchette où il expira « *toujours plus tranquille* ». — Ai-je signalé, parmi les revues de théâtre, *Alceste* et *Paris-Coulisses*, où collaborent des poètes ? — *Marius vaincu*, la belle tragédie de M. Mortier, est enfin en librairie.

GEORGES POLTI.

HISTOIRE

Les Origines diplomatiques de la Guerre de 1870-1871, recueil de Documents publ. par le ministère des Affaires étrangères, tomes I et II ; Gustave Ficker, s. p. — Henri Welschinger : *La Guerre de 1870. Causes et Responsabilités*, 2 vol. ; Plon-

Nourrit, 15 fr. — Emile Ollivier : *Philosophie d'une Guerre, 1870* ; Flammarion, 3 fr. 50, — Léon Van Neck : *1870-1871 illustré* ; Dorbon aîné, 5 fr., ill. — Emile Hayem : *La Garde au Rhin* ; Bernard Grasset, s. p., ill.

Les Origines diplomatiques de la Guerre de 1870-1871. Documents publiés par le ministère des Affaires Etrangères. Tomes I et II. — Albert Sorel qui, durant toute sa carrière d'historien, pratiqua l'utilisation intensive des sources diplomatiques, avait donné une *Histoire diplomatique de la guerre franco-allemande* (1875, 2 vol. 8°) : mais, tout en méritant de rester ici le véritable initiateur de cette méthode, il n'avait pu naturellement connaître, tant s'en faut, tous les documents de chancellerie. La publication de ces documents vient d'être entreprise sur initiative du gouvernement français. Dans la pensée de ses auteurs, cette publication « n'a pas seulement pour objet de réunir, à l'usage des historiens, les pièces diplomatiques dont la connaissance sera nécessaire au récit impartial de la guerre franco-allemande et des événements qui l'ont précédée et préparée. Elle s'adresse aux gouvernements et aux peuples comme aux historiens... La démocratie a le droit d'être instruite de toute la vérité sur les circonstances et sur les hommes dont l'action a marqué si cruellement ses destinées. » Voilà un programme vaste. Il s'agit, en tous cas, d'une publication de toute première importance.

Les deux premiers volumes ont paru récemment. Les documents qu'ils contiennent se rapportent seulement à une période de six mois, de décembre 1863 à mai 1864. Cette date initiale, décembre 1863, fait remonter les origines diplomatiques de la guerre de 1870 à la guerre de l'Autriche et de la Prusse contre le Danemark, autrement dit à l'affaire des Duchés danois. Il a paru, en effet, aux membres de la Commission d'historiens chargée de cette publication, MM. Aulard, Emile Bourgeois, Pierre Muret et Georges Pagès, que là était le véritable point de départ de la crise. En 1863, Napoléon III pouvait encore changer le cours de la destinée en intervenant dans l'affaire des Duchés danois, en empêchant la question danoise de devenir la question allemande. Ce fut le moment psychologique, qui ne fut pas saisi. Ainsi pensent nos historiens. Il ne faudrait pas prêter une importance extraordinaire à cette affaire des Duchés danois ; nous ne savons si une intervention de la France (aidée de l'Angleterre) s'imposait absolument en 1863, ni jusqu'à quel point la France pouvait avoir intérêt à ce que la question danoise, à vrai dire très petite en elle-même, ne devînt pas la question allemande. Les critiques de Prévost-Paradol (auxquelles on peut, d'ailleurs, se reporter, en tâchant de les rapprocher des documents présents) indiquent surtout la causticité de cet esprit (1). Cependant il est vrai que, peu importante

(1) Les critiques de Persigny, d'autre part, s'appliquent surtout à la politique suivie après Sadowa, et là elles portent très juste.

en elle-même, l'affaire des Duchés danois eut des conséquences considérables, si, à cause d'elle, la rivalité de la Prusse et de l'Autriche s'accentua, et si cette rivalité, à laquelle ne remédia guère la convention de Gastein (1865), où la Prusse et l'Autriche se partagèrent le Sleswig-Holstein et le Laembourg un peu comme deux dogues se partagent le même morceau de viande, aboutit à la rupture de 1866 et à Sadowa. Or, la guerre de 1870 sortit par l'affaire du Luxembourg directement de Sadowa, et cette vérité historique, pour avoir été ressassée, n'en est pas moins vraie, encore que Sadowa ait été funeste à la France et ait amené 1870 non parce que cet événement confirma, au profit exclusif de la Prusse, les résultats de la guerre des Duchés, mais parce que les maladresses de Napoléon III en envenimèrent terriblement les suites. On voit donc la filiation.

Il est encore non moins admissible que si l'on examine la carrière de Bismarck, l'affaire des Duchés danois prend, par rapport à cette carrière, une importance qui dépasse la portée immédiate de cette crise. Elle marque (elle se trouva avoir marqué par la suite) le véritable point de départ de Bismarck. On a dit que son entreprise contre le Danemark était le chef-d'œuvre de sa diplomatie, et l'on conçoit tout au moins qu'il n'y ait pas ménagé les efforts de son puissant génie politique, puisqu'il ne s'agissait de rien moins pour lui que d'échapper, par cette guerre, aux difficultés, devenues redoutables au point d'amener Guillaume I[er] jusqu'au bord de l'abdication, que l'opposition constitutionnelle et libérale lui suscitait en Prusse. Son succès dans les Duchés affaiblit cette opposition et marqua en ce sens un essor de sa carrière ; en ce sens, et en un autre sens beaucoup plus grandiose, parce qu'à l'issue de cette entreprise, dont la réussite assurait « la domination de la Prusse dans l'Allemagne du Nord », la politique extérieure de Bismarck prit, les fautes de ses ennemis aidant (1), une portée toute nouvelle, dont l'Autriche devait s'apercevoir à Sadowa et la France à Sedan. « L'homme d'Etat, disait-il, ressemble à un voyageur dans une forêt ; il sait la direction de sa marche ; mais il ne connaît pas le point exact où il sortira du bois. » Or, croient pouvoir constater les éditeurs de ce recueil, « c'est à partir de l'affaire des Duchés danois qu'apparaît clairement la direction de sa marche. Son entreprise contre le Danemark... contient en germe toutes ses autres entreprises ».

Ceci admis, la correspondance de nos ambassadeurs durant cette période primitive, qui vit la Guerre des Duchés et la Conférence de Londres, devait être évidemment considérée comme un des facteurs

(1) Ces fautes, dans l'histoire de ce temps, sont beaucoup plus importantes que les succès mêmes de Bismarck en Danemark. C'est dans ce sens que nous avons dit qu'il ne faudrait pas prêter une importance extraordinaire à l'affaire des Duchés danois.

de la vérité, en ce qui concerne la guerre de 1870 elle-même. Dès cette date ancienne, elle peut aider à « bien déterminer le rôle et les responsabilités de chacun dans la préparation » de cette guerre. Elle reprend, jusque dans ses premières esquisses, en quelque sorte, « le tableau des situations respectives des pays et des gouvernements ». Quoique pleine de réserves et même de détours, la psychologie des diplomates est, à cet égard, une des plus significatives qui soient : elles se ressent toujours d'avoir été déterminée immédiatement par les faits. Les faits, les principaux, sont ici, dans l'ordre chronologique, de novembre 1863 à mai 1865 : l'essai malheureux de Napoléon III pour réunir un Congrès européen à Paris; l'Avènement de Christian IX en Danemark et la promulgation, par ce Roi, sous l'encouragement de l'Angleterre déclarant que « la Confédération germanique n'avait pas plus de droits au Slesvig qu'au Maroc », de la Constitution, pan-danoise, pourrait-on dire, d'où allait sortir la guerre des Duchés ; l'entrée des troupes fédérales à Altona ; les séances de la Diète germanique et la guerre des Duchés ; les débats sur l'affaire des Duchés au Parlement britannique ; la circulaire de Lord Russell proposant une Conférence sur les affaires danoises ; le voyage de Lord Clarendon en France au sujet de la Conférence ; l'ouverture et les séances de la Conférence de Londres. La Correspondance diplomatique renfermée dans ces deux volumes nous fait connaître en détail l'opinion, l'attitude et les actes des cabinets européens, et avant tout du cabinet français, à propos de ces divers faits. Nous pouvons notamment demander à cette première série de dépêches diplomatiques des renseignements, probablement décisifs, sur la politique du gouvernement français et du gouvernement anglais dans l'affaire des Duchés. On savait en gros que la France avait donné à Christian des conseils de paix (1) et que la Conférence de Londres était restée platonique. Mais il y a, ici, des nuances, des précisions, ces précisions qui souvent renouvellent la signification des actes les plus connus.

Ajoutons que cette collection, composée avec soin, présente les pièces diplomatiques dans l'ordre strictement chronologique. On a estimé que l'ordre par matières (par exemple, tout ce qui est relatif à la Conférence de Londres, ensemble; tout ce qui se rapporte à Copenhague et à Stockholm, ensemble aussi, etc.) eût été factice ; que l'ordre chronologique seul, même au prix d'un peu de complexité et d'entremêlement, pouvait, en rejoignant les morceaux du jeu de patience des faits, reconstituer ceux-ci et les faire comprendre, — « telle démarche à Berlin ne s'expliquant que par telle autre faite à Vienne ou à Londres, par telle information venue de Florence ou de Saint-

(1) Un peu plus tard, cependant, Napoléon III s'éleva énergiquement contre l'incorporation du Danemark tout entier dans la Confédération germanique. Mais le recueil n'a pas encore atteint ce moment.

Pétersbourg, par telle conversation tenue à Copenhague ou à Munich. » Une certaine sélection, indiquée par l'inégalité même des sujets qu'il s'agissait d'éclairer, a été faite dans cette énorme masse de pièces. Enorme, et pourtant non absolument complète encore, d'après les indications de la Commission. Tel qu'il est, cependant, tel qu'il sera si nous en jugeons d'après la partie déjà parue, ce Recueil est destiné certainement à apporter sur les événements de 1870 un témoignage absolument nouveau et, dans l'ordre diplomatique, définitif.

La Guerre de 1870, par Henri Welschinger. — Il n'est pas inutile, en consultant des ouvrages comme celui que nous venons de signaler, de se reporter à des études d'ensemble où l'on soit assuré de trouver un bon aide-mémoire. On lira alors ce livre-ci. Je me hâte de dire qu'il y a beaucoup plus que cela dans l'ample et belle étude critique que M. Henri Welschinger vient de publier, en deux volumes, sur la guerre de 1870. Mais ce livre est en même temps l'ouvrage actuel qui se présente le plus à propos pour faciliter l'utilisation de la grande publication diplomatique entreprise par le ministère de l'Intérieur. L'histoire diplomatique de Sorel était déjà à retenir sous ce rapport ; et voici que l'ouvrage de M. Welschinger le complète à souhait, quelques réserves ou quelques vérifications qui puissent encore s'indiquer çà et là. Avec une forme plus émue et moins incisive, M. Welschinger s'atteste, dans cet ouvrage, comme étant de la même école que son ami regretté Albert Sorel : l'école diplomatique (appellation qui, d'ailleurs, ne peut avoir rien d'absolu, ni se rapporter à quelque chose d'effectif, et qui désigne seulement la provenance et la nature générales des renseignements). Ancien attaché aux Archives du Corps législatif de 1868 à 1870, secrétaire-archiviste à l'Assemblée nationale de 1871 à 1876, M. Welschinger a pu mettre au service de son entreprise présente les souvenirs, l'expérience et les informations amassées au cours d'une carrière analogue à celle de Sorel.

Cela lui a permis d'apporter des précisions sur maint point. En ce qui concerne les origines de la guerre, par exemple, qu'il fait remonter à l'année de Sadowa, M. Welschinger s'attache à réunir tous les faits de nature à établir que le gouvernement impérial avait reçu, dès 1866, les avertissements les plus sérieux et les plus variés (la diplomatie du Second Empire se montra bonne informatrice) sur l'erreur et les dangers de sa politique, à la fois avide et naïve, à l'égard de la Prusse (affaire du Luxembourg). Il montre aussi que Napoléon III était renseigné, dès 1869, sur l'éventualité d'une candidature Hohenzollern. Il fait un exposé critique non moins minutieux des circonstances qui précédèrent immédiatement la guerre : la déclaration du 6 juillet au Corps législatif, — M. Welschinger a noté tous les

détails de la séance, car il y assistait, —sur la candidature du prince Léopold de Hohenzollern au trône d'Espagne(1) ; le retrait de la candidature, avec l'imprudence navrante d'Emile Ollivier ébruitant à l'étourdie cette nouvelle dans les couloirs de la Chambre (au lieu de la notifier officiellement, sous forme d'une déclaration ferme du gouvernement impérial), ce qui permit aux chauvins de la droite de nouer de nouvelles intrigues et d'égarer l'opinion; la demande de garanties pour l'avenir, exigence déplacée puisque l'on avait satisfaction sur le fond, exigence périlleuse en tout cas, terrible, funeste, épouvantable et sept fois mortelle « gaffe », sans précédent dans l'histoire des erreurs diplomatiques; la fameuse dépêche d'Ems, à propos de laquelle M. Welschinger fait remarquer judicieusement que l'on négligea, avant de se lancer, d'interroger notre ambassadeur Benedetti sur la procédure réelle suivie à son égard par le roi de Prusse, procédure qui n'avait rien d'insultant; les Conseils des 13 et 14 juillet, avec leurs tergiversations ; la séance du 15 juillet où, malgré les demandes de communication des documents, la Chambre resta dans l'ignorance de ce qui s'était passé réellement à Ems ; les essais d'alliance, au dernier moment, *in extremis*, c'est le cas de le dire, avec l'Autriche et l'Italie, essais peut-être susceptibles de réussite s'ils avaient été entrepris un peu plus tôt, l'année d'avant, par exemple (marquée effectivement par diverses tentatives interrompues), et que M. Welschinger raconte en un long chapitre à rapprocher des pages écrites par M. Emile Bourgeois sur le même sujet (dans *Rome et Napoléon III*); enfin la déclaration de guerre, le 19 juillet; les désastres...

Après avoir esquissé à grands traits la partie militaire, M. Welschinger, dans le deuxième volume, recherche avec la même minutie critique les origines des grands faits et les responsabilités qui s'y formèrent. En un récit serré, d'une grande clarté d'exposition, ample et en même temps rapide, digne enfin d'un sujet dont le douloureux intérêt est, hélas ! inépuisable, M. Welschinger examine l'affaire Régnier-Bazaine (on retiendra cette façon de joindre ces deux noms : quelques jugements qui soient portés, elle vise surtout le rôle poli-

(1) En une lettre au *Mercure* (1er juin 1910), où il voulait bien rappeler mon article sur le livre de M. Emile Ollivier (*l'Empire libéral*, tome XIV), M. Camille Pitollet rapportait l'opinion d'Oncken sur l'agressive phrase finale de la Déclaration faite par Gramont à la Chambre, le 6 juillet 1870, en réponse à l'interpellation Cochery. D'après Oncken, la responsabilité de cette phrase déplorable remonterait à l'Impératrice Eugénie, influencée par son confesseur. Le nom d'Oncken peut faire accorder du crédit à cette assertion. Remarquons seulement que M. Welschinger, qui s'est livré à une étude minutieuse de la déclaration du 6 juillet, ne parle pas de cela. Le Maréchal Le Bœuf rapporta que l'Empereur trouva cette forme trop vive. C'est Emile Ollivier qui tint la plume. Par contre, les recherches de M. Welschinger confirment ce qu'avait dit Oncken de l'allusion au « trône de Charles-Quint ». Cette phrase, dont les Allemands ont tiré grand parti, est bien due à M. Emile Ollivier.

tique de Bazaine); les suites de la capitulatiou de Metz et la formation de l'Empire allemand; les « intrigues » de Napoléon à Chislehurst (objet de nouveaux détails) et les négociations de Thiers à Versailles; enfin la libération du territoire.

Nous avons particulièrement insisté sur le premier tome, parce que c'est là surtout que se trouve l'étude des « causes et responsabilités », selon le sous-titre du livre; mais l'examen des agissements de tous les acteurs du drame se soutient jusqu'au bout aussi précis et renseigné. Une riche collection de pièces justificatives complète ce remarquable ouvrage, excellente enquête sur nos malheurs, écrite, par un véritable savant, « à l'heure de l'histoire ».

§

Parmi les personnages politiques ayant encouru, de la part de M. Welschinger, les jugements les plus sévères, le Duc de Gramont et M. Emile Ollivier sont au tout premier rang. Il est juste, après l'accusation, de signaler la défense. On trouvera celle de M. Ollivier dans cette **Philosophie d'une Guerre**, qu'il vient de publier. Nous pouvons nous dispenser de nous arrêter longuement à cet ouvrage, pour la bonne raison que nous nous trouvons l'avoir déjà examiné en détail, — attendu qu'il est une reproduction du tome XIV de *l'Empire libéral*, dont nous avons parlé dans notre chronique du *Mercure* du 16 juillet 1909; reproduction un peu abrégée, corsée d'autre part dans le sens du plaidoyer, mais qui reproduit tels quels les principaux passages de ce tome XIV. Le lecteur voudra bien se reporter à notre chronique de cette époque, et nous le prions de le faire, non pour le vain plaisir de nous faire relire, mais pour qu'il puisse percevoir, à travers cet article, *l'autre* son de cloche.

En maintenant nos critiques de ce temps, nous n'avons du reste qu'à répéter ici que la « philosophie » à retirer, sinon de la guerre, du moins du rôle de M. Emile Ollivier dans ces affreux événements, c'est que, selon nous, la faiblesse de la situation ministérielle de M. Ollivier contribua beaucoup à fausser sa position, et par suite son action, notamment dans l'affaire de la communication officieuse à la Chambre de la nouvelle du désistement et dans l'affaire de la demande de garanties. Mais cette situation n'est pas plus avouée ici que dans le tome XIV. La fierté de M. Ollivier répugne à cet argument, cependant probant. Quant à la « philosophie » de la Guerre, M. Ollivier dit ceci en substance: Tout était préférable à l'acceptation du soufflet de Bismarck. Il a mieux valu pour la France tomber sur le champ de bataille que sous le mépris. « Il n'était pas humainement possible, dans les circonstances au milieu desquelles nous délibérions, d'agir autrement que nous l'avons fait. » Hélas! Psychologiquement, M. Ollivier a peut-être raison. Mais il était possible tout de même : de

faire, le 6 juillet, une déclaration moins belliqueuse au Corps législatif ; de ne pas divulguer prématurément, dans les couloirs de la Chambre, un secret d'Etat ; de ne pas se compromettre auprès de l'ambassadeur prussien ; de protester auprès de l'Empereur contre la funeste demande de garanties.

Il nous reste à peine la place de signaler, en les recommandant, deux ouvrages d'un vif intérêt pittoresque, d'abord, de M. Léon Van Neck, **1870-71 illustré**, et « illustré » est le mot, car jamais plus curieuse iconographie documentaire n'ajouta davantage à l'agrément d'un texte, nourri lui-même de nombreux extraits de publications étrangères, et préfacé par M. Paul Adam d'un de ces rapides aperçus synthétiques où il excelle ; — puis **La Garde au Rhin**, ouvrage où M. Emile Hayem a condensé, épopée, légende, histoire, géographie, folk-lore, ce que l'on pourrait appeler une encyclopédie du Rhin. Un chapitre d'une heureuse nouveauté est celui où, sous ce titre : « Quelques effets de la rivalité atavique », se trouve réuni tout ce que le Rhin a pu inspirer, en fait de poésie de circonstance, à la verve patriotique des deux grands peuples riverains. A la fin du volume, aux « Documents », figure utilement une suite d'opinions historiques et contemporaines. L'on a ici tout ce *qu'il faut*, — pour des motifs qui ne doivent pas changer ! — savoir sur le Rhin.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

William James : *Philosophie de l'expérience*, Flammarion, in-18, 3 fr. 50. — André Joussain : *Romantisme et Religion*, Alcan, in-16, 3 fr. 50. — Joseph Fabre : *Les Pères de la Révolution, de Bayle à Condorcet*, Alcan, in-8°, 10 fr. — Comte Baguenault de Puchesse : *Condillac, sa vie, sa philosophie, son influence*, Plon-Nourrit et Cie, in-16. — Péladan : *La Philosophie de Léonard de Vinci d'après ses manuscrits*, Alcan, in-16, 2 fr. 50.

Je crois que le pragmatisme, lorsque l'engouement qu'il suscite aura passé de mode, assumera un rôle historique assez nettement défini. Il témoignera des excès auxquels se sont portés les systèmes fondés sur l'idée de l'absolu et les philosophies conceptualistes. Le pragmatisme apparaîtra alors comme l'attitude d'esprits épouvantés réagissant avec non moins d'exagération contre leur propre peur. Sous l'empire de cette terreur du concept, de l'abstrait et de l'absolu, nos philosophes pragmatistes en viennent en effet à instruire le procès de tout intellectualisme, à confondre, avec les pires sophismes des métaphysiciens de l'absolu, l'utilisation normale du concept, dont ils ne peuvent d'ailleurs critiquer l'emploi qu'en lui empruntant sa vertu et en faisant eux-mêmes de cet élément réprouvé un copieux usage, annihilant ainsi par la nature de leur argumentation la valeur de leur thèse. Il faut avoir pris bien au sérieux les prétentions métaphysiques d'un Hégel, gâtant par un effort stérile en vue d'étreindre l'ab-

solu, une méthode et une conception touchant le développement de la réalité dont la valeur demeure grande, il faut avoir été très fortement ébranlé par le mysticisme d'un Green ou d'un Royce pour en venir à se jeter à l'autre pôle de la dialectique et à voir dans l'acte pur soustrait aux prises de l'intellect un principe d'explication.

Le pragmatisme vit sur trois ou quatre idées dont les unes sont plus simples qu'il ne paraît et dont les autres sont tout aussi inacceptables que la prétention de saisir l'absolu affiché par les philosophes intellectualistes.

Parmi les idées simples, l'une de celles qui a fait fortune exprime que l'usage de la connaissance abstraite et par concepts n'a trait qu'à la pratique et ne vaut pas pour la spéculation, qu'elle n'intéresse que notre action sur les choses et ne nous livre pas la connaissance de ce qu'elles sont en soi. M. Bergson, qui a formulé ce point de vue, l'a illustré, dans les derniers chapitres de *l'Evolution créatrice*, d'une exposition des procédés par lesquels l'intelligence scientifique a étendu son empire sur les choses en les concevant autres qu'elles ne sont et cette exposition, par l'analyse remarquablement documentée qu'elle renferme du mécanisme de l'intelligence, emplit cette idée simple d'un contenu singulièrement riche. En effet l'intelligence conçoit les choses autrement qu'elles ne sont, et je me suis appliqué avec insistance à le faire voir, mais tandis que, sous le jour de la notion du bovarysme, cette façon de concevoir les choses est tenue pour la seule façon dont les choses soient concevables, tandis que cette connaissance inadéquate est tenue pour toute la connaissance, M. Bergson, par une vue mystique, entend dépasser cette connaissance inadéquate et dès lors l'idée simple et toute kantienne selon laquelle nous ne connaissons les choses que par rapport à nous, par les points où elles nous intéressent, nous blessent ou nous agréent, dès lors cette idée simple devient une idée inconcevable. Dès que, sous la formule — la connaissance par concept n'a trait qu'à la pratique — on sous-entend qu'il est un autre mode de connaissance par lequel il est possible d'atteindre l'en soi réel des choses, on en vient nécessairement à signifier, en fin de compte, sous quelque vertuosité dialectique que l'on masque cette conclusion, qu'il existe une connaissance, en dehors de la connaissance. C'est dans ce dernier sens que la théorie s'est aventurée avec cette nouvelle proposition selon laquelle la réalité est de nature continue alors que nous lui appliquons à tort, nous signifie-t-on, des mesures discontinues. Or, ces mesures discontinues, le fait même de l'intelligence saisissant le réel dans la sensation muée par elle en perception, ce fait même les introduit dans la substance de la réalité, et ce n'est pas encore assez dire, car ce fait même est créateur, pour sa part, de la réalité, est un élément indispensable du réel, et une réalité qui n'aurait pas subi ce heurt de l'intelligence, de la con-

naissance la saisissant et la brisant, demeurant parfaitement inintelligible, serait ainsi, absolument parlant, entièrement inexistante. La connaissance de soi fait partie essentielle de la réalité et ce n'en est pas un élément mort, cette connaissance est liée au geste créateur par lequel l'existence se déchire et tire d'elle-même les objets de son intérêt en même temps que les miroirs où ceux-ci se réfléchissent, les uns et les autres actifs et vivants, l'existence des uns étant conditionnée par l'existence des autres, l'impossibilité de se confondre en un absolu, de se joindre en une unité étant la loi de leur existence réciproque et de toute existence concevable. A considérer les conclusions auxquelles le pragmatisme aboutit, à voir se formuler les tendances secrètes qu'il renferme, il apparaît bien qu'au point de vue des modes de la sensibilité dont il relève il ne ressemble à rien tant qu'aux philosophies dont il combat les prétentions. Il est un effort pour saisir un en soi des choses, une objectivité absolue. Mais, attribuer à la réalité une existence en dehors de la relation, ce n'est pas une exagération métaphysique moindre que celle qui consistait à imaginer l'absolu et à en déduire tout le contingent.

Ces réflexions me sont suggérées par le petit livre de M. William James, **Philosophie de l'expérience**, dans lequel l'exposition des thèses pragmatistes et de la théorie du continu de M. Bergson occupe une place importante et est l'objet d'intéressantes considérations. Un chapitre du même ouvrage est consacré aux vues philosophiques de Fechner. William James dégage de la théodicée qu'elles impliquent une conception finitiste de la divinité et revient avec complaisance, au cours d'autres développements, sur cette notion d'un dieu fini qui aboutit bientôt à celle de plusieurs dieux finis, soit d'un polythéisme dont la mythologie nous a rendu l'idée familière. Mais c'est une chose, pour des esprits modernes, de se complaire aux fables de la Grèce et de Rome, et c'en est une autre de leur attribuer une valeur philosophique réelle. Aboutir à cette attitude spirituelle, exécuter ce rétablissement intellectuel, c'est peut-être un tour de force dialectique ; en cette matière, c'est peut-être le fin du fin, mais cela fait songer aussi parfois à une philosophie bien puérile. Je ne pense pas qu'il faille juger William James sur cet ouvrage qui est la reproduction d'une suite de leçons professées devant un public mêlé et qui ont un caractère trop marqué de vulgarisation. C'est toujours du William James, mais non du meilleur et on n'y fait qu'entrevoir les dons d'analyse et les qualités de psychologue qui s'avèrent chez le théoricien de l'expérience religieuse et du mécanisme de l'émotion. Enfin, il ne faut pas oublier qu'il convient, — dans toute production intellectuelle qui réussit, — de considérer deux facteurs : l'individu qui la produit, le milieu parmi lequel l'œuvre se manifeste et prospère. On distingue, dans l'œuvre de William James l'action d'un esprit

évidemment supérieur, on y distingue aussi l'influence du milieu social parmi lequel cet homme a vécu et s'est exprimé, milieu social fortement dominé par des intérêts pratiques immédiats, milieu dépourvu d'affinement et de culture, milieu âpre où toutes les forces tendues vers l'action font de la société américaine, malgré la différence des moyens employés pour parvenir, une société encore barbare où la nécessité des freins moraux est urgente. D'où le besoin religieux qui se traduit avec force dans ce milieu qui ne tolère l'épanouissement que des seules œuvres où il est respecté et trouve à se satisfaire, d'où, par répercussion, le mysticisme qui apparaît dans l'œuvre de William James et lui impose de regrettables déviations. Faut-il relever que l'état de dissolution de la croyance qui se manifeste dans une société telle que la nôtre a les mêmes effets que l'état de demi-barbarie qui caractérise encore la société américaine. Cet état suscite, à titre de réaction, un besoin religieux et l'intensité de ce besoin, avec le pouvoir d'aveuglement qu'il engendre, explique la créance que rencontrent, chez des esprits affinés, les éléments mystiques du pragmatisme français.

Le nouvel ouvrage de M. André Joussain : **Romantisme et Religion**, peut être considéré comme un témoignage à l'appui de la réalité de cette influence. Ainsi que l'indique d'ailleurs le titre de son ouvrage, l'auteur s'y préoccupe de la signification idéologique, sentimentale, morale et religieuse du romantisme plutôt que des formes littéraires où il s'est exprimé. Sous son aspect le plus général, il voit dans le fait romantique un effort en vue de sauvegarder ce qu'il y a d'original dans la vie, en vue d'empêcher qu'elle soit entièrement absorbée par l'intelligence et réduite à de trop précises formules, il y voit une opposition de l'intuition au concept, ce qui justifie son recours à la philosophie de M. Bergson qu'il donne pour une expression profonde du romantisme et son ouvrage constitue par là une intéressante indication au sujet des espoirs religieux, qu'à tort ou à raison cette philosophie suscite. L'étude de M. Joussain, conçue sous le jour d'un point de vue fondamental, est, en réponse aux attaques dont le romantisme a été l'objet depuis quelques années, un essai de réhabilitation qui a en partie sa raison d'être. Elle renferme de bonnes analyses et laisse apercevoir notamment de façon heureuse comment la mentalité romantique, fondée sur l'exaltation de l'instinct, a donné naissance pourtant avec la Réforme, qui fut un de ses prodrômes, et avec les tendances humanitaires qui éclatent dans l'idéologie d'un Hugo ou d'un Michelet, à la conception d'une religion rationnelle. A vrai dire, les tendances romantiques ne me paraissent pas, prises au sens où M. Joussain les entend, pouvoir être considérées indépendamment de leur rapport avec les tendances classiques. Le classicisme est une cristallisation

d'une tendance romantique qui a réussi à prévaloir. Toute expression du romantisme, et qui est un effort en vue de dissoudre une cristallisation antérieure, est aussi un effort en vue d'en instituer une autre, et sans doute le romantisme, — c'est par là qu'il séduit, — ne mérite-t-il ce nom qu'autant qu'il présente le caractère d'une insurrection qui n'est pas encore devenue un gouvernement établi. Il a le charme de tout ce qui est encore virtuel, et n'a pas subi l'épreuve de l'expérience. Il en appelle, il est vrai, du concept à l'intuition, mais la fin naturelle de toute intuition est de se fixer en des formes nouvelles de concept.

M. Joseph Fabre, poursuivant l'examen encyclopédique qu'il a institué de la pensée humaine, reprend son enquête dans son nouveau volume, **les Pères de la Révolution**, à la page où l'avait laissée, avec Leibniz, son dernier livre *la Pensée moderne*. Une étude sur Bayle inaugure l'ouvrage qui nous mène jusqu'à Condorcet « apôtre du progrès » et que remplissent d'importants chapitres consacrés à Locke, à l'abbé de Saint-Pierre, à Montesquieu, à Buffon, à Voltaire, à Rousseau, à d'Alembert, à Diderot et au groupe des encyclopédistes de moindre renom, à Adam Smith, à Turgot et aux économistes. Fidèle à son titre, ce nouveau volume renferme, comme les précédents, une exposition analytique des idées et des systèmes plutôt que des aperçus biographiques. Ces expositions sont fidèles et l'ouvrage reflète bien, dans son ensemble, ce mélange d'esprit critique et de croyance idéologique dont le contraste et l'amalgame sont caractéristiques de cette époque qui peut-être, aujourd'hui encore, n'est pas tout à fait close.

Condillac qui, classé par M. Fabre parmi les *poetæ minores* de la pensée philosophique, ne s'était vu consacrer dans son ouvrage que quelques pages, a trouvé en M. Baguenault de Puchesse, son petit-neveu, un historiographe plus complet. Ce n'est pas toutefois que, dans le livre qu'il lui a consacré, **Condillac, sa vie, sa philosophie, son influence**, l'auteur ait été entraîné par l'esprit de famille à faire au philosophe une place plus grande qu'il ne convient, et bien que Condillac se soit évidemment appuyé sur la philosophie de Locke, on est tenté d'attribuer à son système une part d'originalité plus grande que celle que lui concède son biographe. Pour ceux qui attachent quelque influence au sol et à la race dans a production des esprits, il est intéressant de noter que l'empiriste Clondillac appartient au même terroir qui devait donner naissance à Henri Beyle, dont la démarche mentale, dans un ordre plus concret, a sensiblement même allure.

Plusieurs des chapitres compris dans **la Philosophie de Léonard de Vinci d'après ses manuscrits** ont paru dans le *Mercure de France* et les lecteurs de cette revue n'ont pas oublié

ces belles et originales études. Il suffira d'en rappeler les idées maîtresses : une revendication en faveur de l'Humanisme opposé à la Réforme comme véritable initiation à la libre pensée, une pénétrante analyse de la manière philosophique de Léonard qui, d'une façon toute spontanée, pratique à la fois la méthode expérimentale aujourd'hui adoptée par le plus grand nombre des Occidentaux et la méthode analogique vers laquelle, selon M. Peladan, nous nous acheminons et à l'égard de laquelle il est encore un initiateur. A ces deux titres, l'auteur voit en Léonard de Vinci le précurseur et le maître de l'évolution occidentale.

Voici qu'une fois de plus j'ai dépassé les bornes fixées à cette rubrique. Je m'en excuse sur ce que je commets cette infraction pour la dernière fois. Après m'être tenu pendant quatre années aux fenêtres du *Mercure de France* pour y regarder passer, dans les carrosses du livre et sur les rails des périodiques, les conceptions et les systèmes philosophiques du temps présent, je rentre dans ma mansarde, heureux de songer que les bruits du dehors m'y parviendront par l'entremise d'un penseur qui a le don de saisir et de distinguer, sous la rumeur épaisse et confuse de la rue, la voix ténue des idées, — M. Georges Palante.

JULES DE GAULTIER.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

A. Colson : *L'Essor de la chimie appliquée*, E. Flammarion, 3 fr. 50. — *La Revue de l'aviation*, publication mensuelle, 8, rue de la Grange-Batelière, Paris, abonnement, 6 francs. — Capitaine du génie Duchêne : *L'Aéroplane étudié et calculé par les mathématiques élémentaires*, R. Chapelot, 5 fr. — C.-A. Laisant : *L'Enseignement du calcul*, conseils aux instituteurs, Hachette, 0 fr. 60. — Dr Galtier-Boissière : *Les Maladies de poitrine*, Larousse, 1 fr. 35. — A. et A. Mary : *Les Organismes primordiaux*, J. Rousset, 3 fr. 50. — Memento.

Au premier abord, **l'Essor de la chimie appliquée**, de M. Albert Colson, pourrait paraître déplacé dans la *Bibliothèque de Philosophie scientifique*. Mais, à la lecture, l'idée philosophique du livre ne tarde pas à se dégager. Pour M. Colson, il faut bien se garder de confondre la pratique avec l'empirisme : « croire que la pratique n'a pas besoin de la théorie est une erreur » ; aussi, constamment dans son livre, l'exposé sommaire des principes précède et éclaire les applications.

La chimie a fini par dominer l'industrie, l'agriculture, l'hygiène, et « ce qui est peut-être plus surprenant que cette expansion féconde de la chimie, c'est la simplicité des principes sur lesquels elle repose ». Des règles très simples président à la formation des corps, et chacun peut concevoir facilement les multiples architectures de la molécule.

Sous une teinte de notions générales, le distingué professeur de l'Ecole polytechnique nous fait voir toute une série de tableaux va-

riés; il s'agit tour à tour de la grande industrie minérale, des industries agricoles, de l'électro-chimie, de la métallurgie, des chaux et ciments, du radium, des pierres précieuses, des pétroles..., des couleurs, des parfums, des médicaments. Chaque exposé est concis, mais la lecture n'en est pas aride.

Parmi les chapitres les plus intéressants sont ceux relatifs aux matières organiques colorantes et odorantes. « Le pouvoir colorant d'une substance, son odeur, son action sur l'organisme sont des caractères qui, comme toutes les autres propriétés, sont inhérentes à la matière et ne dépendent pas de son mode de formation. Les propriétés les plus dissemblables parfois même se trouvent réunies. Ainsi le plus violent des explosifs, la nitro-glycérine, n'est autre que la trinitrine employée en thérapeutique, et l'acide picrique, préconisé contre les brûlures, teint la soie en jaune sans mordant et constitue encore la mélinite des obus de rupture. Il n'y a donc pas, à proprement parler, de chimie des matières colorantes, ni de chimie des parfums, ni de chimie des explosifs, mais un seul et même art qui consiste à obtenir des corps dont les uns sont colorants, les autres odorants, les autres explosifs ou médicaux, parfois simultanément. »

Parmi les fabrications les plus récentes, on peut citer celle des couleurs au soufre, extrêmement résistantes à l'air et au soleil, et celle du camphre artificiel. Cette dernière semblait devoir être très facile, car le camphre ne diffère de l'esssence de térébenthine que par un atome d'oxygène en plus. Mais, en réalité, la simple oxydation de l'essence ne donne aucun résultat pratique. Il faut traiter l'essence refroidie par le gaz chlorhydrique, puis, lorsqu'elle a été ainsi transformée en chlorhydrate, lui enlever de nouveau, en la chauffant avec une base faible, les éléments de l'acide chlorhydrique. On obtient alors un produit solide, différent de l'essence de térébenthine, le camphène, qui est susceptible d'être transformé en camphre par des procédés d'oxydation plus ou moins directs. Le produit obtenu n'est cependant pas exactement le camphre naturel, celui qu'on retire de la distillation du bois du *Laurus camphora* du Japon; toutefois il est apte à la fabrication du celluloïde.

Le camphre industriel dérive donc de l'essence de térébenthine, c'est-à-dire en définitive de la résine qui s'écoule en été des plaies faites à la hache dans l'écorce du pin maritime et recueillie dans des pots en terre fixés à l'arbre. Or, l'essence de térébenthine est également devenue la matière première de nombreux parfums. Lorsqu'on arrive à fixer sur elle les éléments de l'eau, elle constitue une sorte d'alcool qui, par lui-même et par ses éthers, fournit les essences artificielles de lilas et de muguet, dont le prix a passé en dix ans de 300 francs à 40 francs le kilogramme. En terminant son livre, M. Colson annonce que l'on fabriquera bientôt du caoutchouc artificiel. « Cette

prévision n'a rien d'une prophétie sentimentale; elle se réalisera. »

§

La tentative du « Circuit de l'Est », qui a réussi au delà de toute espérance, a provoqué dans le grand public un véritable élan d'enthousiasme, et même certains intellectuels, qui s'étaient montrés jusque ici, sinon hostiles, du moins très réservés à l'égard de l'aviation, ont fini par exprimer eux aussi leur admiration, et leur confiance dans le nouveau mode de locomotion. Quant à moi, je vois encore l'oiseau de Morane décrire une courbe superbe au-dessus du bassin d'Arcachon; et je le vois encore planer un soir, au soleil couchant, au-dessus d'une foule d'autres oiseaux, par delà les landes. Le meeting de Bordeaux a vaincu mon indifférence et mon scepticisme, et a été pour moi la source de vives émotions artistiques. Il paraît cependant que les meetings sont morts. Le public ne se dérangera plus pour voir les aéroplanes, puisque ceux-ci « viendront se promener au dessus de lui, escaladeront les montagnes, circuleront le long des vallées, danseront autour des clochers et traverseront la mer ». Certes, je comprends que le public ne tienne plus à voir les aéroplanes tourner pendant des heures dans un étroit manège, comme des écureuils en leur cage, mais, pour ma part, je regretterai ces envolées de toute une bande d'oiseaux-hommes vers le zénith. Je crains de n'éprouver qu'une faible émotion à la vue d'un aéroplane passant, comme un petit point noir, tout seul, au loin, pour disparaître dans la brume.

Ceux qui s'intéressent aux progrès de l'aviation éprouveront certainement un réel plaisir à consulter le premier de chaque mois **la Revue de l'Aviation**. La documentation en paraît excellente, et les figures très nombreuses sont des plus soignées.

Parmi les admirateurs des aéroplanes, beaucoup se montrent désireux de comprendre le mécanisme de leur sustentation et de leur équilibre. Certes, un certain nombre d'ouvrages fort remarquables ont été déjà publiés à ce sujet, mais ils sont trop savants, leur compréhension exigeant des connaissances mathématiques supérieures et étendues, ils ne peuvent être utiles qu'à un petit nombre de personnes. Aussi le capitaine du génie Duchêne a-t-il eu l'heureuse idée d'écrire **l'Aéroplane étudié et calculé par les mathématiques élémentaires**, pour ceux qui ne possèdent qu'une instruction mathématique moyenne, c'est-à-dire quelques notions de géométrie, d'algèbre et de mécanique (ces dernières notions sont d'ailleurs résumées à la fin du livre); tout en se tenant sur un terrain à peu près exclusivement théorique, l'auteur a su ramener à la plus grande simplicité le raisonnement mathématique en mécanique, et réduire au minimum strictement indispensable l'usage des formules.

§

Puisqu'il est question des mathématiques, je signalerai un récent petit livre de M. Laisant, **l'Enseignement du calcul**. C'est un complément en quelque sorte à son *Initiation mathématique*. L'auteur, qui est un savant éminent et en même temps un pédagogue, donne une série d'excellents conseils aux instituteurs ; il connaît les tout jeunes enfants, il sait combien ils sont rebelles aux formules dogmatiques. Pour faire entrer dans leur cervelle l'idée de nombre et pour leur apprendre à calculer, il préconise l'emploi des moyens concrets.

§

J'ai déjà eu l'occasion de dire ici quelques mots de la *plasmogénie* ou science expérimentale de l'origine des êtres. On doit à Alphonso L. Herrera, de Mexico, à ses élèves et imitateurs, un nombre déjà assez considérable de publications, qui ont eu un grand succès dans un certain public, mais pour lesquelles les véritables biologistes n'ont qu'une faible estime. Les précipités minéraux présentent parfois de vagues aspects d'êtres vivants, mais entre eux et ceux-ci il y a loin. En publiant des photographies de ces précipités, M. Leduc a laissé croire au public ignorant qu'il avait créé de toutes pièces des êtres vivants. — Les ressemblances de forme n'ont qu'une importance toute relative ; ce qui est essentiel ce sont les phénomènes chimiques qui sont à la base des manifestations vitales. D'après l'illustre biologiste Lœb, « il est impossible de voir des organismes artificiels dans les imitations morphologiques des cellules et des bactéries au moyen des précipités inorganiques. Le premier pas vers la préparation artificielle de la substance vivante aux dépens de la substance morte sera nécessairement la synthèse artificielle des nucléines qui se comportent comme de véritables ferments pour leur propre synthèse ». Que les plasmogénistes soient dans une voie sans issue, cela n'est pas douteux ; on ne saurait trop protester contre leurs prétentions et les idées fausses qu'ils sèment dans le grand public. Je crois que la récente brochure de MM. Mary sur **les Organismes primordiaux**, souvent mal documentée, et renfermant des attaques violentes contre des savants universellement estimés, attaques dont le ton est tout à fait déplacé dans un ouvrage qui a des prétentions scientifiques, n'est pas fait pour sauver du discrédit la théorie de la plasmogenèse.

§

J'ai déjà signalé ici l'excellente *Hygiène nouvelle* du Dr Galtier-Boissière. **Les Maladies de poitrine**, du même auteur, est également un ouvrage de vulgarisation, destiné à rendre de réels services, et qui renferme des renseignements précieux sur l'hygiène de la respiration, sur les maladies des bronches, du poumon et de la

plèvre. La question de la tuberculose, de sa prophylaxie et de son traitement, est longuement envisagée ; on trouvera à la fin de l'ouvrage la liste des œuvres de préservation de la tuberculose, avec les conditions d'admission.

MEMENTO. — La librairie E. Flammarion vient le publier *les Sciences physiques et naturelles*, de M. H. Coupin, 3 fr. 50. — C'est le premier ouvrage d'une série qui s'adresse à ceux qui veulent s'instruire par eux-mêmes. Les qualités de l'auteur sont trop connues pour que j'aie besoin d'insister.

GEORGES BOHN.

SCIENCE SOCIALE

Pierre Baudin : *Le Budget et le déficit*, Cornely, 3, 50. — Georges Deherme : *Croître ou disparaître*, Bloud, 3,50.—Raoul de Felice : *Les Naissances en France*, Hachette, 3,50. — Seb.-Ch. Leconte : *L'Assistance nationale aux mères*, Marchal et Billard. — Albert Houtin ; *Un prêtre marié*, 1,25, et *Histoire d'une polémique*, 3,50, chez l'auteur, 18, rue Cuvier. — Maurice Pernot : *La Politique de Pie X, 1906-1910*, Alcan, 3, 50.— Marius Ary Leblond : *La Pologne vivante*, Perrin, 3,50. — Memento.

Le nouvel ouvrage de M. Pierre Baudin : **Le Budget et le Déficit**, est une excellente occasion pour méditer ici sur l'histoire de nos finances ; le tintement des millions est doux à l'oreille des poètes. Donc, en 1872, notre budget était de 2.783 millions; en 1908 il a atteint 4.064 ; d'où 1.281 millions, de surcharge. C'est beaucoup plus que le poids de la Guerre et de la Commune ! Pourtant, remarque atténuante, cet accroissement porte sur les services publics et non sur la dette, laquelle, chose curieuse, n'a pas bougé d'un pas, grâce aux conversions compensant les nouveaux emprunts, et qui nous coûte exactement ce qu'elle nous coûtait en 1872, 1.029 millions. Autre remarque : certaines augmentations sont pardonnables; s'il y beaucoup plus de bureaux de poste, c'est tant mieux pour le public et pour le trésor à la fois, donc résignons-nous à ce que les frais d'exploitation des monopoles d'Etat aient passé de 241 à 530 millions. Peu à dire également sur les 110 millions de plus que nous demandent les travaux publics ; construire un chemin de fer même improductif, ou aménager un bassin même infréquenté, ce n'est pas de l'argent tout à fait perdu. Et les fonctionnaires, allez-vous dire ? Eh bien non, les vrais fonctionnaires, ceux des sept ministères administratifs (Intérieur, Justice, Colonies, Affaires étrangères, Agriculture, Commerce et Travail) ne sont pour rien dans l'accroissement de nos impôts; M. Baudin prouve même qu'ils coûtent moins aujourd'hui (250 millions) qu'en 1872 (278 millions). Ce qui a augmenté dans ces sept départements, ce sont les dépenses non fonctionnaristes, les subventions, les remboursements : même tout mis en bloc l'ensemble de ces ministères qui constitue l'Administration civile n'a augmenté, depuis 1872, nous dit l'anatomiste du Déficit, que de

40 millions. Ici, parenthèse, je dois à la vérité d'avouer que l'auteur me semble un peu tirer la couverture, car aux 250 millions que coûtent les fonctionnaires en activité il faudrait ajouter les 109 millions que demandent leurs frères en retraite (pensions civiles, en augmentation de 63 millions sur 1872) et même, moralement parlant, tenir compte des 50 millions gagnés à la suppression du budget des cultes, et aussitôt engloutis par les budgétivores laïcs. Malgré tout, contrairement à ce que tant de gens pensent, le fonctionnarisme n'entre que pour très peu dans notre surcharge de 1.281 millions. Les gros responsables, ici, ce sont les services de l'Instruction publique, qui ont enflé de 238 millions, et de la Défense nationale, qui ont grossi de 724 millions. Ce sont là deux énormes efforts financiers et qui, très probablement, ne nous en donnent pas pour notre argent, il serait d'ailleurs trop long de dire pourquoi. Mais n'en est-il pas de même des Lois sociales? Ici aussi que de désillusions en vue ! M. Baudin se garde d'ailleurs bien de proposer n'importe quelle réduction à tous ces budgets voraces. Noblesse électorale oblige! Mais les conseils qu'il donne pour simplifier les écritures, atténuer la dette flottante, industrialiser les exploitations en régie sont absolument louables. Il est certain que toutes les industries d'Etat, postes, tabacs, chemins de fer, etc., devraient avoir un budget sincère tenant compte du capital d'établissement (on n'a jamais su ce qu'avait coûté l'ancien réseau des Charentes), des frais d'amortissement, et faisant ressortir un excédent ou un déficit : on ne peut pas savoir ce que rapportent les P. T. T. Probablement rien du tout, ce qui d'ailleurs est louable, tous les bénéfices des P. T. T. devraient être affectés à des améliorations du service, dans l'intérêt du public bien entendu, et non des syndicats d'agents politiciens. Mais M. Baudin est lui aussi si intéressé dans la question politicienne qu'on se demande si son beau zèle contre l'unité et l'annalité budgétaires n'ont pas surtout pour but de distraire du budget toutes les dépenses d'industries d'Etat, 5 ou 600 millions peut-être, de façon à pouvoir dire aux bons électeurs : vous voyez bien qu'on ne vous demande pas 4 milliards!

§

Dans tous les cas, il laisse de côté, dans ses prévisions peu optimistes, l'élément le plus grave de tous, qui est la baisse de notre population. Si elle continue, la charge de nos taxes, déjà lourde, deviendra écrasante ; mais, hélas! si elle continue, tout ne deviendra-t-il pas vain ? Nous dépensons chaque année 1.436 millions pour notre défense nationale ; à quoi bon si, dans 20 ans, nous ne pouvons mettre sur pied que la moitié ou le tiers de ce qu'on nous opposera ? Avant donc de s'occuper d'augmenter nos bureaux de poste ou nos batteries d'artillerie, il faudrait voir à augmenter nos enfants. Est-ce

possible ? C'est la question que se posent M. Georges Deherme dans son livre éloquent **Croître ou disparaître**, et M. Raoul de Félice dans un traité non moins intéressant : **les Naissances en France** ; *la situation, ses conséquences, ses causes ; existe-t-il des remèdes* ? Tous deux répondent de même : Oui, on peut relever le taux de notre natalité ; mais les moyens qu'ils indiquent sont bien différents. M. Deherme, esprit énergique, très individualiste, et ennemi, à juste raison, de tout ce qui sent le politicien, repousse toute action de l'Etat et n'attend ici le salut que du retour à l'ordre, c'est-à-dire de l'adhésion unanime et volontaire à la sagesse positiviste. Or, n'est-ce pas là parler pour ne rien dire ? Autant vaticiner que la vertu remédierait à la criminalité, l'abstinence à l'alcoolisme et la chasteté à la prostitution. La question est de savoir justement si l'action des pouvoirs publics est ici aussi vaine qu'on dit. M. Deherme, après bien d'autres, cite l'insuccès des lois caducaires, mais qu'en sait-on ? Où sont les statistiques du Sénat romain ? Il semble au contraire que les lois caducaires ont été très efficaces, puisque le siècle des Antonins suit leur mise en vigueur et que le temps des Romulus Augustule suit leur abrogation ; c'est du moins l'opinion de Montesquieu, qui vaut bien celle de Mme Nelly Roussel, si tant est que cette jolie revendicatrice du coït sans suite se soit préoccupée de l'empereur Auguste. Comme, ici, je trouve plus judicieux l'éclectisme de M. Félice ! « S'il est parfois bien difficile d'agir directement sur la volonté humaine, on peut tenter de l'influencer par différentes mesures dues à l'initiative individuelle ou à l'action législative. » Ceci dit, qu'il faille faire un choix dans les 33 moyens qu'énumère la « Société pour l'accroissement de la population française », cela est évident, mais l'important est de ne pas nier *a priori* l'efficacité de ces moyens. De même, entre mesures analogues, on peut avoir des préférences. Sébastien-Charles Leconte, par exemple, propose (être grand poète ne dispense pas de s'occuper des choses de la patrie) une **Assistance nationale aux mères** consistant à faire servir par l'Etat son salaire à la jeune mère pendant la grossesse et l'allaitement, et il est permis de trouver plus simple la proposition de M. P. Leroy-Beaulieu d'allouer une prime de 500 fr. payable en trois ans à la naissance de chaque enfant, mais ce sont là, dans l'un et l'autre cas, des dispositions dont il y aurait de très réels résultats à attendre. Si nos politiciens n'avaient pas été uniquement mus, dans la question des retraites ouvrières, par la préoccupation électorale, ils auraient pu faire de leur loi un merveilleux instrument de relèvement national ; c'est l'idée qu'exposait M. José Théry ici même dans sa dernière chronique, que j'avais moi-même donnée, ici aussi, en janvier 1909, et que d'autres avaient certainement dû indiquer avant moi. (M. de Félice m'apprend que le docteur

Maurel, dans un livre intitulé *Dépopulation*, a proposé une mesure de ce genre.) Ce ne sont donc pas les perspicacités qui manquent. L'important serait que nos misérables parlementaires ne se bouchassent pas yeux et oreilles. Nous avons 800.000 naissances par an (tout au plus !) et il en faudrait le double. Voilà le problème posé. En diminuant la mortalité surtout infantile, on obtiendrait un gain de 50.000 vies humaines. En prévenant un avortement sur deux on en acquerrait au moins autant. En guérissant les maladies vénériennes qui sont cause de la plupart des stérilités, et il y a près de 2 millions de ménages sans enfants, on verrait 50.000 naissances de plus par an. Enfin, en arrivant par les primes, les retraites, et autres faveurs d'impôts, d'emplois, de service militaire, de bourses scolaires, etc., à obtenir que chaque famille ait en moyenne trois enfants, ce qui n'est pas excessif, ce serait 400.000 naissances de plus par an (et 700.000 si la moyenne était de quatre) : voilà le problème résolu.

§

Parmi les remèdes à la dépopulation, je n'ai pas parlé du mariage des prêtres. C'est un point que me rappelent deux livres récemment reçus de M. Albert Houtin : **Un prêtre marié** : *Charles Perraud, chanoine honoraire d'Autun*, et **Autour d'un prêtre marié**, *histoire d'une polémique*. Ce sont des rééditions qu'on nous envoie, et je ne sais trop pourquoi on tient à ce que le *Mercure* en parle, car personne ne sort à son avantage de cette triste aventure ; le plus à plaindre est certainement le pauvre M. Hyacinthe Loyson qui, pour avoir eu l'imprudence de laisser publier par M. Houtin quelques lettres confidentielles d'un de ses anciens confrères, s'est vu injurié par les uns, compromis ou abandonné par les autres (y compris deux de ses meilleurs amis, le pasteur Paul Sabatier et l'abbé Mugnier, celui-ci ayant un peu trop vraiment perdu son sang-froid) et s'est trouvé du coup tout à fait séparé de son ancienne église dans laquelle il serait peut-être rentré à la mort de sa femme. Enfin, tout ceci est en dehors de la question du célibat des prêtres, au sujet de quoi je voulais seulement noter que son contrecoup regrettable, socialement parlant, ce n'est pas tant la quantité des nouveau-nés manquants (ce ne serait jamais qu'une dizaine de mille de naissances par an, au maximum) que leur qualité ; dans les pays protestants, la proportion d'hommes remarquables est supérieure chez les fils de pasteurs, et certains attribuent la moralité générale des peuples anglo-saxons au fait que, depuis trois ou quatre siècles, les familles de ministres y déversent un flot ininterrompu d'enfants solidement élevés. J'ajoute, toujours au point de vue social, que la véritable raison du célibat des prêtres catholiques n'est pas la règle de chasteté, mais la question des biens temporels de l'Eglise,

celle-ci ayant vite vu que, sans l'obligation au célibat, c'était la perte de tous ses bénéfices que les prêtres et évêques auraient transmis à leurs enfants, comme firent les abbés et prélats qui embrassèrent la Réforme. On peut noter d'ailleurs, à ce propos, que c'est la richesse de l'Église qui, au commencement du XVIe siècle, avait fait occuper tant de sièges abbatiaux ou épiscopaux par des personnages indifférents aux questions religieuses. Sans la question des biens temporels, il est probable que la réforme de l'Eglise se serait faite en combinant les préceptes du Concile de Trente avec certaines innovations de Luther et de Calvin et, de cette façon, sans détruire l'unité de l'Eglise.

§

Ce sont là questions intéressantes et que le livre de M. Maurice Pernot : **la Politique de Pie X : 1906-1910**, m'oblige justement à reprendre. En s'en tenant encore au point de vue temporel, il semble que cette politique ait consisté, avant tout, à resserrer les liens de la discipline à l'intérieur de l'Eglise. Ce qui a fait frapper les modernistes, c'est moins leur métaphysique ou leur exégèse que leur allure d'indépendance, et ce qui a entraîné la condamnation des sillonistes, c'est moins leurs théories sur l'origine du pouvoir que leur attitude vis-à-vis des évêques. Le mouvement de centralisation, qui remonte au XVIe siècle, s'est accru au XIXe et prend de nos jours toute son ampleur; le pouvoir souverain du Saint-Siège, d'abord limité aux choses de la foi et des mœurs, a vite conquis la discipline intérieure et maintenant déborde sur les questions extérieures. Un reproche qui a été fait aux sillonistes c'est « d'avoir dicté ou soutenu des programmes où rien ne révèle le catholique » et d'avoir souffert que « le prêtre entrant dans les cercles d'étude y abaissât l'éminente dignité de son sacerdoce et, par le plus étrange renversement des rôles, s'y fît élève et ne fût plus qu'un camarade » ; aussi a-t-on exigé que les groupes sillonistes qui voudraient conserver le titre de catholiques se missent sous la direction complète des évêques. De tout ceci il semble résulter que la politique de Pie X est favorable à la constitution d'un parti à programme catholique dirigé par les chefs de diocèses. J'ai peur, dans ces conditions, que le parti ne soit numériquement bien faible ; peut-être même les évêques ne s'y trouveront-ils pas au grand complet. Dans tous les cas, les simples fidèles feront bien désormais de se garder de se dire catholiques en concourant à la défense de l'Eglise et de la civilisation ; ce serait le meilleur moyen de s'attirer un faisceau de foudres; ils adopteront l'attitude respectueuse, mais indépendante de M. Maurice Pernot et de tous ses collègues des *Débats*, ce qui leur vaudra d'ailleurs une volée d'injures de la part des mangeurs de curés, et leur apprendra, s'ils ne le savent déjà, qu'on ne peut contenter tout le monde et le Saint-Père.

§

Tout de même, cette façon de concevoir le souverain pontificat comme une implacable chasse aux jaunes de l'orthodoxie aurait paru peut-être étrange aux Grégoire VII et aux Innocent III. Il semble que, dans la chrétienté actuelle, il y avait des devoirs plus pressants que de forcer M. Alfred Loisy à quitter la soutane ou d'obliger le père Tyrrell à soumettre sa correspondance au visa d'un contrôleur. C'est la réflexion que je faisais en lisant **la Pologne vivante**, de MM. Marius-Ary Leblond. Et il n'y a pas que la Pologne! Que d'autres peuples qui souffrent et qui entendraient avec des larmes de joie s'élever contre leurs persécuteurs une voix sacrée! On l'entendait du temps de Pie IX, cette voix contemptrice de la force brutale, revendicatrice du droit des peuples. Pauvres Alsaciens-Lorrains, vous ne l'entendrez plus! N'aurait-elle pas dû pourtant s'élever pour prévenir la vaniteuse guerre du Transvaal ou pour arrêter les torrents de sang arméniens? Quelle belle mort c'eût été pour le vieux pape d'alors, s'évader une nuit du Vatican, monter sur un bateau mystérieux avec une poignée de héros et aller faire le geste de canonner le repaire d'Yldis-kiosk en sombrant, la Croix haute, sous la dernière torpille, par hasard bonne, du fou sanguinaire qui représentait le Croissant...

Revenons à la Pologne. Le livre de MM. Leblond est émouvant, aussi émouvant que le livre de M. Dubois sur l'Irlande. La Pologne s'obstine, la Pologne ne veut pas mourir! Que dis-je, elle vit, et elle aura raison de ses assassins. La question de la dépopulation ne se pose pas pour elle, et de là sa force. Même en Posnanie, où l'heure pour elle est la plus douloureuse, malgré le fouet, malgré la prison, malgré l'or des acheteurs de terre, la croissance supérieure de sa race force la race ennemie à reculer. De 800.000 en moins d'un demi-siècle, ils sont montés à 1.100.000 quand les Allemands restaient à peu près stationnaires; rien qu'ainsi, ils sont sûrs, mathématiquement sûrs, de vaincre. Et le progrès social, moral, mondial suit la montée numérique; on trouve des Polonais partout, dans l'Extrême-Orient comme dans le Far West, laborieux, industrieux, somptueux; ce sont eux qui font, pour la moitié sinon pour les deux tiers, la force productive de la Russie. Varsovie est plus vivante que Moscou, plus riche que Saint-Pétersbourg. Jusqu'à la sagesse politique que ce vaillant peuple, trop longtemps d'un chevaleresque fou, finit par acquérir! Sa conduite, lors des dernières convulsions de l'autocratie expirante, a été admirable. Pas de rébellion, c'eût été réconcilier contre lui les knouteurs et les knoutés, et si cela ne suffisait pas, se faire livrer aux bêtes féroces de l'Ouest, qui n'attendaient que le signal. Pas de nihilisme non plus, les vrais patriotes polonais ont raison de suspecter cet article juif et de blâmer sévèrement, n'en déplaise aux auteurs, ceux d'entre

eux qui inclinent du côté révolutionnaire ; ce n'est pas avec des gestes d'haschichins que les peuples se sauvent ; heureusement sa patience même, son sang-froid attestent l'énergie de la nouvelle âme polonaise. Il est impossible que la Russie, quelque inintelligente qu'elle soit, ne s'aperçoive pas de la colossale mystification dont les Allemands des provinces baltiques, soutenus par leurs bons amis de Berlin, la rendent victime depuis près d'un siècle. Les deux grands peuples slaves sont faits pour vivre fraternellement, beaucoup plus fraternellement, certes, que les Autrichiens et les Hongrois. Le jour où on aura fait cette belle découverte à Peterhof, la Pologne sera sauvée, et la Russie cent fois renforcée ; qui sait si sa défaite en Mandchourie n'est pas venue de ce qu'elle avait envoyé là-bas surtout des Polonais? Si ceux-ci y étaient allés, non en serfs mais en frères, avec un Sobieski à leur tête, ils auraient une nouvelle fois sauvé la chrétienté de la barbarie asiatique !

Memento. — *L'Année sociologique*, tome XI (1906-1909). Alcan, 15 fr. Recueil bibliographique indispensable à qui veut se tenir au courant des publications sur la sociologie, mais qui ne devrait pas dispenser d'ailleurs de feuilleter d'autres bibliographies, ni surtout de lire quelques ouvrages originaux.— R. P. Schwalm : *Leçons de philosophie sociale. Introduction. La famille ouvrière*, avec préface de G. Melin, Bloud, 3. 50. Livre curieux par une combinaison des idées de saint Thomas et d'Edmond Demolins, les deux maîtres de ce dominicain décédé récemment et qui collaborait, avec une égale assiduité, à la *Revue thomiste* et à la *Science sociale*. Dans cette dernière revue, j'avais remarqué, il y a quelque quinze ans, de subtiles études sur la psychologie du clergé français. — Louis Ripault : *Par delà les frontières*, Jouve, 3. 50. Reproduction d'articles de journaux sur les questions extérieures.— Philippe Millet : *La Crise anglaise*, A. Colin, 3. 50. Ouvrage autrement remarquable. L'auteur a suivi la dernière campagne électorale outre-Manche et ses croquis sont de l'intérêt le plus vif. Il est probable que la Chambre des Lords se transformera, d'assemblée de 618 membres presque toujours absents en sénat de 3 à 400 membres sélectés parmi les premiers et s'occupant plus activement des affaires publiques. Rosebery propose dans ce sens une Chambre Haute composée des 3 princes du sang et des 5 lords of appeal, de 130 pairs héréditaires siégeant de droit pourvu qu'ils aient rempli des fonctions publiques importantes, de 200 pairs élus par les lords actuels pour une session, de 10 pairs ecclésiastiques et de 40 pairs à vie, nommés par la Couronne à raison de 4 par an.— Henri Charriaut : *La Belgique moderne, terre d'expériences*. Flammarion, 3. 50. Les Belges sont nos plus proches voisins, et pourtant combien d'entre nous, sots boulevardiers, les connaissent ? Les premiers chapitres du livre de M. Charriaut : Y a-t-il une âme belge ? et la situation respective des deux langues, seront peut-être un sujet de surprise pour certains. Que ce livre donc soit lu par le plus de personnes possibles ! On ne connaîtra jamais assez ce petit peuple, qui, peut-être, est relativement le plus grand aujourd'hui. — Antoine Cabaton : *Les Indes néerlandaises*, Guilmoto, 8 fr. Ce livre-ci est à la gloire

des Pays-bas comme le précédent est à la louange des Provinces belges ; l'Empire des îles de la Sonde est le plus beau domaine colonial des puissances européennes ; l'Angleterre n'a pas fait mieux dans l'Hindoustan et nous sommes loin d'avoir fait aussi bien en Indo-Chine. M. Cabaton, professeur de malais à l'Ecole des langues orientales, connaît admirablement son sujet et son livre figure dignement dans la collection d'ouvrages sur les pays d'Orient et d'Amérique entreprise par la librairie Guilmoto. — Albert Métin : *Australie et Nouvelle-Zélande. Le socialisme sans doctrine*, Alcan, 6 fr. Réédition d'un livre paru en 1901 ; les deux grandes îles australes continuent à marcher dans la voie du socialisme d'Etat, mais l'arbitrage obligatoire perd du terrain, paraît-il, au profit des conseils mixtes de salaires ; on sait de même que, chez nous, a échoué une récente tentative de Conseil permanent d'arbitrage pour les conflits entre armateurs et marins.

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Djelal Essad Bey : *Constantinople*, Laurens, 12 fr. — René Cagnat ; *Carthage, Timgad, Tébessa et les villes antiques de l'Afrique du Nord*, Collection des Villes d'art célèbres, Laurens, 4 fr.— Pierre Marge : *Le tour de l'Espagne en automobile*, Plon, 3 fr. 50. — Albert Gayet : *Trois étapes d'art en Egypte*, Plon, 5 fr. — Adolphe Retté : *Un séjour à Lourdes*, Messein, 3 fr. 50.

Avec l'ouvrage de Djelal Essad Bey sur **Constantinople**, *de Byzance à Stamboul*, nous avons la surprise d'un livre d'érudition assez complet et toutefois facilement accessible, écrit par un Turc, — d'ailleurs de culture occidentale — et qui a été encore traduit en français par l'auteur. C'est ainsi une véritable curiosité, si l'on ajoute que seul un Turc, que par hasard ces choses intéressent, pouvait étudier en toute sécurité des monuments qui, de coutume, sont difficilement accessibles aux *Giaours*. Il y a donc lieu de passer sur quelques imperfections signalées dans la préface par M. Ch. Diehl et tenir compte à Djelal Essad Bey de ses bonnes intentions. — Son livre, aussi bien, a été logiquement établi. Un premier chapitre résume l'histoire de la ville jusqu'à la conquête turque. Depuis Caracalla, on le sait, Rome n'était plus la résidence habituelle des empereurs, qui choisissaient une ville ou l'autre selon leurs goûts et souvent leur caprice. On avait pensé un moment à rétablir l'antique Ilion, la *Troie* d'Homère, qui se fût trouvée plus au centre du Monde Romain. Constantin choisit enfin Byzance, dont il fit élever les murailles et les principaux édifices. Ce fut la capitale de l'empire, — l'empire grec, qui prolongea surtout nominalement l'empire romain, et qui dura jusqu'au siège et à la prise de la ville par Mahomet II. — L'ouvrage de Djelal Essad Bey donne de précieuses indications sur la typographie de Constantinople, ses églises, ses monuments divers ; sur les palais : Palais Impérial ; palais de Boucoléon ; palais de la Magnaure ; palais des Blaquernes, au nord de la Corne d'or ;

palais de l'Hebdomon ou de Brélisaire; palais de l'Impératrice Sophie, etc., dont la plupart n'ont pas laissé de traces ; de la ville byzantine, il reste encore le tracé des murailles, avec la série des portes et le château des Sept-Tours, qui défendait le rivage de la Propontide; quelques églises transformées en mosquées, comme Sainte-Sophie ou l'ancienne église de Chora, devenue la mosquée de Kahrié ; les obélisques de l'Hippodrome, l'aqueduc de Valens, des citernes, etc... Mais l'auteur fait très bien remarquer que le pillage de la ville par les Croisés (1204) lui fut autrement funeste que la conquête mahométante. Les Turcs en effet y ont beaucoup construit, s'ils ne l'ont pas toujours fait avec intelligence. La seconde partie de ce travail, qui traite de l'art ottoman,— après des considérations assez spécieuses sur l'art musulman en général, dont on peut dire qu'il restera toujours plus intéressant comme décoration que comme architecture, si l'on excepte peut-être les monuments de l'Inde — donne un tableau assez complet de ces édifices, dont les principaux sont toujours les mosquées : — mosquée de Bayazid ; mosquée de Sélim Ier; de Chazhadé; mosquée Suleimanié; mosquée d'Ahmed Ier, de Yéni Djami, du sultan Mehmed le Conquérant, de Laléli, etc. ; mais les mosquées turques en somme se ressemblent toutes; c'est toujours la coupole et les minarets, les minarets et la coupole, enfermés dans un entassement de coupoles plus petites et de bâtisses annexes. Les mosquées ottomanes, en somme, ne sont faites que pour être vues de l'intérieur; encore faudrait-il ajouter que dans certaines, — la mosquée d'Ahmed Ier, par exemple, — on a le fâcheux souvenir de nos magasins de nouveautés : Printemps ou Samaritaine. Vient ensuite le genre Louis XV, qui introduisit chez les *Turcs* le style baroque, l'ornementation européenne, à la *franka* — lorsque des ingénieurs français eurent été appelés à Constantinople par le sultan Mahmoud Ier. Il reste à mentionner encore les palais impériaux ottomans,— palais de Top Kopou, qui recèle le musée privé des sultans et des reliques du prophète ; palais de Tchéragan, de Dolma Batché, — puis de délicieuses fontaines,— fontaines d'Ahmed III, de Tophané, d'Arab Kapou ; le musée d'armes installé dans l'ancienne église de Sainte-Irène ; enfin les tombeaux, les bains, les bazars, etc.

Cet ouvrage en somme est surtout un essai ; il pourra être avantageusement repris et complété ; mais déjà il apporte des indications précieuses et la librairie Laurens a été heureusement inspirée en le plaçant dans ses collections.

§

Chez le même éditeur et dans la série des « Villes d'art célèbres », on peut signaler encore le volume de M. René Cagnat : **Carthage, Timgad, Tebessa** *et les villes antiques de l'Afrique du Nord.*

C'est une étude « des trois phases principales » de la civilisation antique au sud de la Méditerranée ; mais, à la vérité, Carthage ne figure dans ce travail que comme une indication ; M. R. Cagnat dit lui-même qu'il n'a voulu que mentionner une des périodes de l'évolution, la période punique, tandis que Timgad représente la grande époque romaine et Tébessa surtout l'occupation byzantine, qui vient déloger les Vandales. — De *Carthage* punique, il ne reste d'ailleurs à peu près rien ; le sol a été trop bouleversé et c'est à peine si l'on retrouve aujourd'hui le plan général de la ville. On suppose qu'à tel endroit existait tel édifice ; on ramasse des masques ou l'on déterre des sarcophages, quelques bijoux ; mais il faut une grande bonne volonté pour se figurer la ville immense que décrivait Flaubert dans son admirable roman de *Salammbô*. La plupart des objets exhumés, des statues, des ruines se rapportent à la période romaine, — c'est-à-dire que les fouilles ramènent des débris analogues à ce qu'on peut voir bien ailleurs et n'offrent qu'un médiocre intérêt. — Beaucoup plus précieuses sont les ruines de *Timgad*, ville romaine ensevelie dans le sable et dont le plan a été relevé en grande partie par M. Alb. Ballu. C'était une cité de la période impériale ; on y reconnaît l'emplacement du forum, des thermes, des marchés, de la Bibliothèque; des temples nombreux, des maisons et des tombeaux, — et jusqu'à des latrines publiques, avec le système de chasse dont nos constructeurs modernes se font gloire. — *Tébessa* enfin a gardé, à côté de la ville romaine, les restes de sa citadelle byzantine ; il y avait là une enceinte défendue par quatorze tours carrées, et trois portes qui s'appuyaient sur des édifices plus anciens. Les forteresse de l'époque byzantine étaient d'ailleurs souvent élevées avec les matériaux d'édifices sacrifiés, ou que l'on adaptait à cette destination nouvelle; c'est ainsi que le capitole de Dougga devient la citadelle ; l'arc d'Haïdra un donjon ; les Temples de Sbéilta un château. — Il faut ajouter que le livre de M. R. Cagnat, tout en décrivant de préférence les villes précitées, donne de nombreux exemples et même des illustrations d'édifices voisins à Thugga, Lambessa, Lemsa, Mdaourouch ou Tifert, dont les ruines subsistent. Tébessa enfin possède un monument de haut intérêt : sa basilique, antérieure à l'occupation byzantine et dont on retrouve l'enceinte fortifiée, le sanctuaire, les salles et dépendances (IVe et Ve siècles), — et jusqu'à la cuve baptismale, avec ses revêtements précieux de mosaïque. C'est le premier âge du christianisme triomphant et l'aube de notre moyen âge.

§

De M. Pierre Marge, j'ai à présenter encore **le Tour de l'Espagne en automobile**, course à toute vitesse des Pyrénées à Gibraltar et à Tanger, et retour. — J'avouerai n'avoir qu'une mé-

diocre estime pour l'espèce encombrante des automobilistes, qui n'ont que l'idée de galoper sur les routes, ne voient rien, ne s'occupent de rien que d'aller droit devant eux, toujours plus vite, au besoin en écrabouillant tout ce qui se trouve sur le passage. Le plaisir du voyage semble impliquer un brin de flânerie, le désir d'apprendre; l'automobiliste ne flâne jamais, il arrive et repart ; il n'apprend rien parce qu'il ne regarde rien. Cependant, en Espagne, où le chemin de fer est encore un mode de transport problématique, l'auto est assez indiquée, et je dois dire que M. Pierre Marge, — et Cie — voyageant dans des conditions de confort du reste remarquables, a su beaucoup voir et nous a rapporté un volume agréable. A très juste raison, il a montré peu de confiance dans les hôtelleries espagnoles, et, s'il était nécessaire, cette promenade ayant lieu en plein été, l'auto stoppait au hasard de la route; les passagers en tiraient des victuailles et bouteilles et installaient leur souper à la stupéfaction des passants; ils pouvaient même improviser leurs lits et dormir à la belle étoile, ce qui leur épargnait la vermine des *posadas* et autres taudis de la péninsule. — Ainsi équipés, ils visitèrent Barcelone, ville quasi moderne, mais dont la cathédrale avec le cloître contigu sont superbes ; Saragosse, de même avec une cathédrale intéressante ; Tortose, Valence, — la *Valencia del Cid*, patrie des oranges et du célèbre Conquistador ; Alicante, Murcie, Cordoue, où il n'y a que des maisons inhabitées et des légions de mendiants ; Grenade, dont l'Alhambra est célèbre à juste titre; Cadix et les deux rives du détroit de Gibraltar ; Séville, Mérida, Madrid et l'Escurial ; Tolède, Burgos, et revinrent par Saint-Sébastien, Irun et la Bidassoa. — Une des constatations les plus curieuses qui aient été faites par les voyageurs, c'est la persistance de la vie arabe, aujourd'hui encore, en Espagne; des villes entières comme Benicarlo[1] sont restées des villes sarrasines ; tant le pays garde, ineffaçable, l'empreinte des Maures, — et il faut bien le dire, avec le départ des Arabes, dont les savants travaux d'irrigation avaient procuré la richesse foncière du pays, l'Espagne a été réduite à l'état de terre morte ; il n'y est resté que des sites déserts, pelés, galeux, — et des hordes d'hidalgos faméliques. Les villes mêmes se sont dépeuplées. Cordoue avait 300.000 habitants en l'an mil ; maintenant il en reste 50.000 à peine. — L'Espagne, en somme, se survit, — rongée du reste par des légions malfaisantes de politiciens ; ce n'est plus qu'un admirable musée. Elle garde, il est vrai, le privilège de nous fournir des femmes délicieuses, — les seules peut-être, dans notre Europe affairée, qui sachent encore ce que c'est que l'amour.

§

Le nouveau livre de M. Albert Gayet, **Trois Etapes d'art en**

Egypte, est surtout une thèse. En Egypte, les idées, la vie, l'art ont revêtu au cours du temps trois très différents états, mais où l'on retrouve l'irréductibilite des formes premières; de l'empire pharaonique au Khalifat arabe, en passant par les subtiles discussions théologiques de l'école d'Alexandrie, se montrent en somme trois transformations d'une idée permanente. La thèse de M. Albert Gayet développe longuement cette proposition, très discutable sans doute, et entre dans des considérations que nous ne pouvons suivre ici. — Il suffit de constater qu'il apporte, sur l'idée que se faisaient les anciens Egyptiens de la divinité, de la survie ; sur la conception et la nature de leurs mystères religieux ; sur leur interprétation par les arts ; sur la signification réelle, par exemple, des peintures décorant les tombeaux de la vallée du Nil, — dont les personnages ne sont pas des représentations, ni des symboles, mais des figures magiques, des explications neuves et tout au moins curieuses. C'est ensuite la tentative de fusion de la religion égyptienne avec les cultes grecs; l'adaptation enfantine des Ptolémées et celle toute politique des Romains qui aboutit à travers les divagations des philosophes au triomphe du christianisme et se répercute même à travers l'époque musulmane, les idées, l'art subissant l'influence du peuple conquis. L'art réputé arabe n'est que l'épanouissement du christianisme égyptien. — Pour ceux qui auront le courage de suivre un travail sans doute assez ardu et les digressions subtiles de l'auteur, il y a là des déductions curieuses et un ouvrage qui de toutes façons mérite d'être conservé.

§

Il me reste à présenter le livre d'Adolphe Retté, **Un pèlerinage à Lourdes**. — Ayant reçu, nous dit-il, le secours de la Sainte Vierge, Retté décida de faire un pèlerinage à Lourdes, — un pèlerinage à pied, comme au vieux temps où il n'y avait pas de diligences. Le voilà donc parti de Ligugé, la messe dite. Il gagne Lourdes étape par étape, les « pieds à la mayonnaise », préparation de son cru, — ce qu'on aurait appelé au régiment « des pieds de fantaisie » — et tout en maugréant contre « les intellectuels enclins à se pavaner parmi les philosophies », ou « l'intellect clapotant des rédacteurs de journaux ». La route, les sites, les villes, les édifices pourraient sans doute figurer dans son récit, et fournir d'intéressants tableaux ; mais il n'en a cure ; il parle de la pluie qui tombe, — de ses pieds, qui sont sa grande préoccupation, et chante des cantiques, — « la bouche débordante d'alléluias ». Il descend chez les curés des endroits qu'il traverse, — lesquels, sans trop comprendre les raisons singulières de ce voyage, veulent de temps à autre lui refiler la pièce, le prenant quasi pour un mendigot, et finit pas arriver à «la Grotte». Là, il assiste

à des miracles, fait consciencieusement le métier de brancardier volontaire et s'abîme en dévotions. C'est tout; il a accompli son vœu. — Je ne conteste nullement la sincérité de Retté, ni son droit de choisir pour ses livres tel sujet ou tel autre. Je serais désolé qu'il m'en veuille de lui parler net, d'autant que je l'aime beaucoup, mais je veux dire qu'à sa place j'aurais préféré garder pour moi le récit de débats, de luttes, de pérégrinations qui ne peuvent intéresser que lui-même, et des incidents qui paraîtront toujours bien un peu ridicules. Je n'aurais pas voulu surtout en faire étalage dans un volume à 3 fr. 50. — Il est vrai qu'il peut me répondre que c'était pour donner le bon exemple, ou qu'il avait besoin de faire un livre, — et devant de tels arguments, je devrai bien avouer que je n'ai plus rien à dire.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS JURIDIQUES

F. Mitton : *Tortures et supplices en France.* H. Daragon, 1. vol., 15 fr.— *Les Femmes et l'adultère,* H. Daragon. 1 vol. 15 fr. — *La Propriété du titre d'un ouvrage.* Jugement de la 3e chambre du tribunal civil de la Seine, 5 novembre 1910. — Léon Duguit : *Le Droit de grève,* Petite Gironde. — Memento.

M. Fernand Mitton s'est spécialisé dans l'étude de l'histoire du droit criminel. L'an dernier, il publiait un très intéressant ouvrage sur les *Tortures et Supplices en France ;* cette année, il étudie **les Femmes et l'Adultère**, de l'antiquité à nos jours. Le sujet est vaste. Les documents sur la matière sont nombreux : l'histoire de l'Adultère, c'est presque toute l'Histoire. La curiosité perverse d'Eve vaut à notre pauvre humanité de quitter le Paradis Terrestre ; et depuis, il n'est pas un événement ayant bouleversé le monde qui ne soit déterminé, régi, par la passion d'amour. Aussi, M. Mitton n'avait-il que l'embarras du choix pour réunir les éléments de son livre qui forme une documentation habilement composée.

Les anecdotes célèbres y voisinent avec les renseignements puisés aux meilleures sources historiques. Elles ne sont pas toutes anciennes ; en voici une qui ne manque pas de charme, bien que présentant une situation souvent exploitée par les auteurs de contes et de vaudevilles.

... la complaisance des maris romains est proverbiale.

Un ami de Taine rapporte qu'assistant un jour à une partie de campagne il vit un jeune homme et une jeune femme qui paraissaient très épris. Se tournant vers son voisin, il lui dit : « Voilà sans doute de nouveaux mariés, mais ils se croient dans leur chambre. » Le voisin, gêné, ne sut que répondre. Son embarras s'expliquait : c'était le mari.

Il résulte des textes invoqués que l'adultère fut apprécié différem-

ment. Question non seulement de races, de latitude, mais aussi de date.

Les Lacédémoniens, si l'on en croit Plutarque, ignorèrent l'adultère pendant près de cinq siècles. Les lois de Lycurgue autorisaient la communauté des femmes et permettaient à une épouse de s'abandonner à son amant avec la permission du mari. C'est ainsi que pratiqua Timée, femme d'Agis, roi de Sparte, en faveur d'Alcibiade. C'était, à Lacédémone, chose assez fréquente que de voir un ami solliciter le mari de lui prêter sa femme pour un certain temps. La proposition était quelquefois faite spontanément par le mari.

Puis les Spartiates professèrent un sentiment absolument opposé. L'adultère, considéré jusqu'alors comme un geste sans importance, devint une faute capita e, aussi grave que le parricide, et comme lui punie de mort.

A Rome les châtiments varièrent avec les mœurs.

Les plébéiens, vivant en marge de la loi et de la famille et étant par conséquent moins civilisés que les patriciens, réprimaient l'adultère d'une façon plus rigide, plus sauvage. Les peines qu'ils appliquaient étaient plutôt l'œuvre de la coutume que celle du législateur qui se désintéressait de leur sort. C'est ainsi que l'on retrouve les traces de l'antique punition par la prostitution. En effet, la femme plébéienne surprise en flagrant délit était conduite dans certains lieux spéciaux, très éloignés de la ville, et soumise aux outrages de nombreux athlètes, qui en jouissaient à tour de rôle.

Ceci est évidemment une application du traitement homœopathique.

Tous les Romains ne comprenaient pas de cette façon la réparation de leur droit outragé. Certains, dépourvus de préjugés, se contentaient de conduire le complice devant le préteur et de requérir sa condamnation à l'amende et aux dommages-intérêts. Excellente façon de montrer qu'on connaît le prix des choses. D'autres, philosophes à leur manière, pratiquaient simplement ce qui pourrait s'appeler le système des compensations : « Vous m'avez trompé avec ce jeune homme, disait le mari surprenant sa femme *flagrante délicto ;* eh bien, à mon tour, je vais vous tromper avec lui. — Vous m'avez trompé avec ma femme, disait-il à l'amant, vous allez maintenant la tromper avec moi. » Ainsi tout le monde était trompé et satisfait.

Le boulanger d'Apulée, ayant trouvé sa femme en commerce d'amour avec un joli garçon, adressa à ce dernier ces paroles conciliantes: « Je ne veux « pas d'une séparation, mais d'une communauté de biens, de façon qu'il n'y « ait qu'un lit pour nous trois. » Conduisant ensuite le garçon dans sa chambre à coucher, il le mit au lit, se coucha à ses côtés...... »

On ne peut imaginer une plus galante application de la loi du talion.

La conclusion qu'il faut tirer de l'histoire de toutes ces divergences dans les opinions, elle se trouve au début d'un conte fameux de Villiers de l'Isle-Adam.

Pascal nous dit qu'au point de vue des faits le Bien et le Mal sont une question de « latitude ». En effet, tel acte humain s'appelle crime ici, bonne action là-bas, et réciproquement...

En Laponie, le père de famille tient à honneur que sa fille soit l'objet de toutes les gracieusetés dont peut disposer le voyageur admis à son foyer. En Bessarabie aussi. — Au nord de la Perse, et chez les peuplades du Caboul, qui vivent dans de très anciens tombeaux, si, ayant reçu, dans quelque sépulcre confortable, un accueil hospitalier et cordial, vous n'êtes pas, au bout de vingt-quatre heures, du dernier mieux avec toute la progéniture de votre hôte, guèbre, parsi ou wahabite, il y a lieu d'espérer qu'on vous arrachera tout bonnement la tête — supplice en vogue dans ces climats. Les actes sont donc indifférents en tant que physiques : la conscience de chacun les fait, seule, bons ou mauvais. Le point mystérieux qui gît au fond de cet immense malentendu est cette nécessité native où se trouve l'homme de se créer des distinctions et des scrupules, de s'interdire telle action plutôt que telle autre, selon que le vent de son pays lui aura soufflé celle-ci ou celle-là : l'on dirait, enfin, que l'Humanité tout entière a oublié et cherche à se rappeler, à tâtons, on ne sait quelle loi perdue.

§

La troisième chambre du Tribunal vient d'avoir à juger une question intéressante : celle de la **propriété du titre d'un ouvrage**. La propriété de l'auteur sur ce titre est-elle indépendante de sa propriété sur l'œuvre elle-même ? En d'autres termes, peut-il se plaindre si, pour un sujet différent de celui qu'il a traité, on fait usage du même titre ?

Le procès était né à raison des faits suivants : Un fabricant de films cinématographiques mettait en vente un film intitulé « le fils de Lagardère ». C'est le titre d'un roman populaire de Paul Féval. Le fils de ce dernier, auquel aucune autorisation n'avait été demandée, prétendit que l'industriel avait porté atteinte à ses droits et l'assigna devant le Tribunal.

Pour sa défense le fabricant faisait valoir que la conception réalisée dans l'œuvre cinématographique n'avait aucun rapport avec l'œuvre de Paul Féval qui ne pouvait prétendre à un droit de propriété privative sur ces mots pris isolément : « Le fils de Lagardère. »

Le tribunal lui a donné tort et, à notre avis, il a bien jugé.

En la matière, on ne peut évidemment poser une règle absolue. Il faut distinguer. De même qu'il y a fagots et fagots, il y a titres et titres.

Si le titre ne présente aucune composition, n'est pas une combinaison de mots imaginée par l'auteur, s'il tient dans un seul mot, ou

dans une expression courante, l'auteur ne peut prétendre à aucune exclusivité sur ce titre, car il n'a pas fait œuvre de création en le choisissant.

Par exemple ne réservent pas à l'auteur un droit de propriété privative les titres suivants : *L'Abîme.* — *Le Boulevard.* — *Le Détour.* — *Les Tenailles.* — *L'Enigme.* — *L'Emigré.* — *Qui perd gagne.* — *Tant va la cruche à l'eau.* — *Le Secret de polichinelle*, etc..

Mais si, au contraire, le titre est lui-même une composition, si simple soit-elle, il constitue pour l'auteur une propriété absolue.

Ainsi : *Théodore cherche les allumettes.* — *Le Gendarme est sans pitié.* — *Mademoiselle Josette ma femme.* — *Le Monde où l'on s'ennuie.* — *Le Voyage de Monsieur Perrichon*, etc... sont la propriété exclusive des auteurs qui les ont imaginés. On ne peut, sans porter atteinte à leurs droits, les prendre pour une autre œuvre, celle-ci serait-elle absolument différente.

§

M. Léon Duguit, le savant professeur de droit public à l'Université de Bordeaux, vient d'exprimer dans *la Petite Gironde* son opinion sur **le Droit de Grève**. Il démontre tout d'abord que, contrairement à ce qui est généralement affirmé, la grève n'est pas un droit, même pour les ouvriers et employés de l'industrie privée. Elle a cessé d'être un délit, voilà tout.

Lorsque l'ouvrier lié par un contrat cesse brusquement son travail, il manque à son engagement, et si, pour cette faute, il n'est plus passible de sanctions pénales, il est toujours passible de sanctions civiles. Aux termes de l'article 1780 du Code civil, il doit une indemnité à son patron pour le préjudice qu'il lui cause.

Ensuite M. Duguit précise en termes excellents la situation spéciale du fonctionnaire.

Le fonctionnaire, quel qu'il soit, ne se trouve point dans la situation d'un ouvrier ou d'un employé de l'industrie privée. L'Etat n'est pas un patron, un employeur, l'Etat n'est pas une personne consentant un contrat de travail. Si l'on rejette tout le fatras métaphysique dont certains livres et certains discours sont encore pleins, on verra que l'Etat n'est, en réalité, qu'une coopération de services publics réglés par la loi. Le fonctionnaire, qui est associé d'une manière permanente et normale au fonctionnement d'un service public, est donc dans une situation légale et non pas contractuelle, une situation déterminée par la loi du service qui l'oblige à en assurer le fonctionnement sans interruption. Les deux idées de service public et d'obligation sont inséparables.

Les fonctionnaires, quels qu'ils soient, qui, individuellement ou de concert, cessent de remplir les obligations attachées à leurs fonctions violent ouvertement la loi du service. Peu importe la nature des actes qu'ils sont char-

gés de faire. La situation du fonctionnaire ne tient pas à la nature des actes qu'il fait : opérations matérielles, travaux manuels, travaux d'ordre juridique ; elle est déterminée uniquement par ce fait qu'il est associé à un service public ; s'il l'interrompt un seul instant, il viole la loi.

Pour confirmer cette thèse, nous ajouterons ceci :

Lorsque le public se trouve en conflit avec un fonctionnaire, la loi d'égalité est rompue. Le fonctionnaire est revêtu d'une autorité telle que le moindre propos ou geste trop vifs à son égard deviennent des délits spéciaux, que sa parole fait foi contre les plus ardentes affirmations ou dénégations du plus parfait honnête homme.

Vous étonnerez-vous d'être ainsi mis en infériorité, on vous répondra que l'intérêt public exige qu'il en soit ainsi, parce qu'il faut avant tout assurer la marche régulière des services publics ; et le fonctionnaire gonflé sous sa casquette galonnée trouvera cela parfait.

Si le fonctionnaire est hors de la loi commune lorsqu'il s'agit de ses droits et privilèges, pourquoi n'y serait-il pas également pour ses devoirs et obligations ? Comment, il a le droit de me molester sans que je puisse lui répondre comme je le ferais à un autre citoyen, sa parole sera toujours acceptée contre la mienne, sous prétexte que cela est nécessaire au bon fonctionnement des services publics, et il aurait le droit, lui, d'arrêter la marche des mêmes services !

MEMENTO. — *La Société et l'Ordre juridique*, par Alessandro Levi, professeur de la philosophie du droit à l'Université de Ferrare. O. Doin, éditeur, 1 vol.

Essai sur la coutume Poitevine du mariage au début du XVe *siècle*, par Maurice Lacombe. Henri Champion, éditeur, 1 vol.

Dans le *Mercure de France* du 1er novembre 1910, j'ai reproduit un long passage d'un très intéressant article sur « les ruptures de promesses de mariage en Angleterre », extrait du *Journal du Droit international privé*. Cet article est de M. René Puaux ; il fut précédemment publié dans *le Temps*.

JOSÉ THÉRY.

LES REVUES

Pan : un poème de M. Pierre Tournier : « Hypnos ». — *Au seuil de la vie*, revue nouvelle pour les adolescents. — *La Nouvelle revue française* : lettres de Charles-Louis Philippe à M. Henri Vandeputte. — *Nouvelle Revue* : les ancêtres d'Alfred de Musset. — *Le Divan* : deux poèmes de M. P.-G. Toulet. — Memento.

La revue **Pan** (octobre-novembre) publie un fort beau poème de M. Pierre Tournier : *Hypnos*, où, dans une harmonieuse mesure, l'auteur emploie, par longues laisses, le vers libre sans désordre et l'ample alexandrin, au service de nobles images illustrant des variations sur une grande idée. Cette œuvre est, avec une valeur propre

indiscutable, une fille de *la Gardienne*, cette joie, cet orgueil de nos vingt ans, comme Paul Fort doit s'en souvenir, j'en suis sûr.

Par des poètes tels que M. Pierre Tournier, ce qu'il y eut d'excellent dans la poésie symboliste se renouvelle et prépare l'évolution inévitable. C'est un coup de vent qui jette un peu de la graine parfumée d'hier dans les sillons où lèvera le blé futur, — non pas la foule des mots assemblés dans un but d'obscurité, mais la claire et glorieuse armée des épis de froment nourricier !

Quoi que puisse écrire désormais M. Pierre Tournier, il gardera toujours une légitime fierté d'avoir conçu cet *Hypnos* éloquent et profond.

Puissant ! — Victorieux ! — Rayonnant, qui t'avances
précédé d'une pâle aurore de douceur, —
qui vas en cercle, et qui jamais ne te reposes,
— car la Nécessité pèse sur toutes choses, —
et qui chasses partout la souffrance et les pleurs ! —
Libérateur, devant qui s'ouvrent les murailles,
qui sais par quels sentiers on descend aux entrailles
du monde, et tiens les clefs de l'onde et de l'éther !
O Serein ! plus serein que le calme des mers ! —
Enfant miraculeux de la Nuit enlaçante,
qui gardes prisonniers les agiles Pensers
dans l'âme où tu répands une ombre frémissante,
et qui fais, au plus noir de cette ombre, passer
la brise murmurante et fluide des rêves ! —
Très-bon qui, chaque soir, donne la bonne trêve ! —
Doux frère de la Mort, qui nous fais oublier
la dure Mort ! — Salut !.... Car la force a plié
la bête rude et l'Homme à l'esprit indocile ;
seul, tu règnes sur la campagne et sur la ville,
et tu sauras bientôt, ô Maître glorieux !
réduire en ton pouvoir les vastes Bienheureux !
Parmi la nuit où sont les choses et les êtres,
regarde : vois-tu pas encor quelque fenêtre
éclairée ?.... Angoissés d'un lumineux tourment,
le Héros, le Penseur, le Poète qui crée,
ne savent rien encor de ton avènement.
C'est qu'ils sont les gardiens de la flamme sacrée !
. . . .
Leurs fronts, leurs nobles fronts, inondés de lumières,
sur le moutonnement confus des fronts vulgaires,
s'érigent fièrement : comme au-dessus des toits
où s'abrite la vie humble aux soucis étroits,
les faîtes, les frontons, les dômes, les coupoles,
des Temples clairs songeurs veillant sur l'Acropole.
La divine Pensée est une lampe d'or
qui resplendit en eux quand autour d'eux tout dort ;

et, mystique foyer de rythme et d'harmonie,
sa Beauté, sur la mer des âmes engourdies,
s'exalte.... Ainsi les Monts que le fécond Soleil
caresse tout le jour de ses baisers vermeils,
quand déjà les vallons baignent dans la nuit sombre,
quand, sur les blonds coteaux montent des vagues d'ombre,
se cabrent, et l'on voit flamber, dans le ciel pur,
leurs chefs, dont la splendide auréole est l'azur.

. . . .

C'est là un grand et noble poème. Et j'imagine un cercle de très jeunes hommes qu'il exalta, quelque soir du dernier été, autour de M. Pierre Tournier, qui le leur lisait d'une voix altérée d'émotion. Ainsi Paul Fort, il y a... années, nous lisait les poèmes de *Tel qu'en songe*, du Laforgue, du Verlaine, du Corbière, et, un peu plus tard, ses premières ballades françaises où balbutiait son génie en partance pour découvrir le monde visible et l'invisible, qu'il chante aujourd'hui, souverainement.

§

Au seuil de la Vie (nº I. — 5 novembre) est un cahier hebdomadaire exclusivement rédigé « par les maîtres de la pensée contemporaine ». Ces maîtres sont : MM. Faguet, Hanotaux, Painlevé, H. Poincaré et R. Poincaré. On voit que nous avons là un petit bulletin académique.

Dans ce premier fascicule, M. Faguet traite du vieil Homère, à propos des « adieux d'Hector et d'Andromaque dans l'*Iliade* ». M. Henri Poincaré, en « regardant le ciel », vulgarise un peu de sa science sur « les astres » et, par la plume de M. Gabriel Hanotaux, « ce que disent les aïeux » nous parvient dans une stupéfiante nouveauté :

La terre de France, elle est ici tout près ; elle commence à ma porte ; elle fait partie de mon village ; mais voilà qu'elle s'étend, qu'elle s'étend à partir du kilomètre qui avoisine mon clocher et qui se multiplie indéfiniment là-bas, là-bas, tout droit jusqu'aux montagnes, jusqu'aux rivières, jusqu'à la mer ; et puis, après plus loin encore, en Algérie, en Tunisie, au Congo, à Madagascar... Ah ! je ne verrai jamais tout !... Du moins, j'aurais battu du pays et ramassé des souvenirs pour mes vieux jours, quand il faudra en revenir, comme le grand-père, à chauffer la couche et à soigner mes rhumatismes, en fumant la pipe et en crachant dans les cendres, au coin du feu.

Oui, mais tout le monde ne peut pas voyager ; il faut du temps, il faut de l'argent.

N'est-ce pas, que c'est inattendu et charmant?

M. Raymond Poincaré nous confirme le sens du titre de cette publication :

Vous voilà donc, mes jeunes amis, sortis de l'école, fiers d'avoir obtenu votre certificat d'études et heureux de retrouver l'air libre. Vous savez lire, écrire, compter. Vous avez appris un peu d'histoire et de géographie. Vous connaissez, dans les traits essentiels, le passé de la France, ses victoires, ses épreuves, ses gloires ; vous avez entendu parler des grands écrivains et des grands savants qui l'ont illustrée ; vous avez retenu les noms des principales villes que renferme son territoire, des montagnes qui le dominent, des fleuves et des rivières qui l'arrosent : vous vous rappelez les cartes que vous avez vues sur les murs et vous avez gardé assez claire dans les yeux la physionomie de cette France, avec le bandeau bleu de la mer au nord à l'ouest, au sud-est, avec le liseré sombre de ses frontières terrestres à l'est et au sud-ouest. Munis de ce petit bagage scolaire, vous allez commencer maintenant votre voyage à travers la vie...

Evidemment, il vaudra mieux pour les « jeunes amis » des six « maîtres de la pensée contemporaine » lire leurs leçons que d'aller au café. Et encore?... Avec un peu de fantaisie, on prouverait la précellence du café...

§

La Nouvelle revue française (1er novembre) publie des lettres que Charles-Louis Philippe adressa à M. Henri Vandeputte. Les admirateurs de *Marie Donadieu* — qui exaltent aujourd'hui cette *Marie-Claire* où s'exprime la sensibilité profonde et neuve de Mme Marguerite Audoux : une grande femme de lettres qui est, en prose, un poète exceptionnel et venge son sexe des précieuses et des bas-bleus, — les admirateurs, dis-je, du *Père Perdrix*, de *Bubu*, de *la Mère et l'enfant*, aimeront encore plus qu'ils ne le faisaient l'auteur de ces chers livres, à travers les lettres où il se livre au cœur d'un ami.

Peu importe la date de celle qui apporta, pour un seul lecteur, cette confession adorable :

Mon dernier amour date d'il y a deux ans. J'étais chez mes parents, et j'avais pour voisine une petite fille de quatorze ans qui était couturière. Elle était grande et développée, avec des yeux bleus et un air qui me plu J'en fus un peu amoureux, des relations de causerie se nouèrent : tous les jours vers une heure, quand elle finissait de déjeuner, j'allais la voir. Je pris l'habitude d'apporter deux roses : j'en mettais une à son corsage en appuyant un peu pour sentir sa poitrine et je la priais de poser l'autre à ma boutonnière, puis nous nous embrassions ; et c'était bon ! Les soirs d'été nous prenions le frais devant notre porte, j'allais la chercher, elle venait, et nous causions, je lui disais des contes de fées, et j'y mettais des jeunes filles de quinze ans aux yeux bleus qui souriaient et étaient plus belles que les fleurs. Parfois aussi, il venait des saltimbanques donner des représentations sur la place publique, en plein vent. J'y descendais avec elle et maman. Elle avait un petit corsage rose qui lui laissait les bras nus et pendant que l'on chantait des romances, je prenais son bras nu dans

ma main, et je le caressais, et je savourais ce contact comme une chose à peine matérielle. Elle m'a brodé sur papier bristol un rien de petite fleur vague avec des laines bleu-tendre, vert-tendre et rose-tendre. Là-dessous était le mot : souvenir. J'ai gardé cela, et ça m'est très doux. Puis elle a changé de quartier, je me suis habitué à ne plus la voir, puis à n'y plus penser. Aujourd'hui mon cœur se la rappelle froidement.

« J'ai en cela l'âme d'une petite modiste », avoue Charles-Louis Philippe à propos de son goût pour les romances populaires. Il aimait aussi les gâteaux :

J'ai une autre grande passion. Tu en peux rire. C'est pour les gâteaux. Quand je passe devant un étalage de pâtissier, je ne puis pas ne pas m'arrêter au moins pour contempler. Il y a surtout les Saint-Honoré. Ah ! la crème blanche, et les boules dorées. Mais cette passion est idéale. Je mangerais cela comme on respire une fleur, sans bestialité gourmande. Il me semble voir une âme blanche avec qui je veux communier ; très souvent, je ne résiste pas à la passion, et j'achète un énorme Saint-Honoré et je le mange de rang en guise de déjeuner.

Le jour où ma sœur s'est mariée à un pâtissier, les miens et moi nous avons bien vu que la bénédiction de la Providence était sur ma tête. Ah ! quand je vais les voir, je suis insatiable. Tant plus je mange des gâteaux, tant plus j'en désire. Je suis de force à manger un fonds. J'ai fait de grandes expériences pour attraper des indigestions, de façon à m'en dégoûter. Je n'ai pas eu d'indigestion, et j'ai aimé encore plus les gâteaux. D'ailleurs, je ne vois pas dans le lointain de mon enfance quand a commencé la passion. Je te disais tout à l'heure que je devais avoir eu un ancêtre joueur d'orgue et chanteur des rues, — mais certainement j'en ai eu dix mille qui étaient pâtissiers.

Il écrivait aussi, vers 1897 : « Je déteste fort les gens du M... » qu'il appelle, plus loin, « toute la vieille bande du M... ». Et c'est évidemment le *Mercure de France*, attaqué en ce temps-là par le Naturisme naissant. Mais le solide bon sens du lyrique historiographe de *Charles Blanchard* lui inspire, entre autres, ce cri : « Ah ! c'est terrible, les écoles ! »

Qui n'aurait voulu connaître l' omme qui a pu se dépeindre ainsi, à un moment de sa vie :

Je deviens délicat, il est des choses qui me font une douleur physique. Quand je lis un livre, un mot, un simple mot, qui n'est pas en harmonie avec la phrase, me blesse terriblement. Il y a des irritations qui me courent le long des bras, et si cela continue, voici venir le temps où je jetterai un livre par la fenêtre avec brutalité, quand il serait beau, parce qu'un simple mot me froisse.

N'est-il pas délicieux qu'il y ait eu, dans la lignée de Musset, une « Marie de Musset, *dame de la Courtoisie* » ? « Elle vécut fort vieille et trépassa sans enfants le 1er mai 1722 », nous apprend

M. Maurice Dumoulin, au cours d'un travail sur *les Ancêtres d'Alfred de Musset* (**Nouvelle Revue**, 1er novembre).

Ne nous eût-il appris que cela, nous serions redevables d'un sourire à M. Dumoulin. Nous savons aussi qu'un autre Musset fut « dit Monsieur de Bonnaventure ».

Bonnaventure et Courtoisie, quel compérage pour le poète amer de *Rolla* et le plus grand poète des *Proverbes !*

Celui-ci fut engendré de Victor-Donatien de Musset-Pathay, dont M. Dumoulin résume en ces termes la « vie mouvementée » :

Il naquit à la Vaudorière, le 6 juin 1768 ; destiné, comme ses ancêtres, à la carrière des armes, il fit ses preuves pour entrer à l'école militaire de Vendôme et à celle de La Flèche, servit, sous la Révolution, dans l'administration militaire, devint chef de bureau au ministère de la Guerre, sous l'Empire, puis passa en la même qualité au ministère de l'Intérieur. Editeur passionné des œuvres de J.-J. Rousseau, il publia de nombreux ouvrages et fut, au véritable sens du mot, un homme de lettres. La femme qu'il avait épousée, Edmée-Claude Guyot-Desherbiers, apporta à ses enfants l'hérédité d'un autre homme de lettres, Guyot-Desherbiers, avocat de cœur, littérateur de talent.

§

J'ai déjà cité de charmants versiculets où se divertit l'inspiration fine de M. P.-J. Toulet. **Le Divan** (novembre) insère de nouvelles *Variations* de cet écrivain délicat, élégant, et très philosophique. Car les vrais philosophes ne sont pas ceux qui ennuient, épouvantent, par l'abus des mots abstraits. Heine était un philosophe ; Verlaine aussi, presque sans le savoir...

Géronte d'une autre Isabelle,
A quoi t'occupes-tu
D'user un reste de vertu
Contre cette rebelle ?

La perfide se rit de toi,
Plus elle t'encourage.
Sa lèvre même est un outrage :
Viens, gagnons notre toit.

Temps est de fuir l'amour, Géronte,
Et son arc irrité.
L'amour, au déclin de l'été,
Ni la mer, ne s'affronte.

Et ceci :

Qu'un jour encor, je te revoie,
Tu m'as si longtemps laissé seul.
Perce l'oubli, sors du linceul,
Fille de joie.

Est-ce toi, spectre gracieux
D'une chair que j'ai tant aimée ;
Et ton éclat, cette fumée
Devant mes yeux ?

Ta blancheur, tes noires dentelles,
Le bal qui berçait nos pieds las ;
Un corps qui plie entre mes bras :
Je me rappelle...

§

MEMENTO. — *La Revue* (1er novembre). — Lettres inédites de Voltaire. — La Mort de l'éternel féminin, par M. Jean Finot. — Les Morts vivants, par le Dr Max Nordau.

Le Feu (1er novembre). — « Renée Vivien », par M. Martin-Mamy.

La Revue hebdomadaire (29 octobre). — M. A. Le Braz : Un ami de Lamennais : Célestin Macé de la Villéon.

Le Correspondant (25 octobre). — Hubert Robert à Rome, par M. Pierre de Nolhac.

La Revue de Paris (1er novembre) donne *l'Alluvion*, pièce en 4 actes, d'Emile Pouvillon. — De X... Brest, port transatlantique.

La Nouvelle Revue Française (1er novembre). — M. André Gide : Baudelaire et M. Emile Faguet. — Mme de Noailles : Poème. — M. A. Spire : Le Voyageur et la Forêt.

La Phalange (2 octobre) : poèmes de MM. J.-A. Nau, A. Spire, R. Chalupt, J. Royère, etc. — « Les Conditions de la gloire », par M. Jean Florence. — « Le Couperet », nouvelle de M. Valéry Larbaud.

La Grande Revue (25 octobre) commence un roman de M. Charles Géniaux : « les Bourgeois. »

Revue catholique et royaliste (20 octobre). — M. A. de Bersaucourt : « Les Variantes de Villiers de l'Isle-Adam. »

Revue du Temps présent (2 novembre) : des notes de voyage de M. Alfred Mortier : « L'art à Munich. » — Poèmes d'Angleterre, de M. Paul Roba. — « Binet-Vamer », par M. Martin-Mamy.

Revue bleue (5 novembre). — Fragments inédits de Sully-Prudhomme.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Tolstoï (*Le Matin*, 17 novembre). — Fleurs et cathédrales (*Paris-Journal*, 16 novembre). — Critique universitaire (*La Dépêche*, 12 novembre). — Chronique Stendhalienne.

Le premier journal qui m'apprend la mort de Tolstoï (1) est le **Matin** et son appréciation ne diffère sans doute guère de toutes celles qui vont suivre. C'était un grand écrivain, mais je n'ai jamais senti son style ; un grand penseur, mais sa pensée n'a jamais pénétré en moi. Je

(1) On sait que la nouvelle etait fausse alors, quoique très vraisemblable. Elle est devenue vraie quelques jours plus tard, le 21 novembre.

suis le moins apte des hommes à porter un jugement sur ce saint Paul des derniers jours, mort au cours d'un accès de folie sénile. Il a fondé une sorte de religion, une secte qui prétendait réaliser vraiment la doctrine de l'évangile, et il s'était senti, à la veille de sa mort, invinciblement poussé vers ses obscurs disciples. Il voulait partir pour le Canada où, chassés de Russie, ils avaient réussi à fonder une sorte de société primitive et misérable. Quelle sympathie éprouver pour de telles gens, et l'homme qui les incita marchait-il dans le sens de la civilisation ? Ceux même qui admirent Tolstoï ne le croient pas et, abandonnant le mystique, se rejettent sur ce qu'il y avait en lui de supérieur comme écrivain. La gloire européenne, universelle même, est cependant venue de là, de ses prêcheries évangéliques, et c'est là-dessus qu'il faut épiloguer pour savoir s'il la méritait près des esprits sérieux ou s'il n'était qu'un cinquième évangéliste, c'est-à-dire un homme avec qui les conversations ne sont pas possibles, un infortuné petit-fils de Dieu. Tolstoï fut un ferment pour toutes les âmes mal lavées du christianisme. Il fit bouillonner en elles tout ce qui demeurait de la vieille crédulité. Tolstoï leur appartient. Pour les hommes qui se sont surmontés et dépouillés, le tolstoïsme est vain. L'homme était pourtant, dans son asiatisme exalté, une sorte de spectacle émouvant, parce qu'on sentait que rien de bas ne se remuait en lui. Il y a toujours là un réconfort, même pour les plus hostiles, même pour les indifférents.

§

De Rodin, dans **Paris-Journal**, ces paroles sur le rôle des fleurs dans les cathédrales :

Mais, par leurs simples formes, les fleurs ont donné aux artistes du moyen âge la Cathédrale — architecture et décoration.

Quelle leçon perpétuelle d'architecture, à notre tour, nous recevrions d'elles, si nous savions voir !

Les hommes du douzième siècle, du treizième, du quatorzième ont su voir. Ils ont remarqué, par exemple, le clocheton qui se forme à l'endroit où deux feuilles s'attachent, les rainures de la tige, ce modèle de la colonne, et toute cette beauté des lignes et des couleurs florales, intarissable source où le génie humain pourrait puiser à jamais.

Pendant que le peintre-verrier prenait ses tons, la sculpture prenait ses harmonieux refends.

Leur œuvre, maintenant, est discutée ; les vivants ne comprennent pas la puissance de cette âme du moyen âge, qui posséda, comme l'âme égyptienne, la vertu collective. Ils ne comprennent pas plus la beauté de la Cathédrale qu'ils ne comprennent la beauté des fleurs.

Il suffirait, pourtant, pour comprendre, d'aller dans les champs et d'ouvrir son cœur à la nature. Partout, dans les plus modestes sentiers rustiques comme dans les vastes champs de fleurs de Verrières, d'innombrables expressions décoratives, toutes différentes, toutes merveilleuses, sont à la

disposition de l'artiste. Au cours d'une promenade, sur n'importe quelle route, nous rejoignons l'universelle nature, et toutes les routes dans la campagne, traversent le paradis.

Pour moi, je goûte un plaisir toujours nouveau à tâcher de comprendre ces formes et ces couleurs où je retrouve le chapiteau et le vitrail gothique, et parfois même le sens approfondi de mes propres pensées, de mes propres sentiments.

Pendant que les autres courent, en faisant leur bruit et leur poussière, j'étudie.

§

M. Camille Mauclair continue, dans *la Dépêche*, ses critiques de la critique universitaire :

Au temps où j'étais collégien, la littérature s'arrêtait, pour mes professeurs de rhétorique, à 1700, on disait à peine deux mots de Voltaire et de Rousseau, et parler de Victor Hugo semblait fort osé. Depuis, je crois que les professeurs se sont modernisés ; mais il faut lire ce que certains d'entre eux disent de Flaubert, de Baudelaire, de Gautier ou des Goncourt dans des manuels à extraits qu'on se risque maintenant à confier à la jeunesse. Cela est d'une circonspection misérable et d'une pauvre naïveté. Et quant à ceux qui, en dehors de leurs classes, s'essaient à parler de ce qui se publie aujourd'hui, ils sont bizarrement partagés entre leur respect sacramentel pour les règles du grand siècle et leur désir de paraître « dans le train ». Leur air désinvolte déguise mal leur embarras. Ils sont mal renseignés d'ailleurs, car une époque comme la nôtre, avec sa mêlée de tempéraments et de théories, exige, pour être comprise et analysée, toute l'attention et tout le temps de ceux qui y sont eux-mêmes producteurs et théoriciens.

En réalité, ils veulent toujours juger. C'est leur manie. L'Université leur a inculqué, indélébilement, l'idée que la critique est faite pour juger les créations. Or, on ne juge pas : on comprend et on aime, et le reste est pédanterie. Il y a chez les professeurs qui se font critiques non seulement la certitude de leur supériorité de méthodes, mais encore la secrète jalousie du poète ou du styliste qui invente et qui crée, alors qu'eux-mêmes ne se sentent capables d'aucune œuvre d'imagination. Ils croient aussi être seuls à savoir parce qu'ils ont des diplômes et que leur vie s'écoule dans les endroits faits exprès pour apprendre ; leur stupeur est comique lorsqu'un homme non diplômé prouve qu'il sait le latin, la physique ou l'histoire aussi bien qu'eux. Car les professeurs appartiennent essentiellement à la classe bourgeoise, ce qui est fort honorable, mais depuis Henry Monnier cette classe n'a pas changé, on y croit toujours qu'un poète est un bohême sans discipline et sans labeur, on y garde toujours l'antipathie de l'artiste, comme d'un irrégulier. Est irrégulier quiconque n'a pas l'estampille officielle, le droit d'Etat de savoir et d'influer. Les professeurs sont des réguliers.

Et alors, s'ils sont à même d'apprécier sainement tout ce qui est contrôlable par la documentation, les œuvres d'histoire littéraire, les mémoires, les essais, les recherches philologiques ou historiques, ils sont totalement dénués d'autorité et de compréhension lorsqu'il s'agit d'une création de la

sensibilité, et, régulièrement, ils disent gravement des sottises. Les exemples rempliraient un numéro entier de ce journal ! Presque immanquablement ils admirent ce qui est dépourvu de véritable personnalité, cela tient à la constitution même de leur esprit. L'éloge d'un critique universitaire est, pour un artiste, un critérium certain : il sait que l'œuvre louée doit être médiocre, et c'est vrai presque toujours. Tandis que la critique faite par des créateurs et des artistes, la critique de Gautier, de Banville, de Saint-Victor, de Baudelaire, de Barbey d'Aurevilly reste la plus féconde et la plus juste, parce qu'elle est vivante, passionnée, et faite par des hommes se mesurant eux-mêmes avec les difficultés de la création. Cela ne se remplace pas : l'irrégularité s'appelle ici originalité.

§

M. Ad. Paupe nous communique la note suivante :

Stendhal n'a jamais autant préoccupé les esprits qu'à notre époque, aussi bien en France qu'à l'étranger. Il y a en ce moment, à ma connaissance, sept ouvrages en préparation sur l'auteur de *Rouge et Noir*, sans compter ceux que j'ignore et les rééditions de ses œuvres ! Ce sont les suivants :

— Miss Doris Gunnell et Emile Henriot : *Stendhal critique et journaliste.* Traduction de ses articles de critique littéraire publiés en Angleterre (2 volumes). — Alphonse Séché et Jules Bertaut : *Stendhal anecdotique et pittoresque*, avec illustrations inédites. — Henri Martineau : *La Physiologie de Stendhal.* — Jules Deschamps : *Stendhal et Napoléon.* Thèse de doctorat es-lettres à l'Université de Liège. — Casimir Stryienski : *Soirées du Stendhal Club* 3e série. — Adolphe Paupe : *Autour de Stendhal.* Etude bibliographique. Suite de l'Histoire de ses œuvres. Et enfin, un troisième ouvrage de M. Jean Mélia, dont la fécondité est remarquable...

Le vœu d'Henri Beyle n'est-il pas amplement exaucé ?

Et M. Paupe est content.

R. DE BURY.

CHRONIQUE DU MIDI

L'origine du mot « felibre » (*Le Figaro* et *la Petite Gazette Aptésienne*).— Les quatre-vingts ans de Mistral (MM. de Maizière, Charles Maurras et Pierre Grasset). — Les Antiques de Saint-Rémy. — *Liounido*, poème en XII chants, par le Frère Savinien (Avignon, Aubanel). — La *Campana de Magalouna.* — Trois nouveaux félibres majoraux : MM. Rieu, Sarrieu et Bombal.

Dans le supplément littéraire du *Figaro* du 12 novembre, le nouveau ministre de l'Instruction publique, M. Maurice Faure, qui est un fervent méridional, parle de la « Renaissance mistralienne » et, en passant, il donne de **l'origine du mot « felibre »** la version suivante :

Une étymologie vraisemblable de ce vocable paraît être celle qui fait dériver « felibre » d'un mot de la basse latinité mentionné par Ducange : *felibris* ou *fellebris*, avec cette signification : « nourrisson qui vit encore de lait », du verbe *fellare*, c'est-à-dire, par extension, « nourrisson des Muses ou de la science ».

Si j'étais félibre, je ne serais pas fier outre mesure de cette étymologie de mon vocable. Car, enfin, *fellare* signifie « téter » et *fellebris*, qui s'applique aussi bien aux animaux qu'aux hommes, n'est jamais pris dans l'extension de « nourrisson des Muses », tandis qu'il est quelquefois pris dans celle de « veau qui tète encore » !

Il vaut mieux, je crois, s'en tenir, pour l'origine de ce mot, à ce que j'en ai dit dans mes deux précédentes chroniques.

Voici, à ce propos, quelques lignes de *la Petite Gazette Aptésienne* (8 octobre) qui ne manquent pas de piquant :

Il est infiniment probable que l'origine de ce mot est bien celle qu'indique Paul Souchon ; mais il sera difficile d'en faire convenir les poètes provençaux.

Hé ! quoi ! le nom même dont ils se désignent n'est que le résultat d'une erreur !

Je ne comprends pas, à vrai dire, leur émotion. Le mot *felibre* est certainement d'allure plus française que maints autres de savante extraction, et les poètes provençaux devraient dès lors se féliciter d'avoir, à tout le moins, contribué à doter la langue française d'un vocable original.

J'ajoute que ce mot est représentatif. Il est léger, caressant, tant soit peu prétentieux bien qu'un peu vide, d'allure enfantine. Il s'allie bien avec les mots les plus en usage du provençal littéraire : *margarideto, enfantounet, poutoun, chatouno, plan-plan* et me paraît, de tous points, convenir à des poètes amoureux de diminutifs.

Par quoi du reste le remplacer ?

Je ne vois qu'une solution : les « félibres » pourraient accepter le vocable qui leur est offert dans le même couplet du même cantique et s'appeler désormais « *lei tiroun* ».

Mais ce mot, qui est, dit-on, hébreu, ne sera jamais français et a chance de ne pas devenir davantage provençal. Il présente en outre l'inconvénient de suggérer un peu plus cruellement les mêmes choses.

§

On vient de fêter, à Maillane et à Arles, le **quatre-vingtième anniversaire de la naissance de Mistral**. Toujours vert, toujours vaillant, le poète a reçu, à cette occasion, d'innombrables témoignages. Les visiteurs se sont pressés dans sa petite maison et les impressions de quelques-uns d'entre eux sont à recueillir.

Voici d'abord M. G. de Maizière, qui, dans *le Gaulois* du 8 septembre, fait cette constatation, surprenante pour ceux qui ne connaissent pas le véritable Midi, que Mistral n'est pas un Méridional :

Mais combien ridicule était, d'autre part, cette idée préconçue ! Je l'ai compris au premier instant de l'accueil si simple, bienveillant et tranquille, au premier mot du vieillard gracieux et doux qui pousse la modestie jusqu'à la bonté.

Mistral un méridional ? Allons donc ! Un poète né dans le Midi, et c'est tout ! Dussé-je m'attirer les foudres de tous les préfets, sous-préfets, per-

cepteurs et douaniers fleurant l'ail, qui embaument notre république, je persiste à dire que cet homme-là, si mesuré, si calme et dédaigneux du paraître, n'est pas de leur Midi à eux vainement sonore, de leur Midi bousculant, trompettant, agaçant et odieux. M. Jaurès, qui buccine en allemand et en français, est du Midi ; Mistral, qui chante doucement en provençal, n'est pas du Midi.

M. Pierre Grasset, dans *Comœdia*, du 3 octobre, exprime, avec lyrisme, l'enthousiasme de sa visite à Mistral : « Je viens de voir un roi », dit-il, et, après le récit de son voyage, de son arrivée, de son entrevue avec le poète, son article s'achève dans l'émotion :

Il m'a accompagné jusqu'à sa porte, ce roi débonnaire, la tête droite sous le chapeau en bataille, le corps fièrement campé, — tel que la vieillesse paraît lui avoir été donnée par les dieux comme un surcroît de noblesse et non, ainsi qu'il arrive aux autres hommes, comme une décrépitude.

Et sa voix s'est adoucie : « Cette route... Daudet, quand il venait me voir, arrivait par cette route... » Cela met un point triste à la longue phrase ensoleillée que fut cette après-midi. La voiture m'emporte sur la route par où venait Daudet. Le soleil et le vent ont effacé la trace de son pas bondissant de jeunesse...

M. Charles Maurras a rendu une visite idéale à Mistral : il a relu quelques passages préférés du poète et cela nous a valu une merveilleuse page de philosophie mistralienne (*Notre-Dame de Septembre*, *Action Française*, 8 septembre). Nul, mieux que M. Maurras, n'a sondé la profondeur de l'œuvre de Mistral :

Avant-hier, en plaignant notre génération de n'avoir eu pour maîtres que les désespérés, j'oubliais les Français du Midi qui subirent, plus ou moins, l'influence de cette poésie et de ce poète qui respirent également le courage optimiste et la mâle résignation. Oh ! Mistral n'aura jamais nié la douleur ni la mort, la difficulté ni l'épreuve. Tout ce qu'il a senti de la beauté du monde n'en compense pas la misère : elle en est éclaircie et ainsi rendue plus cruelle. Mais il s'appuie sur la pensée. Religieuse ou patriotique, humaine ou divine, la pensée de Mistral, toujours mêlée à la vie réelle dont elle part pour y revenir sous la forme de l'action, ressemble à cette « Idée » de Joachim du Bellay et de Platon, qui ennoblit les choses et retient l'homme dans un état de fidélité si constante qu'il se reconnaît éternel. Dès lors, le découragement ne signifie plus rien, l'erreur n'est qu'une exhortation à se relever. Le mirage du ciel ou celui de la mer n'est pas sans bienfaisance pour l'âme instruite à se nourrir, sans trop s'y fier, des substances de l'illusion. Dans « la Reine Jeanne », la chiourme pliée sur les rames de la galère croit voir au loin blanchir les hauteurs de Garlaban et de la Sainte-Baume, elle chante déjà : « La Madeleine embaume. » Quant à douter, quelle sottise ! « *Si ce n'est pas Garlaban — Faisons comme si cela l'était — Lanlire — Lanlère — Et vogue la galère !* » Les plus beaux jours eux-mêmes finissent par briller : « *Si ce n'est pas*

aujourd'hui, ce sera demain. » Jamais homme moderne n'aura mieux compris Epictète ; « Faire ce qui dépend de nous, et, pour le reste, se tenir ferme et tranquille. »

§

Les monuments de Provence n'ont pas fini, semble-t-il, de subir l'assaut des barbares. On se souvient du vigoureux cri d'alarme poussé ici même par M. Gabriel Boissy contre la restauration du Théâtre d'Orange. L'an dernier, la municipalité d'Arles a porté une main sacrilège à la fois sur le Théâtre Antique et sur les Alyscamps. M. Jean Ajalbert nous fait part, dans *la Dépêche de Toulouse*, de ses impressions à ce sujet :

Tandis que, pour la beauté d'Arles, s'édifie le Palais du Félibrige, quels massacres aux alentours.

Du théâtre Romain, dont les ruines avaient subi déjà les pires assauts, — sous prétexte de restauration, on refait le pourtour, on rejoint d'une ignoble maçonnerie les gradins mutilés, et c'est désormais un amphithéâtre d'une laideur atrocement vulgaire, avec les blancheurs de plâtre neuf entre les pierres patinées par les âges ! C'est sur ce fond hideux que se détachent maintenant les deux colonnes monolithes, vestiges d'une lointaine splendeur, que l'on était habitué à voir se profiler de toute leur élégance par la brèche vide des degrés !

Là-bas, les Alyscamps, le cimetière païen, — qui continua dans les temps chrétiens. De tout le Rhône, on y envoyait les cercueils à la dérive, avec le prix de la sépulture, et ils s'arrêtaient d'eux-mêmes... Les Alyscamps, qui comptèrent dix-neuf églises ou chapelles... Mais la vogue cessa, et ce fut la grève des sépulcres. Pourtant, malgré les dévastations successives, il restait assez de ces ruines de ruines pour ébranler l'imagination... Il y avait une avenue d'intense mélancolie, entre des rangées de sarcophages, devant une vaste bordure de peupliers, dressant, sveltes et droits, leurs cimes de vingt mètres... On pouvait les exploiter en *émondes*... On les a taillés en têtards, — diminués de moitié. Naturellement, de ces mauvais coups on n'est jamais prévenu. Quand les amis des monuments ou des arbres veulent intervenir, il est trop tard.

M. Jean Ajalbert ajoute qu'il faut craindre la revanche des choses. En effet, le marchand de bois qui débitait les peupliers des Alyscamps a été tué, happé par la scie de son usine. Les Alyscamps n'en sont pas moins pour toujours défigurés.

Un autre coin célèbre de Provence est menacé : ce sont les **Antiques de Saint-Rémy**.

On sait qu'à deux kilomètres de la petite ville provençale, sur la route qui conduit aux Baux, et qui traverse les Alpilles, se dressent, sur un plateau, les derniers vestiges de l'antique *Glanum :* un mausolée et un arc de triomphe.

M. Mario Meunier vient précisément de consacrer à ces monu-

ments une étude archéologique remarquable dans *le Feu* du 1er novembre.

Selon lui, Glanum fut à l'origine non pas une bourgade celtique ou une colonie phocéenne, mais un poste militaire romain créé par Marius pour arrêter les Teutons dans leur marche vers l'Italie. Les barbares attaquèrent vainement Glanum et c'est pour commémorer cet événement que l'on éleva le monument que l'on appelle aujourd'hui le Mausolée, mais qui, situé à l'intérieur de la ville, ne saurait être un tombeau.

L'Arc de triomphe est d'un art bien supérieur ; il glorifie, dit-on, les conquêtes de Jules César et l'on peut y voir une femme enchaînée qui serait la Gaule et un guerrier de haute stature qui serait Vercingétorix.

Ces deux monuments s'élèvent dans le plus harmonieux des paysages, entre les Alpilles découpées et la vaste plaine d'Arles et Paul Mariéton, dans son volume : *la Terre Provençale*, en a dit ceci :

> Cette terrasse des Antiques, adossée au flanc des Alpilles, c'est le centre du Félibrige, à égale distance des Baux et de Maillane, à mi-chemin d'Arles et d'Avignon. C'est le lieu central et sacré de notre terre sainte, un tertre incomparable.

Or, depuis quelques années déjà, le plateau des Antiques a, dans son voisinage immédiat, une carrière de pierres en pleine exploitation. Cette carrière, malgré qu'elle s'appelle « la Romaine », défigure, avec ses maisonnettes, ses entassements de blocs, son mur de soutènement, le « tertre incomparable ».

Artistes, archéologues, touristes, tout le monde se plaint de cette juxtaposition industrielle. *Le Provençal de Paris*, *le Journal des Débats*, *le Petit Marseillais*, les Ecoles félibréennes et jusqu'au Touring-Club de France ont entrepris une campagne pour la faire cesser.

M. André Hallays propose l'expropriation pure et simple de la carrière ; l'*Escolo Mistralenco*, d'Arles, demande qu'on dissimule les constructions de l'entrepreneur, les taches blanches du calcaire sous des rideaux de verdure et qu'on abaisse le plus possible les machineries qui s'élèvent au-dessus du sol.

En septembre 1908, Mistral, dans une lettre adressée au Maire de Saint-Rémy, proposait une solution qui me paraît concilier les deux précédentes :

> Il y aurait urgence à profiter des réclamations qui se font au sujet des carrières contiguës à ces monuments, pour étudier la question sous un point de vue plus large, qui serait celui-ci :
>
> Faire acquérir par la commune, aidée par l'Etat et le Conseil général, la propriété de M. Michel Vidau et créer là un jardin public, le jardin de *Gla-*

num, qui mettrait en valeur la vision du Mausolée et l'Arc de Triomphe.

Au moyen de quelques bouquets d'arbres, et des accidents naturels du terrain et de l'aspect des catacombes résultant des vieilles carrières, on ferait de ce lieu une promenade exquise qui rivaliserait avec le rocher d'Avignon, avec les Alyscamps d'Arles, la Fontaine de Nîmes et le Plateau des Poètes, de Béziers.

Qu'on écoute, une fois encore, le poète et qu'on ouvre aux rêveurs le jardin de Glanum !

§

Il est dit que les félibres auront tenté tous les genres. Voici que M. Joseph Lhermitte, plus connu sous le nom de Frère Savinien, vient de faire paraître une épopée chevaleresque, une manière de chanson de geste : **La Lionide**, dont les douze chants racontent un épisode de la lutte de la Provence contre les Sarrasins.

On sait que le frère Savinien est l'auteur de la méthode d'enseignement qui porte son nom et qui consiste à employer, à l'école primaire, la langue d'oc comme on emploie, au collège, le latin. Il est certain que l'étude comparée du provençal et du français ne peut être nuisible à ce dernier et que les petits paysans du Midi sauraient mieux la langue de Voltaire s'ils l'apprenaient à l'aide de versions provençales. C'est une question dont M. Maurice Faure, qui est félibre, s'occupera sans doute un de ces jours.

Quant à la *Lionide*, c'est l'œuvre d'un éducateur plutôt que d'un poète. Elle est d'ailleurs dédiée « aux écoliers du midi » et elle se propose de leur enseigner les fastes du passé, et de les édifier.

§

Parmi les journaux populaires du Midi, la **Campana de Magalouna**, qui paraît à Montpellier, est l'un des plus vivants. Il est vrai qu'il est rédigé par l'*Escoutaire*, dont l'esprit et la verve satiriques sont goûtés aussi bien dans les faubourgs que dans les vieux hôtels aristocratiques. Elles sont, malheureusement, intraduisibles.

Le succès de la *Campana de Magalouna* prouve, en tous cas, la ténacité du languedocien que l'on pouvait croire entamé à Montpellier, ville universitaire.

§

A la récente réunion du consistoire félibréen, **trois nouveaux majoraux** ont été élus. Ce sont MM. Charles Rieu, N.-B. Sarrieu et Ch. Bombal.

Charles Rieu, plus connu sous le nom de *Charloun*, est un paysan du Paradou, dans les Bouches-du-Rhône, et qui, le soir venu et sa besogne faite, célèbre en vers naïfs et savoureux, son village,

ses plaisirs et ses travaux. Mistral a dit de lui qu'il était, à cette heure, « le seul paysan d'Europe qui fût un vrai poète » et Jules Véran a écrit « qu'il était une preuve de la valeur éducatrice de la littérature provençale ». C'est, en effet, en lisant l'*Armana Prouvençau* et les œuvres des félibres que Charloun s'est formé.

M. Bernard Sarrieu est philologue et poète. Il écrit dans le dialecte luchonnais et a fondé, à Auch, une école félibréenne florissante.

M. Eusèbe Bombal est l'auteur de nombreuses poésies et d'une comédie limousines.

Memento. — Reçu : *Occitania*, l'*Estello* et *Lei Bôamian*, roman de Valère Bernard (Marseille, Ruat).

PAUL SOUCHON.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

La miraculeuse aventure des Jeunes Belgiques. — Une conversion esthétique. — Trois années de la vie de Jef Lambeaux. — Memento.

La Belgique artistique et littéraire, la vaillante et probe revue que M. Paul André dirige avec tant de tact et de courtoisie — ce qui n'est guère facile dans ce petit pays où le dénigrement et le sarcasme perpétuel n'auront jamais sévi et grimacé avec un aussi édifiant ensemble qu'aujourd'hui — poursuit la publication de très intéressantes pages sur les écrivains de la « Jeune Belgique » dues à M.. Oscar Thiéry. Dans les derniers numéros de la revue, M. Thiéry nous trace le portrait et il nous donne une rapide esquisse biographique des auteurs les plus notoires de ce groupe enthousiaste, désintéressé, sincèrement lyrique, donc exceptionnel et presque « miraculeux ». Ainsi il parle de Francis Nautet, le seul véritable critique littéraire que l'on eût chez nous à l'époque où débutaient Verhaeren, Giraud, Gilkin, Rodenbach et Waller, et dont *l'Histoire des Lettres Belges d'expression française*, quoique fatalement incomplète et manquant un peu de recul, demeure tout de même ce que l'on a écrit jusqu'à présent de plus compréhensif, de plus sympathique et de plus étudié sur notre renaissance littéraire. « Nautet fut en Belgique, dit M. Thiéry, le premier homme qui critiqua sans flagornerie, sans adoucissement commandé par la camaraderie quoique sans sévérité outrée. Il comprenait. Et *comprendre*, n'est-ce pas la première, la plus grande des qualités d'un critique? » M. Thiéry rappelle d'amusantes particularités de la vie de cet être exquis, enlevé prématurément à l'admiration de l'élite et à l'affection de ses amis.

« Les parents de Nautet, excessivement pieux, le destinèrent tout jeune à l'état ecclésiastique et ils l'envoyèrent à cet effet commencer ses études au collège des Jésuites de Verviers. Mais Nautet était un

enfant indiscipliné, rebelle à toute éducation régulière comme à l'instruction. Type parfait du cancre, il se fit exclure de l'école. Ses parents pensèrent que, pour le dompter, un internat sévère serait utile, et le mauvais élève entra au collège épiscopal de Malonne. Il avait quinze ans lorsque éclata la guerre franco-allemande. Comme les études n'avaient pas cessé de lui déplaire, le potache s'engagea pour six ans et partit défendre les frontières. Il avait été mauvais élève, il fut mauvais soldat, et ses débuts dans la littérature furent des chansons frondeuses sur la vie militaire. Si bien qu'avant d'avoir fini son terme, en 1875, on le remercia et on le renvoya dans la vie civile. Le voilà qui cherche une position sociale. Il a vingt ans ; il ne sait rien, pas même l'orthographe. Mais il possède une très grande faculté d'assimilation, et comme il éprouve, aujourd'hui, le besoin d'apprendre, ses amis, qui se sont mis à lui enseigner les éléments qu'il aurait dû connaître dès le Collège, n'ont pas à se plaindre de leur disciple. Il s'occupe du commerce d'un beau-frère, et en même temps il rédige un journal que publiait son père. Il écrit même son premier livre. *Une ruse de guerre*, et, lisant avec ardeur, comparant les théories des idéalistes et des naturalistes, il devient un partisan convaincu et enthousiaste de Zola : lorsqu'il s'en ira vers Paris, sa première visite sera pour Zola. Mais il n'en est pas encore là, il tâche à vivre, et la besogne est rude... Il devient négociant ambulant, et va offrir de village en village les lacets et le papier à lettres, le fil à coudre et les pains de savon ».

Dans *la Revue Générale* du mois d'octobre, sous ce titre, une *Conversion Esthétique*, M. Pierre Nothomb, un jeune poète de talent dont je parlai déjà ici, consacre une excellente étude à un autre « Jeune Belgique », M. Georges Destrée, frère de l'écrivain et député socialiste, qui finit par se faire bénédictin. C'est pour M. Nothomb l'occasion aussi de parler des débuts du mouvement littéraire français en Belgique, auquel M. Destrée prit une intéressante part : « C'était alors l'époque héroïque. Sur le sol de notre Béotie, quelques jeunes hommes faisaient monter une moisson inespérée..... Née à Louvain en pleine jeunesse, c'était la plus étonnante depuis longtemps des révolutions de lettres. Nous avions, paraît-il, avant cela, une littérature nationale. On en a même écrit l'histoire. D'estimables bourgeois rimaient des odes, des épîtres, des satires et des élégies. Tel se délassait des fonctions publiques, en fabriquant innocemment des fables. Et cela formait un Panthéon honnête où les lyres étaient tenues par des vieux messieurs à perruques. Tout à coup des vitres avaient été cassées, et un jeune homme, beau et impertinent comme un page, avait planté devant les rangs serrés de nos lettrés un fanion claquant sur lequel on lisait cette fière devise : *Ne crains*. Et vite autour de Max Waller était venue se ranger toute la génération nou-

velle. C'était l'heure prédestinée, après cinquante ans de paix nationale et de prospérité placide, où les jeunes criaient leur soif d'autre chose, et sentaient fermenter en eux l'amour désintéressé du Beau. Olivier-Georges Destrée, parmi ces quelques-uns qui étaient déjà les héros de la lutte, se fit vite ses amis. C'était un groupe disparate et charmant, uni par une camaraderie admirative et troublée de temps en temps par des discussions violentes. Max Waller menait la bataille et se reposait en sifflant dans *la Flûte à Siebel* des airs insolents et tendres ; Georges Rodenbach passait parfois orgueilleux et mélancolique, la cigarette à la lèvre, dans l'aristocratisme de ses cravates bouffantes ; Albert Giraud martelait les strophes définitives de *Hors du Siècle ;* Ivan Gilkin se perdait dans les perversités troublantes de *la Nuit;* Emile Verhaeren lâchait à travers les pages de la revue le galop fougueux de ses poèmes ; Valère Gille menait paître, dans les prairies que bordent des bois sacrés, les moutons blancs de Théocrite ; Georges Eekhoud, romancier de gredins et de héros, entassait des pages sonores de ses récits patibulaires ; Henry Maubel, dans de la lumière, notait avec goût des choses fines ; André Fontainas, déjà, s'embarquait sur les flots du songe vers *le Jardin des îles claires*, Les trois Gantois allaient venir : Maeterlinck, dont les gestes gauches devaient animer mystérieusement bientôt les marionnettes des *Sept Princesses ;* Grégoire Le Roy, qui rythmait déjà *la Chanson du Pauvre;* Van Lerberghe qui, dans la lumière pâle des *Entrevisions*, rêvait ce chef-d'œuvre immortel et inconnu : *la Chanson d'Eve*. Et Fernand Severin aussi allait surgir, portant en main, comme un Graal, le lis sacré de ceux qui songent... »

Dans *le Thyrse* d'octobre, M. Emile Cauderlies, qui fut l'ami de feu le robuste et fougueux sculpteur anversois Jef Lambeaux, raconte trois années de la vie de cet artiste : Lambeaux était venu à Bruxelles, cherchant son pain quotidien. Il l'avait trouvé au Musé-Castan, qui était un musée d'horreurs et de curiosités installé au passage du Nord. Il y travaillait à raison de dix francs par jour, dans les sous-sols, modelant des têtes de souverains et d'assassins célèbres, les deux genres de personnages qui, paraît-il, retiennent le mieux l'attention de la foule, à tous les étages sociaux. Le soir, pour se « décrasser de cette besogne dégoûtante », — c'est Lambeaux qui parle — il modelait chez lui dans l'argile les belles images qu'il voyait, en fermant les yeux aux tristes réalités de l'heure, se lever et se former devant lui sur l'appel divin de son art. C'est de cette époque que datent la superbe *Bacchante* et la fine et enjouée *Paysanne Anversoise!* C'était, rien que dans ces deux œuvres, tout Lambeaux qui cherchait à vivre sa vie ; la paysanne d'Anvers, sa ville natale et ses souvenirs d'enfance ; la Bacchante, ses réminiscences antiques, sa vision d'un art triomphal. » L'étude de M. Cauderlies

est copieusement illustrée de reproductions photographiques des chefs-d'œuvre de Lambeaux.

Memento. — Accusé de réception : *Alb. Baertsoen*, par Fierens Gevaert (Van Œst, édit. Bruxelles). — *Lancelot Blondeel*, par Pierre Bautier (id). — *Pierre-Paul Rubens*, par Emile Verhaeren (idem). — *L'Humanisme belge à l'époque de la Renaissance*, par Alphonse Roersch (id.) — *Parrain*, par J.-P. Elslander (Editions de la « Belgique artistique et littéraire », Bruxelles). — *Sur la Flûte de Roseau*, par Maurice Kunel (idem). — *Le Livre du Bien et du Mal*, par Edouar Daanson (Renaissance du Livre, Bruxelles). — *Portraits d'auteur*, par Victor Kinon (Association des Ecrivains Belges, Bruxelles).

A lire dans *la Belgique artistique et littéraire* (nº d'octobre et de novembre) : Oscar Thiéry : *la Miraculeuse aventure des Jeunes Belgiques.* — Louis Delattre : *Contes d'avant l'amour.* — L. Maeterlinck : *Enfants terribles.*

Dans *la Revue de Belgique* d'octobre : Ernest Mahaim : *la Belgique vue par un Anglais.*

Dans *la Revue générale* de novembre, l'adaptation à la scène française par M. Paul André du *Mariage* de Gogol, d'abord traduit par M. et Mme Viessélvosky.

Dans *Durendal* d'octobre, des vers de Fernand Séverin et un conte de Louis Delattre.

Dans *le Masque* (nos 4 et 5) des vers de Charles van Lerberghe, d'Albert Giraud, d'Emile Verhaeren, de Grégoire Le Roy, des poèmes en prose de Stuart Merrill, un conte délicieux de Mme Blanche Rousseau ; un amusant dialogue de Dumont-Wilden et Georges Marlowe sur Tristan Bernard, et sous la rubrique *Petite anthologie*, des parodies d'une belle humeur homérique, notamment un poème à la Francis Jammes.

Dans *la Vie Intellectuelle*, un document historique : la proclamation du prince d'Orange à la Nation Belge, un bon article de M. Georges Rency sur la crise littéraire ; des « échos » consacrés à Maurice Maeterlinck.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

C. Viebig : *Die vor den Toren*; Berlin, Egon Fleischel u. Co, M. 6. — Memento.

Die vor den Toren. — Mme Clara Viebig a écrit le roman de l'agrandissement de Berlin, dans les années qui ont suivi la fondation du nouvel Empire. Au village de Tempelhof vivent les familles des Badekow, des Lietzow, des Schellnack et des Længnick, de gros paysans qui depuis plusieurs générations cultivent la terre et vont vendre leurs denrées à Berlin. Tous ils ont l'orgueil de leur propriété autant que de leur race. Tempelhof avait obtenu ses franchises, alors qu'à l'emplacement où s'élève maintenant la capitale Berlin et Cœlln n'étaient encore que de pauvres villages. C'était vers 1438, à l'époque où les Templiers avaient là leur château. Quand la vieille

mère Badekow va au cimetière pour rendre visite à ses morts, elle découvre, sous la mousse qui envahit les pierres tombales, des inscriptions où se devine encore le nom de « Badekow » et dont l'origine remonte au seizième siècle.

Le grand-père Schellnack, qui a été bourgmestre du village vers 1830, connaît toute l'histoire des familles de la région, les petits scandales et les turpitudes qui ont fait la richesse des uns et la pauvreté des autres. Il aime à les raconter le soir à l'auberge devant ses petits-fils, les Lietzow, grands buveurs devant l'Eternel, comme on le fut toujours dans la famille.

L'un de ces Lietzow a épousé Lene Badekow, et le frère de celle-ci, Johann, l'aîné de tous les enfants Badekow a pour femme Grete Lietzow. Mais la parenté des deux familles est plus ancienne encore, car de tous temps on s'est marié entre Lietzow et Badekow. Et le cousinage s'étend jusqu'aux Læugnick et à d'autres Schellnack encore. Ce sont peut-être ces mariages consanguins qui ont nui à la santé de la race. La cadette des filles de la veuve Badekow est idiote, l'aînée, Marianne, restée veuve très jeune, après avoir épousé un parent, n'a pas eu d'enfant. Jacob, le second des six enfants, semble seul être fidèle aux traditions prolifiques de la famille : s'étant mésallié à une servante, il en a eu sept enfants. Incapable du reste de s'attacher au dur labeur des champs, il a monté une épicerie et fait de mauvaises affaires.

Quand les troupes allemandes font leur rentrée triomphale à Berlin, après la guerre franco-allemande, elles s'assemblent au Tempelhof, avant de défiler devant la population enthousiaste. La mère Badekow a tenu à accompagner tous les siens pour prendre part à la réjouissance universelle, bien que, parmi ceux qui reviennent avec l'auréole de la victoire, son troisième fils, Wilhelm, soit absent. Il dort son dernier sommeil à Mars-la-Tour, où il a été frappé par une balle française. Mais la vieille femme sait ce qu'elle doit à la solennité du moment. Pas une larme ne paraît à ses paupières. Au fond de son cœur elle envie bien sa voisine Ricke Længnick, dont le fils Paul, un pimpant dragon, passe maintenant à cheval au milieu de son régiment. Ils étaient presque côte à côte à la même affaire, et Wilhelm y est resté. Mais les Længnick ont toujours eu de la chance. Un nid de cigognes juché sur le toit de leur ferme semble protéger les destinées de la famille.

Le fils unique échappé miraculeusement aux hasards de la guerre sera dès lors choyé par la mère Længnick. Pour faire son bonheur, aucun dessein ne lui paraît trop ambitieux. Elle rêve de le voir épouser Marianne Badekow, « la veuve aux millions », belle personne encore, malgré ses trente-trois ans. Hélas ! le gamin n'a jamais eu le goût des entreprises. Indolent et d'esprit borné il ne demande qu'à se

laisser vivre. Mais voilà qu'il s'est toqué d'une petite Anglaise, rencontrée le soir de l'entrée triomphale, et dont le père est justement l'agent d'une compagnie britannique qui va acquérir l'ancien domaine de Tempelhof, pour se livrer à de fructueuses opérations de lotissements. Et ici nous atteignons le cœur du sujet : Berlin affluant au Tempelhof, englobant peu à peu le village pour étendre dans toute la région ses constructions nouvelles. Car, à côté de la société anglaise, d'autres groupements se sont constitués qui partout achètent des terrains, bâtissent des villas et communiquent aux frustes campagnards, rivés aux mêmes besognes depuis des siècles, la rage de la spéculation et de l'entreprise.

Apre au gain, la vieille Længnick, qui jusqu'ici avait vu d'un mauvais œil la passion que la jeune Ethel Brown inspirait à son fils, s'était mise, elle aussi, à courtiser les Anglais. Flairant une bonne affaire, elle consent au mariage, à condition d'entrer en relation avec la nouvelle société pour lui vendre des terres. Elle fut ainsi la première à s'accommoder de la situation nouvelle. Mais le jour des noces, la paysanne s'aperçoit qu'elle a été roulée : ses champs méritaient un prix bien meilleur, celui que des voisins sont en train d'obtenir. Ce Brown n'est qu'un coquin. Ancien jockey, il s'appelle en réalité Braun et a vu le jour dans quelque lointain faubourg de Berlin. Il donne à sa fille, pour seule dot, quelques bijoux faux et, quand il la voit casée, débarrassé d'un fardeau, il va courir d'autres aventures pour faire de nouvelles dupes, au nom d'éphémères sociétés « à responsabilité très limitée ».

Paul Længnick s'abandonne entièrement à l'amour éperdu qu'il a voué à sa femme. Pour elle, il construit la première villa, sur le modèle de celles qui s'élèvent rapidement en bordure du village. La mère déteste la bru qui est l'étrangère, fille de l'homme qui l'a dupée. Ethel meurt de maladie et de chagrin, pendant une absence de son mari. Dans cette mort un peu mystérieuse, il y a beaucoup de la faute de la vieille Længnick. Paul, inconsolable, s'adonne à la boisson et devient fou. C'est le premier drame de ce roman qui en est plein. Mme Viebig nous les conte tous avec cette minutie de détails dont elle est coutumière. Les épisodes s'enchevêtrent et se dénouent du reste avec une logique parfaite.

Il y a le drame de la jeune Auguste, la cadette des Badekow, qui, sous prétexte d'aller prendre des leçons de piano à Berlin, se fait courtiser par un placier en cigarres, garnement de la pire espèce, qui cherche à compromettre la fille laide et riche et qui finit par l'épouser, pour aller ensuite nouer une intrigue amoureuse avec la belle Ida, la seconde femme de Karl Lietzow, celui qui tient une auberge et se grise du matin au soir. Le joli garçon fait des bêtises avec l'argent qu'on lui confie. Auguste, malheureuse, rentre au foyer ma-

ternel et la famille se débarrasse du chenapan en lui versant la forte somme.

Il y a le drame de la petite Hulda, fille du premier lit de Karl Lietzow, qui court la campagne avec ses chiens pour échapper aux coups de la marâtre dont elle épie les infidélités et finit par disparaître sans laisser de traces.

Il y a le drame de la seconde fille de la vieille Badekow, l'idiote Micke, qui se fait faire un enfant sans savoir par qui et que l'on fait accoucher clandestinement pour sauver l'honneur de la famille.

Il y a le drame de Jakob Bassedow, l'épicier qui a sept enfants et qui construit au-dessus de sa boutique une maison à quatre étages qu'il n'arrive pas à louer. Car presque tous ces bons paysans se sont laissé prendre par le besoin de faire grand et de s'enrichir vite qui est un des vices de la ville. Déjà le vieux village de Tempelhof, avec ses masures, n'est plus qu'un îlot au milieu des bâtisses nouvelles qui lui font cercle et s'étendent jusqu'à la Hasenheide et Vieux-Schœnebeck.

Un tramway conduit maintenant à Berlin, des ouvriers, maçons et charpentiers ont envahi les vieilles auberges, où, depuis plusieurs générations, s'accoudaient seuls les bons paysans. Les bourgeois berlinois eux-mêmes débarquent pour louer des chambres, pris par le goût baroque de grand air. Sur le toit de la mère Længnick le nid de cigognes est vide. Les grands échassiers ont déserté la région, maintenant trop peuplée, et leur absence présage un malheur prochain.

Au milieu de tous ces cataclysmes que l'esprit nouveau a apportés dans le village, la mère Badekow apparaît comme la gardienne des traditions paysannes. Ses enfants sur qui elle n'a cessé de veiller, reviennent au foyer familial, quand le malheur les a frappés. Elle ne consentira au mariage de sa fille Marianne, « la veuve aux millions », avec le petit médecin Hirsckorn que quand elle saura que le grand-père de celui-ci, lui aussi, allait porter ses denrées sur le marché de Berlin, ainsi qu'elle a fait elle-même pendant quarante ans de sa vie.

Il y peu d'idéalisme dans le nouveau roman de Mme Viebig. Si le docteur Hirsckorn apparaît en quelque sorte comme le génie bienfaisant qui, avec sa femme, sait ramener un peu de sérénité dans l'âme de tous ces campagnards désemparés, qui prévoit qu'un jour les villageois s'étant transformés d'abord en gens des villes reviendront ensuite vers les vertes prairies, il faut convenir que tous les personnages de ce livre incarnent les instincts les plus bas de l'humanité contemporaine.

Mme Viebig se plaît à nous peindre des êtres enfermés dans les horizons étroits. De ces chambres de paysans à l'atmosphère étouffante nulle fenêtre ne s'ouvre sur l'au-delà. *Ceux devant les portes*

— nous traduisons littéralement le titre dont la forme est aussi incorrecte en allemand qu'en français — c'est la transposition, dans un autre pays, des Rougon-Macquard de Zola. On s'étonne de ne pas trouver à la fin du volume un tableau généalogique des personnages. La lecture de ces 438 pages eût été du reste singulièrement facilitée par ce travail. *Die vor den Toren* est écrit, presque en entier, dans un affreux dialecte berlinois. L'auteur a voulu nous démontrer que ses admirables qualités ne perdaient rien à s'exercer dans le genre terre à terre. Maintenant que la preuve est faite, c'est peut-être le moment de revenir à la manière de *la Garde du Rhin* et de *l'Armée endormie*.

§

Memento. — On annonce de Brunswick la mort de Wilhelm Raabe, humoriste et conteur populaire, qui était né à Eschhausen en 1836. Il appartenait à une famille de petits fonctionnaires municipaux établie dans le duché depuis plusieurs générations. Après ses études, il fit ses débuts littéraires à Berlin et fit paraître un roman, la *Chronik der Sperlingsgasse*, qui fut remarqué. En 1862, Raabe se maria et vint s'installer à Stuttgart, où il publia, entre autres, le *Hungerpastor*, qui reste le plus connu de ses ouvrages. Il avait le goût des vieilles chroniques et des petits côtés de l'histoire et une anecdote lui suffisait parfois pour forger tout un roman. Son style un peu chaotique et plein de surcharges fait de lui un auteur assez difficile. Depuis 1870, Raabe était revenu dans son pays et avait élu domicile à Brunswick même. Pendant quarante ans il y déploya encore une activité inlassable, mais ce dernier représentant de la littérature d'autrefois ne parvint jamais à atteindre la grande notoriété.

MM. Wilhelm Herzog et Paul Cassirer ont eu l'heureuse idée de ressusciter la défunte revue *Pan* qui, depuis le 1er novembre, paraît deux fois par mois. Ses ambitions, à vrai dire, seront beaucoup plus modestes que celles de son aînée, mais elle ne s'encombre pas d'un conseil d'administration composé de personnalités décoratives plus ou moins en vue, à titres ronflants et à compétence limitée, tels que « conseillers intimes véritables » et autres professeurs. Elle organisera pourtant des représentations théâtrales et des conférences, à quoi les salons de la maison d'art Paul Cassirer se prêteront tout particulièrement. Dans le premier fascicule, M. J. Meyer-Graefe retrace les souvenirs de l'ancien *Pan*, venu trop tôt dans le monde germanique, non encore habitué aux somptueuses manifestations d'art. Les véritables créateurs de l'entreprise, les Dehmel, les Bierbaum, les Przybyszewski, les Hartleben étaient complètement dépourvus de la « solennité » et de la pédanterie qu'il eût fallu pour s'imposer au public allemand. Pour conclure, l'auteur met en garde ses jeunes amis contre l'art pur et leur donne sa bénédiction pour l'œuvre à entreprendre. On retrouve à *Pan*, les noms de Franck Wedekind, Alfred Kerr, Heinrich Mann. M. René Schikele publie un article sur Pataud, où il critique avec violence les institutions allemandes, lesquelles passent également un mauvais quart d'heure, quand l'un des directeurs de la revue, M. Herzog, donne quelques détails sur les

arrestations provoquées par l'affaire de Moabit et le procès qui est actuellement encore en cours.

Au moment de l'inondation du mois de janvier dernier, certains journaux américains annoncèrent que tout Paris était submergé et que seuls les collines de Montmartre, le Panthéon et la Tour Eiffel apparaissaient au-dessus des flots. Cette tendance à une certaine exagération ne semble pas être le monopole des Américains. Une petite revue allemande, *Die Zeitschrift*, qui paraît depuis depuis deux mois à Hambourg, publie, dans son numéro du 22 octobre, quatre articles consacrés à la France, dont trois au moins parlent de notre pays, sur un ton de commisération, comme s'il était à la veille de disparaître de la carte de l'Europe. Deux notes signées d'initiales seulement font des réflexions ironiques sur les grèves des chemins de fer; un article signé Norbert Jacques gémit sur les résultats de l'entente cordiale et les prétentions de la France qui ne veut fournir ses capitaux qu'à ses alliés ; sous le pseudonyme « François de Turenne », un naïf germain, fraîchement débarqué à Paris accuse la presse française de corruption et croit faire des révélations sur la publicité payante dans les grands quotidiens de Paris. Quatre journaux seulement lui paraissent avoir conservé leur honnêteté : *le Temps*, *les Débats*, *Paris-Journal* et *l'Action*. C'est sans doute par ironie que la même revue place en tête de son numéro un article de M. Camille Lemonnier, sur « la Conquête de la Belgique par l'Allemagne ».

Dans *Das literariche Echo* (1er novembre), Mme Anna Brunnemann donne quelques détails sur le fonctionnement de la congrégation intermittente, mixte et laïque, fondée par M. Paul Desjardins à Pontigny, dans l'Yonne. — M. Alexandre von Gleichen-Russwurm étudie le « motif amoureux, aux temps de la Renaissance » (15 novembre).

Deutsche Rundschau (novembre) publie des lettres inédites de Guillaume de Humboldt à Schiller, commentées par M. Fr. Clemens Ebrard. Les études balzaciennes de M. A. Bettelheim sont continuées. M. Paul Ritter commence un long travail sur l'histoire de l'Université de Berlin.

HENRI ALBERT.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Question d'Orient; Journal « Ta Patria », Athènes.— Pétros Vasilikos : *Socialismos kai glossa;* « Le Noumas », Athènes. — Sp. Lambros : *Istoria tis Francocratias en Helladi;* Hetairia, Athènes. — Costas Paroritis: *Sto Albouro*, roman; Athènes. — Yannis Pergialitis : *Paidagogiki Mythi;* Athènes. — Pétros Zitouniatis: *I Likythos* (quatrains posthumes); « La Hestia », Athènes. — A. Lecopoulos : *To Violi;* Nauplie. — N. Santorinaios : *Agrioloulouda* ; Smyrne. — Memento.

Il n'est pas de nation européenne qui n'ait au moins un jour rêvé de devenir l'Europe entière. Les plus puissantes l'ont tenté par la force et, dans la création d'empires plus ou moins éphémères, se sont aisément persuadé que la force seule devait suffire à réaliser leur dessein. D'autres ont deviné la vertu de l'idée ; mais le génie seul jusqu'ici put réussir à concevoir que la *force* et *l'idée* ne peuvent rien

faire l'une sans l'autre, et que leur solidarité doit être complète, à la naissance du *droit*.

Dans un opuscule fort intéressant et plein de verve, qui résume avec chaleur, sous le titre **Question d'Orient**, tous les arguments que l'Hellénisme peut présenter en faveur de ses revendications actuelles, nous puisons cette affirmation caractéristique :

L'idée chrétienne personnifiée pendant dix siècles par l'Empire d'Orient cessa d'être le lien des nations civilisées. La chrétienté, depuis Constantin et Théodose, c'était Constantinople. Les nations barbares s'étaient constituées à son ombre. Après 1453, la *Chrétienté* fut remplacée dans les mots comme dans les faits par l'*Europe*. Le Croissant triomphait de la Croix. Tous ne devinrent pas Turcs, mais tous devinrent infidèles.

L'idée d'unité, de solidarité religieuse s'effaça, et des rivalités temporelles aiguës prirent sa place. Ce qui n'était pas une question : fallait-il repousser les Turcs ? devint une question.

Oui, voilà bien ce qui signale l'époque moderne : la substitution de l'idéal national à l'idéal purement religieux, et le triomphe de l'idée de patrie sur l'idée de foi. C'est que celle-ci s'est elle-même divisée, d'abord par l'hérésie, ensuite par la philosophie et la science.

Les revendications de démocratie universelle, appuyées sur la conception philosophique du droit pur et propagées par la Révolution française, ont tenté de reconstituer un idéal européen à l'écart du dogme ; mais l'affaiblissement rapide de la force française, après l'erreur du napoléonisme, laissa ce nouvel idéal aux prises avec les organismes politiques et religieux du passé, en sorte que l'esprit de nationalité continue de régner sur les esprits, sans contrepoids.

Pour que l'unité d'un empire quelconque soit durable, il faut que cette unité, avant d'être imposée par les armes, soit d'avance dans les âmes. A l'heure où l'idée de chrétienté elle-même subit une crise dans tous les esprits cultivés, il est difficile de concevoir un *modus vivendi* autre que politique pour les diverses races réunies sur un même terroir.

C'est le cas de la péninsule des Balkans. Jamais, jusqu'à ce jour, le Turc n'a réussi à légitimer dans le domaine de l'idée sa prise de possession violente. Seule la Grèce chrétienne, par l'intermédiaire de son patriarche, a gardé l'hégémonie spirituelle sur les diverses races qui peuplent l'ancien empire d'Orient devenu l'empire ottoman. Partout là, l'élément grec est resté l'élément civilisateur par excellence, et tous les Hellènes, soumis ou non, ont conscience de cette supériorité, que les puissances occidentales font semblant d'ignorer de parti-pris.

Pour la Grèce, la *Question d'Orient* est donc celle-ci : Comment délivrer l'Orient, berceau du christianisme et de la civilisation, des mains des Turcs barbares et infidèles ? Réponse : la propriété de

Constantinople et de l'Empire d'Orient doit être rendue aux Grecs. Solution logique, si l'on refuse aux Turcs tous droits d'occupation, si l'on ne veut les considérer que comme une horde sanguinaire campée en Europe et que l'on peut chasser. Mais, outre que le Turc est une force, il prétend utiliser aujourd'hui, pour démontrer son droit, tous les arguments que l'idée de nationalité a su rassembler pour d'autres. La révolution jeune-turque est venue fournir la preuve de ce fait, et si les Grecs se sont réjouis du mouvement à ses origines, c'est qu'ils négligeaient ce côté de la question et qu'ils espéraient, par le simple jeu de lois justes et justement appliquées, accaparer tous les rouages du nouvel organisme.

Rapidement, contre tous leurs espoirs, la Jeune-Turquie s'est affirmée comme essentiellement nationaliste. Elle sentait trop qu'elle avait tout à gagner de l'Europe à cette attitude. C'était forcer la Grèce libre à prendre elle-même argument du principe des nationalités pour défendre sa revendication impérialiste. Contradiction flagrante, dont devait souffrir la situation du patriarche œcuménique.

Il est bien vrai historiquement que l'Empire de Constantin fut à la fois l'empire de l'idée et celui de la force. L'étranger, dès qu'il était baptisé, entrait dans tous les droits du citoyen romain. Mais le mouvement des siècles a déplacé les facteurs. Le drapeau a cessé d'être la Croix.

Au reste, le snobisme archéologique qui tourna, dès 1821, tant de sympathie européenne vers la Grèce, joua aux Hellènes le plus mauvais tour. Ce n'est point la restauration de Byzance que l'on favorisa, mais la reconstruction d'Athènes. L'erreur est peut-être irréparable.

Economiquement et politiquement, la Grèce libérée est condamnée à la pauvreté et à la faiblesse, malgré ses efforts admirables.

D'autre part, la pensée grecque elle-même se divise, quoi qu'elle veuille. Ce n'est plus dans l'idée chrétienne qu'elle trouve son unité la plus sûre, mais dans l'idée de patrie. A cette patrie, il faut un idéal civique.

Certes, nous pensons avec les Grecs que la question d'Orient ne sera résolue que par la restauration de l'hégémonie hellénique dans tous les pays grecs, et d'abord à Constantinople ; mais nous ne pouvons nous empêcher de constater en même temps que la force grecque est presque inexistante et qu'il ne faut pas beaucoup compter sur l'Europe. Or, il ne saurait être question de retourner vers les conceptions moyen âgeuses. La Grèce s'occidentalise de plus en plus, et son unité morale réside surtout dorénavant dans le sentiment de la race. Entre tous les fils de cette race, le lien naturel est la langue parlée. Déjà, certains esprits de haute culture ont compris que cette langue devait devenir l'instrument de l'idéal civique, où com-

munieront tous les Grecs. Nous ne savons ce que sera cet idéal, et, en nous reportant aux études que publia naguère Petros Vasilikos sous le titre caractéristique **Socialisme et Langue**, nous ne voulons que constater un symptôme. Toutefois, nous pensons que le salut de la Grèce soumise peut résider en certaines revendications d'autonomie méthodiquement formulées, de façon à réduire à néant les tendances centralistes de la force ottomane, et à préparer l'ultérieure jonction en un faisceau unique de tous les organismes helléniques : Crète, Samos, Macédoine, Epire, etc.

Il ne faut pas se contenter de faire de la politique et de la diplomatie à coups de manuels d'histoire. Ceux-ci, quand ils sont impartialement rédigés et composés, doivent uniquement servir à montrer comment les peuples évoluent et de quelles réactions leurs idéaux sont susceptibles, sous l'empire de certaines violences.

Il est fort instructif à cet égard de suivre la publication de l'**Histoire de la domination franque en Grèce**, traduite par l'éminent professeur Sp. Lambros et dont il a déjà paru une douzaine de fascicules à une drachme chacun. L'auteur William Miller y fait preuve d'une large compréhension des événements, et il serait désirable que cet ouvrage remarquable fût également répandu en France, puisqu'il s'agit d'une conquête opérée jadis par ceux de France. Cette conquête marque, selon nous, le point de départ de la véritable Grèce moderne, puisque celle-ci prit contact pour la première fois à cette date avec le monde occidental, qui devait la renouveler peu à peu, tout en lui gardant l'orgueil de ses origines.

Le salut de la Grèce est dans la valeur de son peuple. Il faut donc aller vers le peuple. Ainsi pense Costas Paroritis, qui dédie à Pétros Vasilikos ses remarquables descriptions de la vie des **Pêcheurs d'éponges**. Le petit roman qu'il publie est observé de très près et le style, la langue, les personnages en sont d'une émouvante simplicité. Peut-être pourrait-on reprocher à l'auteur de n'avoir pas suffisamment ménagé les gradations ; mais il se dégage du récit une impression de réalité vécue, qui rachète certains défauts de technique. Certes, l'auteur n'a pas la vigueur de Carcavitsas, ni ses dons particuliers d'évocation ; mais on sent que son propre sujet ne le garde pas indifférent et qu'il s'y passionne. Il sait rendre émouvantes les souffrances de ses hommes de mer en face du patron cupide et dur, et ces pages, après celles qu'Angelos Tanagra consacra naguère à peindre les mêmes existences, sont à lire.

Il ne suffit pas de montrer la vie telle qu'elle est, il faut en dégager le sens. C'est la mission spéciale du poète. Le peuple aussi, dans certaines de ses créations, y excelle inconsciemment, comme l'enfant lui-même, et c'est pourquoi, sans doute, le suprême art est de savoir s'adresser au peuple et à l'enfant.

C'est ce qu'a tenté M. Jean Pergialitis dans ses **Fables scolaires**. Soit qu'il emprunte au vieil Esope, à Kriloff, à Bailly, à Arnault lui-même, ses sujets, soit qu'il les invente de toutes pièces, comme dans *le Soleil*, *la Barque et le coup de vent*, *le Vent et la proue*, *les Neiges*, M. Pergialitis, par le tour qu'il sait donner à son développement poétique, autant que par le rythme toujours très simple, demeure tout proche du folk-lore de son pays.

Il parvient ainsi, avec maîtrise, à renouveler une matière qui aurait pû paraître usée et qui, à défaut d'enseignement précis, dégage un charme indéniable de beauté.

Le recueil de **Quatrains posthumes**, où Petros Zitouniatis, enlevé naguère à la fleur de l'âge, a concentré le meilleur de sa sensibilité mélancolique, est un flacon de rare essence. Prêtre de l'impossible songe, ce poète délicat chante une tristesse que le peuple ne connaît guère, mais qui n'en est pas moins émouvante. Il n'a ni l'aisance de Malakassis ni le raccourci harmonieux de Paulos Nirviânas; mais il est plein d'une douceur élégiaque qui n'appartient qu'à lui et qui gardera sa mémoire d'un oubli trop rapide.

Antoine Lecopoulos, au contraire, possède une fougue toute méridionale, une fougue qui n'est pas exempte d'amertume et qui fait songer parfois à Henri Heine. **Le Violon**, de Lecopoulos, malgré la langue de ses chansons, au rythme tour à tour grave, héroïque et prompt, ne s'est pas exercé qu'au village. Ce violon de paysan est un violon raffiné et celui qui le manie a tout intérêt à le cultiver encore. Si nous en jugeons par des prières comme *Dedans et dehors*, *la Bergeronnette*, *A notre ciel*, *Dernier chant*, *Palamidi*, il est capable d'exhaler des notes à la fois justes et profondes; mais il faut ménager ses cordes des brusques heurts.

Les **Fleurs sauvages** de Nicos Santorinaïos témoignent d'une attention plus soutenue au charme de la nature.

Ce poète aime les rythmes souples, ondoyants comme la mer dont les aspects l'inspirent.

Il ne faut, certes, chercher en ces vers de début ni la parfaite sûreté de main ni la profondeur du sentiment ; mais on y découvre une âme attentive et sensible, que requiert ardemment le culte de la beauté.

Cette profondeur de sentiment, Klimis Porphyroyennitis la manifeste admirablement dans un récent poème dédié à la mémoire de Spilios Passayanis, et la virtuosité ne manque ni à Leandros Costis Palamas, ni à Nikos Carvounis, ni à Kavaphis ; peut-être cependant leur art demeure-t-il souvent trop éloigné de la vie ample, celle qui s'inquiète surtout d'avenir. Mais il faut rendre hommage à leurs efforts de perfection.

Il faut rendre également hommage à la vaillante pléiade féminine dont s'honorent les lettres néo-grecques

Déjà nous signalâmes à cette place le beau talent poétique d'Emilia Courtélis, d'Hélène Lamari. Joignons leur Hélène Svoronos. Mme Callirhoé Parren occupe dans le roman social une place spéciale ; Mme Irène l'Athénienne a écrit des proses qui témoignent d'une grande sensibilité, et elle achève de mettre au jour un acte en prose ,*le Marteau*, dont *les Panathénées* ont donné la primeur ; Mme Eugénie Zôgraphos, qui dirige *la Revue Hellénique*, s'essaye également au théâtre et vient de faire représenter une de ses pièces.

Enfin nous avons sous les yeux des *Lettres de mon village*, de Mme Taki Lialios, qui rappellent certains récits d'Argyris Ephtaliotis et de notre Daudet.

Nous citerons *Une Mère*, *le Mendiant*, *le Chemineau.*

Memento. — La production théâtrale est toujours abondante en Grèce. Nous aurons à revenir sur les récentes pièces de MM. Xénopoulos, Jean Polémis, Pandelis Horn, Tsocopoulos, Daralexis, etc. Il y a là d'intéressantes tentatives.

Parmi les revues, citons *Græcia,* qui paraît à Paris et qui rend un juste hommage à Valaorîtis ;

Le *Callitechnis,* qui publie des notes émues de Spyros Mélas sur l'esprit distingué que fut Periclès Yannopoulos, des études de Thomopoulos sur Raphaël et Le Vinci, de courts *poèmes italiens* de Costis Palamas, et le début d'un pittoresque récit, *Amour au village,* signé Constantin Hatzopoulos :

Néa Zoï, riche en poèmes de choix; *Panathinaïa,* avec des *Impressions de Paris*, de Marinos Sigouros ; *Pinacothiki*, très athénienne toujours, *To Néon Pneuma, I Meleti, le Noumas,* etc. La place nous manque.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

LETTRES POLONAISES

Marja Konopnicka. — Stefan Zeromski : *Sulkowski,* tragédie, société d'édition « Ksiazka ». — Adolf Nowaczynski : *Wielki Fryderyk* (*le Grand Frédéric*), roman dramatique, Gebethner i Wolff. — Ignacy Grabowski : *Sokol* (*le Faucon*), comédie héroïque du temps de la Renaissance polonaise, en 6 tableaux, ibid. — Wladyslaw Orkan : *Ofiara* (*le Sacrifice*), fragment en 3 actes de l'an 1846, société d'édition « Ksiazka ». Le même : *Wina i Kara* (*la Faute et le Châtiment*), tragédie en 3 actes, ibid. — Memento.

Lorsque, dans ma dernière chronique, je rendais compte du beau poème de Mme **Marja Konopnicka**, *Monsieur Balcer au Brésil*, loin était de moi la pensée que bientôt j'aurais le douloureux devoir de faire part à mes lecteurs de la mort de la grande poétesse. Avec Mme Marie Konopnicka disparaît une des plus nobles figures de la littérature polonaise moderne. Par la puissance de son talent, par la hauteur de sa pensée et la profondeur de son émotion, elle a laissé

loin derrière elle les poétesses qui l'ont précédée dans la marche vers les cimes blanches du Parnasse, et elle atteignit avec juste fierté les rangs de ceux dont les noms sont gravés en caractères d'or sur le livre de la poésie universelle.

Mme Marie Konopnicka, née Wasilowska, naquit en 1846 dans un village de la Pologne russe. Toute jeune encore, elle vint à Varsovie, où, abandonnée à elle-même, elle dut mener une vie dure d'institutrice pour gagner sa vie. Dès 1876, elle commença à publier ses poésies dans les revues polonaises. Ses débuts furent bientôt remarqués. Parmi ses admirateurs de la première heure fut le célèbre écrivain Henryk Sienkiewicz. Du fond des forêts californiennes d'où il envoyait ses belles « Lettres » à une revue de Varsovie, il salua l'apparition d'une grande poétesse dont il venait de lire un des premiers poèmes dans le *Tygodnik Illustrowany*.

Le temps n'était pas alors favorable à la poésie. Le courant « positiviste » triomphait. Le mot d'ordre du « travail organique » était universellement acclamé. La nation avait peur de la poésie. On était tenté d'imputer au romantisme le désastre de 1863. On admettait à la rigueur la poésie d'un Adam Asnyk qui luttait en Galicie pour l'idéal démocratique et qui célébrait dans ses belles strophes les progrès de la pensée humaine. On reconnaissait à la poésie les titres d'utilité publique à la seule condition qu'elle servît la cause sociale. Lorsque, dans un poème ironique Konopnicka, écrivait : « Derrière le dernier poète la porte se ferma », — le mot parut d'une vérité cruelle à quelques rêveurs impénitents et amoureux de la Beauté.

Cependant Konopnicka, elle-même, paya dès le début sa dîme poétique au courant triomphant. Dans des fragments dramatiques (*le Passé*, 1881) d'une noble allure rhétorique, elle célébra la lutte éternelle de l'esprit humain pour la liberté et la science. Hypatie, Vesale, Galilée — voici ses héros aimés. Mais, si telles sont les préférences de sa pensée, son cœur l'entraîne vers les souterrains où souffrent et peinent les humbles et les miséreux. L'immense pitié qui se dégage de ses *Contes* en vers (*le Libre salarié*, *Dans le souterrain*, etc.) publiés vers la même époque lui acquirent une grande popularité. Mais Konopnicka fut une trop pure artiste pour ne pas se lasser bientôt du didactisme dont étaient empreintes ses premières œuvres. Sa nostalgie de l'air libre de la campagne, du paysage, du peuple des prés et des champs la fit revenir vers les contrées qu'elle avait quittées pour les grandes villes. Au contact de la terre une poésie nouvelle jaillit, une note retentit qui restera désormais dominante dans toute son œuvre poétique. Konopnicka devint un de ces bardes dont les légendes nous ont laissé l'image. Elle a su confondre son génie avec l'esprit du peuple à ce point que, dans une partie de son œuvre, c'est l'âme paysanne elle-même qui semble chanter, rire et

pleurer. Surtout pleurer. Elle emprunta à la poésie populaire sa strophe musicale, l'imagerie colorée de son style, la naïveté et la profondeur de son sentiment. De ces éléments elle a su construire une œuvre originale, bien à elle, pleine de sentiment et de fraîcheur. Nous sommes loin ici des pastiches idylliques d'un Lenartowicz. Dans cette manière nouvelle Konopnicka ne perd rien de sa riche personnalité poétique ; au contraire, elle l'enrichit ; elle traita l'art du peuple comme un bloc de marbre vierge dans lequel elle sculpta le beau monument de son art personnel et vivant. Beaucoup de ses poésies de ce genre, illustrées par les meilleurs compositeurs de musique polonais ont acquis la célébrité de certaines chansons populaires et anonymes (entre autres, sa belle chanson : *Lorsque le roi s'en alla à la guerre...*)

Vers 1890, Konopnicka quitte le pays pour mener désormais, et presque jusqu'à la fin de ses jours, une vie errante. Elle séjourne tour à tour en Allemagne, en France, en Italie. Devant la beauté des sites nouveaux, des monuments d'art, son âme s'ouvre comme un calice de fleur devant le pollen fécond qu'apporte le vent. Ses recueils tels que *Italia*, qui comptent parmi les plus belles œuvres du lyrisme polonais, témoignent d'une grande impressionnabilité et d'une haute culture intellectuelle. Mais, même dans ces pays lointains, Konopnicka emporte avec elle toute sa pitié et toutes les souffrances de son peuple. Même devant les plus grandes merveilles de l'art et de la nature, elle ne peut oublier qu'elle vient

... des contrées, où, au seuil du jour,
L'aurore toute en larmes, implore longtemps le Dieu
Qu'il ne la fasse pas contempler la vieille douleur du monde.

En 1902 la Pologne célébra avec éclat le 25e anniversaire du travail littéraire de la poétesse. Konopnicka fut acclamée par le peuple. Et on lui offrit comme don national une maison de campagne au pied des montagnes, en Galicie.

L'œuvre de Konopnicka est vaste. En outre des poésies originales et traductions de poètes que la maison Gebethner et Wolff recueillit en 6 volumes de son édition nouvelle, elle contient de nombreux contes et nouvelles (*Quatre nouvelles, Mes amis, Sur la route, Conte, Gens et choses, la Fumée, Sur la côte normande*), impressions de voyages, études de critique littéraire, etc. Entre autres, M. Edmond Rostand lui doit une belle, trop belle étude sur son *Cyrano* et une belle, presque trop belle traduction de la même pièce.

L'œuvre à laquelle Konopnicka a consacré les plus longues années de son labeur est le grand poème *Monsieur Balcer au Brésil*. J'en ai rendu compte ici-même, il y a un mois. C'est donc à ma dernière chronique que je renvoie les lecteurs qui s'y intéressent.

Le clergé polonais a refusé de prendre part aux obsèques de la poétesse. Il n'a pas pu pardonner à Konopnicka les strophes ardentes dans lesquelles elle a chanté les souffrances du peuple et la liberté de l'esprit humain. Comme au moment où fut agitée la question du transport des cendres de Slowacki à la cathédrale de Wawel, le clergé polonais vient encore de montrer qu'entre lui et la nation l'abîme est creusé infranchissable.

§

La personnalité intéressante et, en somme, peu connue de **Sulkowski** hantait depuis longtemps l'imagination créatrice de Stefan Zeromski. Déjà, dans son grand roman des temps napoléoniens, *les Cendres*, il fit passer devant nos yeux son ombre éblouissante. Cet officier jeune et brillant, aide-de-camp de Bonaparte pendant les campagnes d'Italie et d'Egypte, doué d'un génie militaire hors ligne, d'une culture intellectuelle très vaste, ayant fait preuve d'une bravoure héroïque, fut considéré par d'aucuns comme un pair et rival de Napoléon.

«Si nous perdions Bonaparte, ce serait Sulkowski qui le remplacerait », — aurait dit de lui Lazare Carnot. Il connaissait à fond presque toutes les langues européennes et certaines orientales. Le comité de Salut Public lui confiait une mission importante en Orient. Pendant la campagne d'Egypte, il consacrait ses heures libres à déchiffrer avec son maître et ami, le célèbre Venture, les hiéroglyphes, à faire des fouilles et recherches archéologiques. On disait que Bonaparte l'admirait et le craignait. On prétendait que le général commandant de l'armée d'Italie était jaloux de son subordonné. On affirmait que Sulkowski prenait une grande part à l'élaboration des plans des campagnes. Que certaines, et non des moins célèbres harangues napoléoniennes, étaient écrites par le jeune et génial aide-de-camp et même signées par lui au nom du chef. Une légende poétique raconte qu'en envoyant le jeune officier en reconnaissance aux portes du Caire, où il devait trouver la mort, Bonaparte accompagna son ordre d'un geste oriental, rituel et fatidique, qui signifie : *va et péris*. Au retour de la reconnaissance, Sulkowski, assailli par une bande de mameluks, fut littéralement écharpé par les fanatiques. Un pan d'uniforme ensanglanté fut la seule relique qu'un soldat fidèle rapporta à Bonaparte.

Comme on voit, la légende avait de quoi séduire l'imagination d'un écrivain. Zeromski en tira une « tragédie » non-scénique. Un lien étroit de conception idéologique unit cette œuvre à cet autre « drame non-scénique », *la Rose*, signé de Joseph Katerla. N'ai-je pas dit, en rendant compte de *la Rose*, qu'une des plus puissantes individualités créatrices de ce temps se cachait sous le pseudonyme inconnu de Katerla?

En Zeromski s'incarne aujourd'hui la conscience nationale. Son âme est devenue en quelque sorte le calice sacré où coulent toutes les larmes et tout le sang d'une nation martyrisée. Chaque œuvre nouvelle du maître-écrivain n'est qu'un cri de douleur d'un peuple qu'on égorge. A juger de telles œuvres peut-on appliquer une méthode critique, rigoureuse et froide? Qui oserait plonger son scalpel dans ce cœur qui tressaille, dans ces chairs pantelantes d'où le sang de toute une nation coule en abondance?

Katerla plaçait encore l'espoir du salut en un miracle. Zeromski, ayant enfermé tout l'avenir de la nation dans le cœur de Sulkowski, assiste impuissant à la mort de son héros, qui est celle de la patrie. Sur le chemin du salut,la fatalité a placé le geste rituel de Bonaparte et la flèche empoisonnée des sauvages. *Lasciate ogni speranza...*

Lorsque Venture, qui a remarqué le signe fatal de Bonaparte, prie Sulkowski de ne pas partir en reconnaissance, le héros lui répond : « Entre l'ordre absolu et mon cœur gît la misère de la Pologne. Aucune malédiction ne peut le transpercer. » Quelques moments après il tombe sous les coups des mameluks.« La misère de la Pologne » n'a pas pu protéger son cœur.

La tragédie de Sulkowski est celle de l'auteur lui-même. En suivant les traces de Bonaparte, en cherchant à surprendre le secret de son génie, Sulkowski a voulu nourrir au fond de son cœur une puissance qui lui eût permis un jour de sauver sa patrie. Il portait le salut de son pays au fond de son âme de héros. Zeromski semble porter dans son cœur la douleur immense d'un peuple tout entier. « La misère de la Pologne » lui servira-t-elle de cuirasse contre les flèches mortelles du désespoir?

Sulkowski est une œuvre écrite par un des plus nobles fils de la Pologne pour les Polonais. Il faut avoir vécu soi-même le martyrologe du pays pour pouvoir lire cette œuvre — entre les lignes du livre. Et quand, après cette lecture tragique, on lève les yeux sur les caractères noirs qui s'alignent le long des pages, on a la sensation que ces signes indifférents et froids ne sont que les traces visibles des larmes et des gouttes de sang qui sont tombées sur les pages blanches, du cœur ouvert du poète...

§

M. Adolf Nowaczynski a appelé son **Grand Frédéric** « roman dramatique ».Malgré le succès que cette œuvre a obtenu sur les scènes polonaises, à Cracovie, grâce au jeu admirable d'un Solski, à Varsovie, grâce au talent si caractéristique d'un Kaminski — *le Grand Frédéric* n'a rien à voir avec la scène et le drame. L'action y fait complètement défaut. L'intrigue dramatique et romanesque y est d'une pauvreté étonnante. Mais qu'importe! La verve caustique et

le talent satirique de l'auteur, appliqués à l'histoire, ont fait de ce « roman dramatique » un pamphlet historique incomparable. L'érudition aidant, l'auteur a su dessiner d'une main de maître la silhouette du grand roi, mélange étonnant de génie et de bassesse, d'amour fanatique de son pays et de félonie d'un parvenu véreux. « Le roman » a changé sous la plume de Nowaczynski en monographie historique d'une grande valeur, due aussi bien à la science d'un érudit qu'à l'intuition d'un poète. Autour du héros du « roman » se presse une foule de personnages dont certains — tels le ministre Hertzberg, le général Zieten, l'aide-de-camp Rohdich — sont étonnants de vie et de vérité.

§

Pour fêter l'anniversaire de Jules Slowacki, *le Courrier de Varsovie* a organisé un concours dramatique. La moisson n'en a pas dû être brillante, puisque c'est **le Faucon**, de M. Ignace Grabowski, qui a remporté le premier prix. Cette « comédie héroïque du temps de la Renaissance polonaise » n'a de commun avec le théâtre, l'héroïsme et la Renaissance que le nom Je ne comprends pas quel intérêt artistique peuvent présenter pour nous les frasques d'un étudiant polonais du XVIe siècle, telles que nous les raconte M. Grabowski. Son *Faucon* est stupéfiant par son manque d'imagination et de toute étoffe poétique. L'auteur semble ne pas comprendre qu'il ne suffit pas d'aligner les vers d'un rythme douteux et pourvus de rimes quelconques pour faire une œuvre de poète. Malgré la réclame et la haute protection des critiques de Varsovie qui, ayant fait partie du jury, ne pouvaient pas se désavouer eux-mêmes, « la comédie héroïque » de M. Grabowski n'a pas trouvé auprès du public l'accueil auquel une œuvre primée au concours dramatique eût pu prétendre.

§

Par ses contes et nouvelles tirés de la vie des habitants de Podhalé, M. Wladyslaw Orkan a conquis une belle place dans la « jeune » littérature polonaise. Mais, en voulant s'essayer à l'art du théâtre, il a prouvé que le nerf dramatique lui faisait défaut. Des pièces telles que **le Sacrifice** et **la Faute et le Châtiment** sont encore à écrire. Il n'a pas su tirer tout l'effet possible de drames tels que le martyre d'un homme se sacrifiant à l'idée de la liberté, ou le crime d'un père qui séduit sa propre enfant. Il hésite entre l'art naturaliste d'un Tolstoï de *la Puissance des Ténèbres* et le symbolisme d'un Ibsen ou d'un Przybyszewski. Il remplace trop souvent la situation dramatique par un dialogue. Le lyrisme tue dans ses pièces le drame.

MEMENTO.— Bronislawa Ostrowska : *Liryka francuska* (*Poésie lyrique française*). Ire partie, J. Mortkowicz. Dans cette première partie de son

anthologie des poètes français, Mme Ostrowska nous donne de belles traductions de certaines pièces d'Alfred de Vigny, Théophile Gautier, Théodore de Banville, Leconte de Lisle, Charles Baudelaire, Léon Dierx, Achille Millien, Louis Xavier de Ricard, Catulle Mendès, Henry Cazalis, Sully-Prudhomme, José-Maria de Heredia, Paul Verlaine, Arthur Rimbaud, Tristan Corbière et Stéphane Mallarmé. — *L'Instruction publique au Royaume de Pologne*, Agence polonaise de Presse à Paris. Voici ce que nous lisons entre autres dans l'avant-propos : « Le travail que nous présentons au lecteur n'a d'autre but que de tracer un tableau exact et de lui offrir des faits, sans couleur ni tendance politique... Il existe en Europe de notre temps encore, un peuple qui se tenait jadis au niveau des conquêtes de la civilisation, luttait sur cette arène avec les autres nations, et qui de nos jours est condamné à vivre dans des conditions plus dures et plus cruelles que celles du moyen âge. C'est là le sort des Polonais sous la domination russe et prussienne... L'auteur s'est efforcé d'être avant tout et principalement un chroniqueur qui enregistre la vérité et rien de plus. Et cette vérité démontre d'une manière indiscutable que le but poursuivi par la Russie envers les Polonais est de désorganiser, paralyser et détruire leur culture et leur progrès intellectuel et moral. » Ce qui, certes, n'empêchera pas le gouvernement « démocratique » et les banques de la République Française de fournir à la première occasion quelques milliards aux soutiens du régime qui fait la honte de la civilisation moderne.

MICHEL MUTERMILCH.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Bibliographie

Léopold Delisle : *Instructions pour la rédaction d'un Catalogue de Manuscrits et pour la rédaction d'un Inventaire des Incunables conservés dans les Biblioth. publiques de France ;* Champion. 2 »

Albert Maire : *Aérostation et Aviation, Catalogue de la Bibliothèque de l'Université de Paris;* Champion. 1 50

Ethnographie, Folklore

Jean Brunhes : *La Géographie humaine ;* Alcan. 20 »

Histoire

Raoul Arnaud : *La Princesse de Lamballe, 1749-1792 ;* Perrin. 5 »

Dr Max Billard : *Les Femmes enceintes devant le Tribunal Révolutionnaire;* Perrin. 3 50

Thomas Carlyle : *Olivier Cromwell. Sa Correspondance, ses discours,* trad. par Edmond Barthèlemy, t. I ; « Mercure de France ». 3 50

Vte A. de Courson : *L'Insurrection de 1832 en Bretagne et dans le Bas-Maine ;* Emile-Paul. 5 »

Auguste Dide : *Jean-Jacques Rousseau. Le Protestantisme et la Révolution française ;* Flammarion. 3 50

Marguerite Dupont-Chatelain : *Les Encyclopédistes et les Femmes ;* Daragon. 6 »

Vte du Breil de Pontbriand : *Le dernier évêque du Canada Français. Mgr de Pontbriand ;* Champion. 3 50

Paul Frémeaux : *Dans la chambre de Napoléon mourant, journal inédit du gouverneur de Ste-Hélène, Hudson Lowe, sur l'agonie et la mort de Naléon,* « Mercure de France ». 3 50

Princesse Schahovskoy-Strechneff : *Le Comte de Fersen ;* Perrin. 3 50

Joseph Turquan : *La Générale Bonaparte ;* Tallandier. » »

Littérature

Marcel Coulon : *Témoignages ;* « Mercure de France ». 3 50

Emile Faguet : *Commentaire du Discours sur les Passions de l'Amour, attribué à Pascal ;* B. Grasset. 3 50

Fœmina : *L'Ame des Anglais ;* B. Grasset. 3 50

Remy de Gourmont : *Nouveaux dialogues des Amateurs sur les choses du temps, 1907-1910* (Epilogues, Ve série) ; « Mercure de France » 3 50

M. H. Jorys : *En lisant Emile Faguet ;* Soc. fr. d'impr. et de lib. » »

Constantin Photiadès : *George Meredith ;* Colin. 3 50

Léon Séché : *La Jeunesse dorée sous Louis-Philippe. Documents inédits,* portraits d'Alfred Tattet, Alfred de Musset, Arvers, etc. « Mercure de France ». 7 50

Henri Souty : *Un « Bossuétiste » Manceau. Charles Riobé ;* Champion. » »

Laurent Tailhade : *Un Monde qui finit ;* Messein. 2 »

Musique

J. Albeniz : *Zortzico,* pour piano ; Ed. Mutuelle. 2 50

J. Albeniz : *La Vega ;* Ed. Mutuelle. 4 »

J. Civil y Castellvi : *Quatre Chansons d'Enfants ;* Ed. Mutuelle. 3 »

J. Jemain : *2e Ballade en si bémol majeur ;* Ed. Mutuelle. 2 50

A. Pujol : *Paysage,* pour piano ; Ed. Mutuelle. 2 »

A. Quintas : *Nouvelle Technique du Piano ;* Ed. Mutuelle. 4 »

E.-B. Siefert : *Doux réconfort qu'une présence de veilleuse,* poème de Rodenbach ; Ed. Mutuelle. 2 75

Philosophie

O. Hamelin : *Le Système de Descartes ;* Alcan. 7 50

Henri Lichtenberger : *Richard Wagner, poète et penseur,* 5e éd. revue ; Alcan. 10 »

Poésie

Eugénie Casanova : *Soir d'un beau jour ;* Messein. 3 »

Dr François des Costils : *Sonnets, 1904-1910 ;* Steinheil. » »

Emile de Ferrer : *Rimes Philosophiques. Fatum ;* Marseille, impr. Samat. » »

Joseph Goujon : *Les Satires de Juvénal,* nouv. trad. en vers ; Soc. franç. d'impr. et de libr. 3 50

Jules Leroux : *La Brume dorée ;* Sansot. 3 50

Claude Lorrey : *Stances, Sonnets et Chansons ;* B. Grasset. 3 50

Lucien Mayrargue : *Les Heures perdues ;* B. Grasset. 3 50

Jean de Saint-Amand : *Sur le Chemin ;* Messein. 3 50

Jacques Sermaize : *L'Heure qui passe ;* Bibliothèque du « Temps présent ». » »

Jean Tone : *Les Contes de Perrault mis en vers ;* Soc. franç. d'impr. et de libr. 3 50

Psychologie

Ed. Claparède : *VIe Congrès international de Psychologie tenu à Genève du 2 au 7 août 1909 ; Rap. et comptes-rendus ;* Genève, Kundig. » »

N. Vaschide et R. Meunier : *La Psychologie de l'Attention ;* Bloud. » »

Publications d'Art

André Fontaine : *Les Collections de l'Académie royale de peinture et de sculpture ;* Laurens. 9 »

Henri Lapauze : *Le Roman d'Amour de M. Ingres ;* Laffitte. 3 50

Gustave Macon : *Chantilly et le Musée Condé ;* Laurens. 12 »

Questions coloniales.

E.-F. Gautier : *La Conquête du Sahara ;* Colin. 3 50

Questions juridiques

Georges Claretie : *Drames et Comédies judiciaires ;* Berger-Levrault. 3 50

Laurent-Bailly : *Le Divorce et la Séparation de corps en France et à l'Etranger et des Etrangers en France ;* Marchal et Billard. » »

Questions militaires

L.-E. Bertin : *La Marine moderne ;* Flammarion. 3 50

Georges de Moussac : *Dans la mêlée. Journal d'un Cuirassier de 1870-1871 ;* Perrin. 3 50

Questions religieuses

Abbé Aug. Humbert : *Les Origines de la Théologie moderne;* Lecoffre. 3 50

Roman

Paul Adam : *Le Rail du Sauveur ;* Libr. des Annales. 3 50
Ferdinand Bac : *Le Voyage romantique chez Louis II de Bavière ;* Fasquelle. 3 50
Georges Beaume : *Vestales d'Amour ;* Méricant. 1 50
Christian Beck : *Le Papillon, journal d'un Romantique,* sans lieu, hors commerce. » »
Jean de Bourgogne : *L'Amoureux de Tante Annette ;* Grasset. 3 50
Léon Byram ; *Mon ami Fou-Than' ou les Tribulations d'un Coolie pousse-pousse ;* Calmann-Lévy, 3 50
Augustin Cabat : *Les Porteurs du Flambeau d'Homère à Victor Hugo ;* Perrin. 3 50
H. Célarié : *Au Pair ;* Colin. 3 50
Champol : *Les Demoiselles de Saint-André ;* Plon. 3 50
Lucie Dubrey : *Tangara ;* ill. de Benjamin Rabier ; Ficker. » »
Yvonne Durand : *La Petite Gratienne ;* Figuière. 3 50
Jean Drault : *Les Contes de l'Etape ;* Jouve. 2 »
Jean-Joseph Renaud : *Un Amateur de Mystères,* d'après l'anglais de E. Orczy ; Laffitte. 3 50
Iann Karmor : *Evoluée ;* Sansot. 3 50
Maurice Level : *Les Portes de l'Enfer ;* Ed. du « Monde illustré ». 3 50
Camille Marbo : *L'Heure du Diable ;* Fayard. 3 50
Alexandre Mercereau : *Contes des Ténèbres ;* Figuière. 3 50
Ed. Montier : *Le Moulin des Amoureux ;* Soc. fr. d'impr. et de lib. 3 50
Jacques Nayral : *L'Etrange histoire d'André Léris ;* Figuière. 3 50
Jacques Nayral : *Ne crois pas que les morts soient morts ;* Paulin. 3 50
R. d'Ulmès : *Nomades ;* Lemerre. 3 50
G. Vallery-Radot : *Le Reliquaire d'Images ;* Jouve. 2 »
Colette Willy : *La Vagabonde ;* Ollendorff. 3 50
Hélène de Zuylen de Nyevelt : *L'Inoubliée ;* Sansot. 5 »

Sciences

R. France : *Les Sens de la Plante ;* trad. de Mme J. Baar ; Tedesco. 1 50
Dr Grasset : *Le Milieu médical et la Question médico sociale ;* Grasset. 2 »

Sociologie

J. Bourdeau : *Entre deux Servitudes ;* Alcan. 3 50
Gabriel Compayré : *Fénelon et l'éducation attrayante ;* Delaplane. » 90
Emile Faguet : *Le Féminisme ;* Soc. franç. d'impr. et de libr. 3 50
Urbain Gohier : *La Femme et l'Enfant ;* Messein. 1 50
Pierre Kropotkine : *Champs, usines et ateliers, ou l'industrie combinée avec l'Agriculture et le travail cérébral avec le travail manuel,* traduction de l'anglais par Francis Leray ; Stock. 3 50
W. Martin : *La Liberté d'Enseignement en Suisse ;* A. Rousseau. » »
Norman Angell : *La Grande Illusion ;* Hachette. 3 50
Raymond de Passillé : *Le Tissu social ;* Plon. 3 50
Pierre Truhos : *M. Delcassé et sa Politique ;* Jouve. » 50
Octave Uzanne : *Parisiennes de ce temps ;* « Mercure de France ». 3 50
Edmond Villey : *Les Périls de la Démocratie française ;* Plon. 3 50

Théâtre

A. Capus : *Théâtre Complet, IV ;* Fayard. 3 50
Maurice de la Perrière : *La Fiancée du Juif ;* Jouve. 1 »
Gabrielle Lipman : *Le Sanédrin,* 2 actes en prose ; Poligny, Imp. A. Jacquin. 1 »
J. Reyne : *Le Cœur de Timandra,* poème dramatique ; Libr. du XXe siècle. » »

Voyages

J. Charles-Roux : *Aigues-Mortes ;* Bloud. 5 »

Divers

Almanach Moderne pour 1911 ; Flammarion. 1 50

Georges Casella : *Le Sport et l'Avenir* ; Mathot. 3 50

Henri Lemaître : *Histoire du Dépôt légal, 1re partie* (*France*) ; Picard et fils (Publications de la Soc. franç. de Bibliographie). 8 »

Paul Nagour : *Monographies animalières. Trente chats célèbres.* Paris, 1910. Chez l'auteur, 5, rue des Chantiers. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Société anonyme du *Mercure de France*. Assemblée générale ordinaire annuelle. — Mort de Léon Tolstoï. — Tolstoï et Jean-Jacques Rousseau. — Une lettre de M. Jean Marnold. — Une lettre de M. Louis Thomas. — L'affaire Germain Nouveau. — Procès-verbaux. — Une lettre de M. Georges Izambard. — Ordonnance sur les mariages. — Le Minotaure. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

Société anonyme du Mercure de France. Assemblée générale ordinaire annuelle. — Les actionnaires de la Société anonyme du *Mercure de France* sont convoqués en assemblée générale ordinaire le dimanche 11 décembre prochain, au siège social, 26, rue de Condé, cinq heures de l'après-midi.

ORDRE DU JOUR

Rapport du conseil d'administration ;

Rapport du commissaire aux comptes ;

Emploi des bénéfices ;

Nomination du ou des commissaires aux comptes pour l'exercice 1910-1911.

Pour faire partie de l'assemblée, il faut être possesseur de trois actions au moins ou les représenter comme fondé de pouvoir.

Le Président
du Conseil d'administration,
A. VALLETTE.

§

Mort de Léon Tolstoï. — Tolstoï est mort le dimanche 20 novembre, à 6 heures du matin, dans la petite gare d'Astapowo, où la maladie le surprit au cours d'un voyage pour une destination restée mystérieuse. Quelques jours auparavant, il s'était enfui de sa maison de Yasnaïa Poliana, en compagnie d'un de ses disciples, le médecin slovaque Makovitzky, poussé par le désir invincible de mettre enfin d'accord sa doctrine et ses actes et de ne plus vivre désormais qu'avec les pauvres. Cette noble fin, soulignant si tragiquement l'absolu de sa sincérité, dégagera entièrement sa gloire du soupçon même d'hypocrisie dont quelques-uns croyaient devoir restreindre l'hommage de leur admiration.

Le comte Léon Nicolaïevitch Tolstoï était né le 10 septembre 1828, à Yasnaïa Poliana, dans le gouvernement de Toula. Après ses études à Kazan et à Saint-Pétersbourg, il servit pendant quatre ans comme junker, puis comme officier au Caucase et fit ensuite la guerre de Crimée. A la paix, en 1856, il donna sa démission et vint à Pétersbourg, où il se lia avec tous les écrivains en renom, Tourguenief, Gontcharof, Nékrassof, Ostrovski.

C'est du Caucase que sont datées ses premières œuvres : *l'Enfance, l'Adolescence, la Matinée d'un seigneur rural, l'Invasion, les Cosaques ;* viennent ensuite *la Coupe en forêt*, les souvenirs de *Sébastopol, la Jeunesse*, etc. Deux voyages à l'étranger eurent lieu en 1857 et 1861. L'année suivante, il épousait Sophie Andreïevna Behrs, fille d'un médecin de Moscou, dont il eut treize enfants. Marié, il se fixait définitivement dans ses terres, où il fondait une école de paysans sur des principes nouveaux et se vouait entièrement à écrire. Ses deux grands romans, *Guerre et Paix* et *Anna Karénine*, sont achevés l'un en 1869, l'autre en 1876. De nombreux écrits d'instruction populaire occupaient en outre son activité.

En 1879, Tolstoï écrit *Ma confession*, qui marque le terme du long travail qui s'était fait dans son esprit et donnait corps à ses idées religieuses, morales et sociales. Dès lors, c'est exclusivement dans le but de renouveler la société qu'il écrit. Tolstoï a désormais trouvé « sa foi ». Successivement paraissent : *les Evangiles, En quoi consiste ma foi, Que nous faut-il faire ? la Sonate à Kreutzer, le Salut est en nous, Maître et Serviteur, Qu'est-ce que l'art ?*

Cependant, sur l'appel de Tourguenief, Tolstoï donne encore deux œuvres moins strictement tendancieuses : *la Mort d'Ivan Iliitch* et le drame *la Puissance des Ténèbres*. Puis, en 1899, paraît le roman de *Résurrection* qui, pour être franchement « tolstoïen », n'en est pas moins comparable, artistiquement, à ses chefs-d'œuvre antérieurs.

Dans les dernières années de sa vie, il s'enferme plus étroitement dans son rôle de propagandiste, publiant brochures sur brochures, articles sur articles, la plupart interdits en Russie, prenant texte des événements révolutionnaires, de la guerre russo-japonaise, de la misère agraire, s'attaquant violemment et courageusement au gouvernement, à l'Eglise et en général à toutes les autorités constituées et à toutes les idées qui servent de fondement à notre état social. Son christianisme invétéré rend malheureusement stériles ces nobles élans, et, dans le cycle des spéculations modernes, on peut, à ce point de vue, situer Tolstoï à l'antipode exact de Nietzsche.

Tolstoï laisse un certain nombre d'inédits. On cite une nouvelle, *Hadji Mourat*, datant de l'époque des *Cosaques*, une autre nouvelle inachevée, *le Père Serge*, un roman achevé, *le Récit du Diable*, enfin le *Journal de sa Vie*. Tous ces manuscrits sont entre les mains de M. Tchertkof.

Parmi les innombrables éditions et traductions de ses œuvres, bornons-nous à signaler l'édition des *Œuvres complètes*, traduites littéralement en français par M. J.-W. Bienstock, d'après les textes revisés sur les manuscrits originaux. Elle est actuellement en cours de publication.

L'ouvrage le plus complet sur Tolstoï sont les trois volumes aujourd'hui publiés de *Vie et Œuvre, mémoires réunis par P. Birukov, revisés par Léon Tolstoï*, et qui vont jusqu'en 1884.

§

Tolstoï et Jean-Jacques Rousseau. — On a souvent été frappé des traits de ressemblance qui existent entre l'homme de génie dont les lettres du monde entier portent le deuil depuis quelques jours et Jean-Jacques Rousseau. M. Benrubi, entre autres, en a récemment fait l'objet d'un in-

téressant travail. Il est de toute évidence, en effet, que l'un est le disciple et le continuateur de l'autre. Or, n'est-il pas piquant de constater aujourd'hui que leur mort à tous deux a été accompagnée de circonstances présentant de réelles analogies ? Tous deux ont voulu fuir, pour mourir dans la solitude, tous deux ont eu à souffrir de l'incompréhension totale de leur compagne.

On a présentes à la mémoire les notes de journaux annonçant la fuite inattendue de Tolstoï, sa disparition, la nouvelle anticipée de son décès, sa résurrection, sa mort enfin, le tout assaisonné de ces niaiseries étranges dont la presse quotidienne est si prodigue ; l'opinion de Mme Marcelle Tinayre ; les calembours déplacés de M. Gaston Deschamps ; le coup de chapeau de M. Gabriel Trarieux, saluant très bas le grand disparu ; Maxime Gorki, enfin, perdant connaissance...

La fuite et la mort de J.-J. Rousseau ont produit sur les contemporains une surprise semblable. Voici, à titre de curiosité, comment la presse d'alors informait son public,

Dans les mémoires de Bachaumont, on lit, à la date du 22 juin 1778 :

M. Rousseau, de Genève, plus ami de la retraite que jamais, vient de quitter le séjour de Paris et de se retirer à la campagne, environ à dix lieues d'ici, chez un ami qui lui a offert sa terre. Comme cette nouvelle s'est répandue depuis la mort de Voltaire, on a fait courir le bruit que le sort de ce célèbre incrédule l'effrayait et qu'il a voulu se soustraire à une persécution semblable : mais il est constaté que son évasion est antérieure.

On a voulu encore qu'elle fût la suite d'autres craintes qu'il avait à l'occasion des *Mémoires de sa Vie*, paraissant imprimés dans le public ; mais ces mémoires, s'ils existent, sont fort rares ; personne digne de foi n'atteste les avoir lus ou même vus, et il faut savoir ce qu'ils contiennent pour raisonner pertinemment sur cet article.

Plus loin, à la date du 26 juin 1778 :

On confirme l'existence des mémoires de la vie de J.-J. Rousseau ; on prétend qu'il y revèle ingénument beaucoup de choses peu honnêtes et même des crimes dont il est coupable, comme vols, etc. On ajoute que M. Le Noir l'a envoyé chercher, lui a demandé s'il avouait ce livre et les faits qui y étaient contenus, et qu'à tous il a répondu sans aucune tergiversation et catégoriquement *oui ;* que, là-dessus, le lieutenant de police lui a conseillé de quitter Paris et de se soustraire aux recherches qu'on pourrait faire ; que telle est la cause de son évasion. Tout cela est si singulier et si absurde qu'on ne le rapporte qu'à cause du personnage fort cynique et des auteurs de ce récit qui, par leur liaison avec le Ministre, semblant mériter quelque créance.

On sait que Jean-Jacques meurt à Ermenonville le 2 juillet 1778. Le lendemain, le journal de Bachaumont publie cet écho :

3 juillet. — Par les informations qu'on fait journellement sur le compte de J.-J. Rousseau, on a tout lieu de croire que ses *Mémoires* prétendus dont on parle n'existent encore que manuscrits. Il n'est point hors du royaume, comme on l'avait dit ; il est toujours chez un M. de Girardin, fameux par ses jardins anglais, qui lui a prêté un asyle chez lui, où il botanise et se livre à son goût pour la campagne et la retraite.

Le 5 juillet, le journaliste commence à être mieux renseigné:

5 juillet 1778.— Le fameux Jean-Jacques Rousseau n'a pas survécu longtemps à Voltaire ; il vient de mourir dans le lieu de sa retraite, à Ermenonville. On dit aujourd'hui que les bruits qui ont couru sur lui et ses *Mémoires* viennent d'un supplément à ses œuvres, en effet imprimé, et où il y a beaucoup de choses singulières.

Ce n'est que deux jours plus tard qu'il donne quelques détails sur la mort du grand homme :

7 juillet.— C'est le 2 de ce mois que Rousseau, revenant de la promenade à neuf heures du matin, est mort d'une attaque d'apoplexie qui n'a duré que deux heures et demie. Il avoit dessein depuis quelque temps de quitter Paris; il a cédé aux instances de l'amitié et s'est établi sur la fin de mai dernier dans une petite maison qui appartient au marquis de Girardin, etc., etc.

Les petits notes continuent à paraître, les jours suivants : puis soudain, on voit poindre l'inquiétude des gens de lettres, principalement de ceux qui n'avaient pas la conscience très tranquille et redoutaient l'apparition des *Confessions* :

20 juillet. — M. Diderot est un de ceux qui craignent le plus la publicité des *Mémoires* de Rousseau ; il dit qu'ayant passé près de vingt ans de sa vie dans la plus grande intimité avec lui, il ne doute pas que ce cynique, ne dissimulant rien et nommant chacun par son nom, n'ait révélé beaucoup de choses qu'il préféreroit de voir rester dans l'oubli. On jugeroit, par ses discours, que Rousseau étoit un méchant homme au fond...

Aujourd'hui, la postérité est fixée. On sait qui, de Diderot ou de Rousseau, a trahi les devoirs de l'amitié... Il est amusant de feuilleter les journaux d'autrefois.

§

Une lettre de M. Jean Marnold.

A M. Alfred Vallette, directeur du *Mercure de France.*

Paris, le 17 novembre 1910.

Mon cher Directeur,

Je suis allé sur le terrain à propos d'une polémique que je considère par conséquent comme close. Cependant, je tiens à déclarer que, malgré cette rencontre, je réserve formellement *pour l'avenir* mon absolue liberté de critique à l'égard de toutes *quelconques* manifestations *publiques,* aussi bien de la Société dont il s'est agi, de son président, de son comité et de son secrétaire général, que de n'importe quelle entreprise musicale analogue dont il me plaira de parler. J'ajoute que, quoique ennemi des personnalités, je n'hésiterais pas à en faire éventuellement usage, si je m'y estimais obligé par mon devoir professionnel. Ceci dit simplement pour indiquer que, du moins en mon humble personne, jamais le *Mercure de France* ne se laissera bâillonner par aucune considération, de quelque ordre fût-elle.

Bien cordialement vôtre,

JEAN MARNOLD.

§

Une lettre de M. Louis Thomas.

21 novembre 1910.

Mon cher Vallette,

Le Caton M. Paul Léautaud a tout à fait tort de croire que j'ai compilé les excellents volumes d'anecdotes dont il parle dans votre numéro du 16 novembre 1910.

Il prétend qu'on l'a pillé. Je pense que dans un volume où il est cité trois ou quatre fois, où *les Marges* sont nommées également, on a pris H. B. pour une signature collective, comme on en emploie dans les journaux où l'on publie des échos.

Les anas signés H. B. pouvaient être également d'Henry Beyle.

On n'a attaché aucune sorte d'importance à ces broutilles, avec quoi le Brutus de la rue de Condé veut se rendre célèbre.

Il est d'ailleurs difficile d'attacher une valeur quelconque aux propos indignés d'un monsieur dont les livres dénotent la curieuse moralité que connaissent les lecteurs de *In Memoriam* et du *Petit Ami*.

Toutes mes amitiés,

LOUIS THOMAS.

§

L'affaire Germain Nouveau. — M. Camille de Sainte-Croix, qui a été l'ami de Germain Nouveau, a publié dans *Paris-Journal* du 23 novembre un excellent article, très sûrement documenté, pour répondre à la question posée par M. Martial Perrier dans notre livraison du 16 novembre : « Les amis restés fidèles à l'auteur des *Poèmes d'Humilis* peuvent-ils nous dire ce que ce poète est devenu ? »

Or, M. Martial Perrier ne posait-il que cette question ?... La fin de l'article de M. Camille de Sainte-Croix en fait, en tout cas, surgir une autre :

Des manuscrits de ses vers étaient demeurés aux mains de Richepin et aux miennes. Déjà un essai de publication s'était arrêté sur l'ordre de l'auteur. Il n'en reste qu'une épreuve imprimée et conservée, croit-on, par l'éditeur Messein. Que fit Richepin ? Je l'ignore. Apparemment, ce que je fis moi-même, qui, après force insistances, très à contre-cœur et sachant que la volonté du poète était d'abolir ses écrits, me résignai à la restitution. Mais une autre amitié veillait, admirable : celle de Léonce de Larmandie, qui, prévoyant la destruction imminente, avait *appris par cœur* (on peut le dire) cette énorme matière de génie.

Dès lors, un comité s'était formé, les souscriptions recueillies permirent la publication des *Poèmes d'Humilis*. Et c'est ainsi que, dans maints boudoirs du faubourg Saint-Germain, les *Poèmes d'Humilis*, édités par *la Poétique* en un magnifique volume somptueusement illustré par Auguste Rodin, traînent sur de riches guéridons parmi des choses rares et chères, tandis que leur auteur, sur les grandes routes, pèlerine sans trêve, demandant son salut aux prières et son pain aux passants.

N'est-il pas singulier que les *Poèmes d'Humilis*, dont l'exemplaire coûte très cher et dont beaucoup de gens ont d'ailleurs souscrit plusieurs exemplaires, se voient dans « maints boudoirs du Faubourg Saint-Germain », alors que Germain Nouveau demande « son pain aux passants » ?...

§

Procès-Verbaux. — A la suite d'une lettre de M. Georges Casella parue dans le *Mercure de France*, répondant à un article de M. Jean Marnold, M. Marnold s'étant jugé offensé a envoyé ses témoins, MM. Léon Sasie et George-Edward, à M. Georges Casella, qui, de son côté, a constitué pour le représenter MM. Raymond Woog et René Préjelan.

Après discussion une rencontre a été décidée.

Elle aura lieu le 21 novembre à onze heures et demie à la Grande-Roue.

L'arme choisie est l'épée de combat réglementaire ; chacun ses armes ; chemise molle, manche relevée ; gant sans crispin, manchettes libres ; places tirées au sort ; durée du combat : reprises d'une minute, repos une minute ; corps à corps et usage de la main non armée interdits ; terrain, quinze mètres, rendu deux fois.

Le combat cessera sur l'avis du directeur du combat, les médecins consultés.

M. Rouzier-Dorcières a été choisi, d'un commun accord, comme directeur du combat.

Fait double, à Paris, le 18 novembre 1910.

Pour M. Casella : RAYMOND WOOG ; R. PRÉJELAN.

Pour M. Marnold : LÉON SASIE ; GEORGE-EDWARD.

Conformément au procès-verbal ci-annexé, la rencontre a eu lieu aujourd'hui à la Grande-Roue, à midi.

Elle a comporté deux reprises.

A la suite d'un vif engagement, M. Marnold a été atteint, à l'avant-bras droit, d'une blessure pénétrante qui l'a mis en état d'infériorité manifeste.

En conséquence, et sur l'avis formel des médecins, les témoins consultés ont déclaré arrêter le combat.

MM. les docteurs Achille Edom et Geoffroy Saint-Hilaire assistaient les combattants.

M Rouzier-Dorcières dirigeait la rencontre.

Les adversaises se sont réconciliés sur le terrain.

Fait double à Paris, le 21 novembre 1910.

Pour M. Georges Casella : RAYMOND WOOG ; R. PRÉJELAN.

Pour M. Jean Marnold : LÉON SASIE ; GEORGE-EDWARD.

Les docteurs : ACHILLE EDOM, GEOFFROY SAINT-HILAIRE.

Le directeur du combat : ROUZIER-DORCIÈRES.

§

Une lettre dè M. Georges Izambard.

Monsieur le Directeur,

Désigné dans l'article sur Rimbaud par M. Paterne Berrichon, paru au *Mercure de France* le 1er novembre, je me propose de répondre à cet article. Je vous serais très obligé d'annoncer cette réponse dans votre prochain numéro.

Veuillez agréer, etc.

GEORGES IZAMBARD.

§

Ordonnance sur les mariages. — En 1664, le comte Martin de Œttingen et Holenlohe faisait publier sur ses terres une réglementation rigoureuse des us et coutumes qui accompagnaient les cérémonies du mariage, attendu que « les désordres et les dépenses exagérées ont dégénéré en habitude, que les saouleries immodérées offensent Dieu tout d'abord et blessent d'autres personnes honnêtes ». A en juger par les restrictions de l'ordonnance, retrouvée dans un almanach œttinguien de 1783, les excès devaient, en effet, aller assez loin.

1. Il ne devra pas à l'avenir paraître sur chaque table de dix personnes plus de huit plats ou mets cuits et préparés (à l'exception de quelques confitures), sous peine de 4 florins d'amende.

2. Les mariages ne devront pas durer plus d'une journée ; les lendemains, réunions ou dîners de la *petite couronne* et autres semblables de-

vront cesser, sous peine de 30 kreuzer d'amende par personne présente, tant du côté du marié que du traiteur.

3. Les soupes du matin ou verres de vermouth ayant conduit à de grands abus, de telle sorte que les invités étaient ivres avant d'aller à l'église, ou même ne s'y rendaient pas du tout, cette coutume sera supprimée et on ira à l'église à 9 heures en été et à 10 heures en hiver. Les nouveaux mariés qui ne paraîtront pas à l'église au temps fixé seront punis de 1, 2, 3 florins d'amende et plus, selon les circonstances, ou même l'entrée de l'église leur sera refusée.

4. Le traiteur devra chaque fois, suivant le lieu, le temps et le festin, se soumettre à une taxe qu'établiront les conseillers et fonctionnaires ; celui qui ne voudra pas s'y soumettre sans de bonnes raisons sera puni d'une douzaine de thaler d'amende.

5. On se mettra à table au plus tôt à midi et on n'y restera pas plus tard que 4 heures. Tout traiteur qui ne s'y conformerait pas paiera 6 florins, de moitié au seigneur et en aumônes ou au tronc de l'église.

6. Les cadeaux de noces qui s'offraient au milieu du repas, alors que les invités sont souvent déjà pleins et hors de sens, devront être remis à la sortie de l'église et avant qu'on soit à table, de même l'affluence des servantes, enfants et autres, devra être tout à fait interdite pendant les repas, sous peine d'1 florin d'amende.

7. Les danses devront commencer aussitôt après le repas, à 4 heures, et ne pas durer plus tard que 6 heures, sous peine d'1 fl. 30 kreuzer d'amende pour le marié, et 1 florin pour les musiciens qui auraient joué après l'heure. De même la danse avant l'église, avant et pendant le repas, comme aussi le long des rues, avec ou sans musiciens, sera défendue sous peine d'amende de 2 thaler d'Empire.

8. Le futur devra se présenter avec ses proches, tout de suite après la promesse (les fiançailles), devant le bailli, sous peine d'un thaler d'amende, pour répondre sur ces différents points : *a*) d'où et quels sont les parents de la promise ; *b*) quels sont leurs arrangements ; *c*) si c'est avec le consentement des parents, des amis ou du tuteur ; *d*) l'usage qu'ils décident de faire de leur avoir à la mort de l'un ou de l'autre ; après quoi, la lettre de mariage sera dressée et le contrat inscrit au protocole.

§

Le Minotaure n'aurait été rien moins que le monstre mi-humain dont on nous parlait sur les bancs de l'école. Un savant zoologue, qui a étudié la question sur place, le Professeur Konrad Keller, de Zurich, et l'ethnologue anglais, M. Andrew Lang, ont réussi à démasquer la légende. Le premier a pu établir, d'après des images taillées, des peintures murales et des statues : 1° qu'à l'époque pré-mycénienne et du temps du roi Minos, l'urus ou aurochs vivait en Crète ; on en a même retrouvé des ossements dans une certaine partie du palais de Cnossos, — le Labyrinthe, — où vraisemblablement l'on gardait des taureaux de la race ; 2° que des manières de jongleurs se produisaient avec ces taureaux dans des tours plus ou moins dangereux, ou les combattaient ; c'est à ces acrobaties et combats de taureaux, où ils finissaient par perdre la vie, qu'étaient astreints les jeunes garçons et filles enlevés à Athènes. Le terme minotaure n'aurait ainsi

pas signifié autre chose à l'origine que les *taureaux de Minos*, et le fond du récit aurait été fourni, il y avait de quoi, par la mort certaine à laquelle étaient exposés les jeunes esclaves ; car on n'a relevé aucune trace, en dehors de la légende de Thésée, de sacrifices humains dans l'île de Crète à l'époque du roi Minos.

§

Publications du « Mercure de France ».

TÉMOIGNAGES, par Marcel Coulon. (*L'Unité de Jean Moréas. Anatole France homme d'action. La Complexité de Remy de Gourmont. Le Pli professionnel chez le magistrat. Sociologie criminelle.*) Vol. in-18, 3,50.

OLIVIER CROMWELL, SA CORRESPONDANCE, SES DISCOURS, par Thomas Carlyle, traduit de l'anglais par Edmond Barthèlemy. (*I. Olivier Cromwell avant la Révolution d'Angleterre. Première guerre civile. Entre les deux guerres civiles*). Vol. in-18, 3,50.

PARISIENNES DE CE TEMPS EN LEURS DIVERS MILIEUX, ÉTATS ET CONDITIONS, par Octave Uzanne. (*Etudes pour servir à l'histoire des femmes, de la société, de la galanterie française, des mœurs contemporaines et de l'égoïsme masculin. Ménagères, ouvrières et courtisanes, bourgeoises et mondaines, artistes et comédiennes.*) Vol. in-18, 3,50.

LA JEUNESSE DORÉE SOUS LOUIS-PHILIPPE, par Léon Séché. (*Alfred de Musset. De Musard à la Reine Pomaré. La Présidente.*) Cinquante lettres d'Alfred Tattet à Guttinguer et à Arvers. Documents inédits. Portraits inédits de Tattet, Musset, Guttinguer, Arvers, la Reine Pomaré, la Présidense. Vol. in-8, 7,50.

NOUVEAUX DIALOGUES DES AMATEURS SUR LES CHOSES DU TEMPS, 1907-1910, par Remy de Gourmont. (*Epilogues Ve série*). Vol. in-18, 3,50.

DANS LA CHAMBRE DE NAPOLÉON MOURANT, par Paul Frémeaux. (*Journal inédit de Hudson Lowe, Gouverneur de Saint-Hélène, sur l'agonie et la mort de l'empereur.*) Vol. in-18, 3,50.

§

Le Sottisier universel.

Oscar Wilde, qui assista au dernier jour d'un condamné à mort, composa à ce propos un de ses derniers chants : *La Ballade de la prison de Reading*. Ce long poème, inédit en France... — *Excelsior*, 24 novembre.

C'est à Lausanne que je l'ai vu... Il était, comme nous, descendu à l'hôtel Beau-Lac, revenant de Suisse. — HENRI-LAVEDAN, *Excelsior*, 16 novembre.

Il est vrai qu'en ce temps le sous-sol de Paris n'offrait pas au déluge le dérivatif de maints tunnels transformés en autant d'affluents. — *Paris-Journal*, 12 novembre.

La Touraine et l'Anjou sont toujours la proie de l'inondation, malgré une légère décroissance des eaux de la Loire. A Angers, la Marne atteint 5 mètres 80. — *Le Matin*, 15 novembre.

Le déprimant « à quoi bon ? » domina vite notre littérature, et les symbolistes déclarèrent ne plus vouloir s'occuper des réalités de ce monde. Leurs successeurs firent mieux. Ils bannirent l'action et même le mouvement.

Est-elle en marbre ou non la Vénus de Milo ?

Les symbolistes avaient fait naître une littérature de nymphes et de faunes, d'oréades et de satyres, les Parnassiens créèrent la poésie impassible. — GEORGES CASELLA, *Le Sport et l'Avenir*.

Mais ces abus, ces spoliations de contribuables et ces entraves à toutes libertés ne feraient probablement que croître et embellir sous son règne, avec cette aggravation que, sous celui des Napoléon, la presse a été muselée et jugulée, les écrivains emprisonnés ou ruinés par les amendes, que le délicieux poète Jean Richepin a été déféré aux tribunaux et condamné correctionnellement pour la *Chanson des gueux*, un de ses plus beaux livres. — HENRI ROCHEFORT, *La Patrie*, 9 novembre.

Après la consultation de ce soir, les médecins se montraient soucieux ; ils croient cependant que, s'il n'y a pas de complication, la maladie suivra son cours normal. — *Le Journal*, 22 novembre.

La poignée de sable dont le Dr Armaingaud veut m'aveugler n'est que le *telum imbelle* du soldat qui a usé sa dernière cartouche ! — H. HAUSER, *Revue Critique d'Histoire et Littérature*, 10 novembre.

Colbert et Ferry surent ne pas ignorer qu'empire et *emporium* ont la même racine. — COLONEL MARCHAND, *Figaro*, 20 novembre.

Coquilles.

Je vous dirai que Mme Paquin a pris d'une main une poignée de son esprit, de l'autre une poignée du chic qui lui a valu sa réputation ; qu'elle a pétri le tout et qu'elle en a induit le joli sexe qu'est Mlle Desclos. — *L'Eclair*, 5 novembre.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du MERCURE DE FRANCE (Blais et Roy), 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

Devant la commission d'enquête sur l'affaire Rochette, M. Clémenceau et M. Lépine rivalisent d'adresse au jeu du diabolo qui pourrait bien devenir diabolique, voire dangereux... Au Mexique, on se bat. Au Brésil, l'escadre se mutine, tue ses officiers et bombarde Rio de Janeiro.

Tous ces petits événements ne semblent pas émouvoir outre mesure nos paisibles capitalistes. Tout au plus pourraient-ils retarder certaines affaires d'émission que les banques préparent au profit d'Etats américains du Sud.

La rente française s'inscrit à 97,35, en progression sur la dernière quinzaine. Les fonds russes sont fermes, le Consolidé 4 o/o à 97,60, le 4 o/o 1901 à 97, le 4 1/2 o/o 1909 à 103,20, le 5 o/o 1906 à 104,50, le 3 o/o 1891 à 80,25, le 3 o/o 1896 à 78,35.

L'Extérieure Espagnole est reprise à 94,50; de même le Portugais à 65,50; de même encore le Turc unifié à 91,35.

Nos établissements financiers montrent les meilleures dispositions. Le Crédit Foncier cote 808, le Lyonnais 1441, le Comptoir 918, la Société Générale 736, la Banque de Paris 1842. Ce dernier établissement prépare une émission de 88.000.000 au bénéfice de la Province de Buenos-Aires. Cet emprunt est représenté par des obligations 4 1/2 o/o offertes à 487,50 avec les garanties les plus sérieuses.

Le Crédit Mobilier, qui s'avance à 714, continue à prouver sa vitalité croissante sous l'active et intelligente direction de M. de Lapisse. C'est à lui que le gouvernement de la République de Bolivie a confié le soin de mettre en souscription publique un emprunt extérieur or 5 o/o de 1.500.000 liv.st. ou 37.800.000 francs, divisé en 75.000 obligations de 20 liv. st. ou 504 francs chacune. Le prix d'émission est fixé à 96 1/4 o/o, soit 485 francs par obligation, rapportant 25 fr. 20 nets d'impôt, payables les 1er janvier et 1er juillet, ce qui fait ressortir le taux de placement à 5, 19 o/o, sans compter la prime de remboursement.

Ces obligations sont exemptes de tous impôts présents ou futurs en Bolivie, ainsi que de tous impôts existant actuellement en France. Elles sont remboursables au pair de 504 francs, en 35 années, et sont garanties par l'ensemble des revenus de la nation et en outre par une affectation spéciale, directe et irrévocable, du produit des droits de douane à l'exportation sur les minerais et sur le caoutchouc, produit qui, au cours des dernières années, s'est élevé à plus du double de la somme nécessaire pour couvrir l'intérêt et l'amortissement de l'emprunt.

Annonçons enfin, pour le 7 décembre prochain l'émission, au prix de 450 fr. l'une, de 39.648 obligations 4 o/o or remboursables à 500 fr. de la Compagnie des chemins de fer d'Alicante.

LE MASQUE D'OR

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris
Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : G. Polti.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales : Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : André Fontainas.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		Étranger	
Un an	25 fr.	Un an	30 fr.
Six mois	14 »	Six mois	17 »
Trois mois	8 »	Trois mois	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France.*

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.